

Les Cris de l'innocente

Unity Dow

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

UNITY DOW

Les Cris de l'innocente

roman traduit de l'anglais (Botswana) par Céline Schwaller



actes noirs
ACTES SUD

UNITY DOW

Les Cris de l'innocente

*roman traduit de l'anglais (Botswana)
par Céline Schwaller*

ACTES SUD

Titre original :
The Screaming of the Innocent
Éditeur original :
Spinifex Press, Melbourne
© Unity Dow, 2002

© ACTES SUD, 2006 pour la traduction française
ISBN 2-7427-6524-7

Illustration de couverture :
© Julio de Gouvenain, *La Fille-Oiseau*

*Je dédie ce livre à mes parents
et à ma fille Cheshe.*

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier mon mari Peter Dow et mon amie Johannah Stiebert, qui tous deux ont lu le manuscrit à ses débuts et ont pris le temps de me faire part de leurs précieuses opinions : *le ka moso*. Je tiens également à remercier mon éditeur, Deborah Doyle, dont les commentaires m'ont permis d'instiller une plus grande énergie créatrice dans mon travail d'écriture quand je pensais ne plus pouvoir écrire une seule ligne : *ke a leboga*.

Unity Dow, décembre 2001.

I

Il ne lui voulait aucun mal. Simplement, il la voulait, avait besoin d'elle. Sans doute, dans le fait d'avoir besoin et de vouloir y a-t-il une certaine affection, même si ce n'est pas tout à fait de l'amour. Et elle était, au dire de tous, disponible. Il la regardait rire avec ses amis : rejeter la tête en arrière, battre des bras comme pour voler. Elle leur racontait une histoire drôle, imitait un oiseau, peut-être, et eux aussi riaient ; mais peut-être faisait-elle seulement l'imbécile, comme le font parfois les enfants. Dans tous les cas, elle n'avait pas conscience de son regard contemplatif, évaluateur. C'était la deuxième fois qu'il passait en voiture devant le petit groupe d'enfants. Il n'avait eu aucune difficulté à la repérer – il l'avait déjà observée.

Non, il ne lui voulait aucun mal : ce n'était pas comme s'il la détestait, où comme s'il souhaitait la faire souffrir elle, ou les membres de sa famille. Simplement, il la voulait, avait besoin d'elle – la souffrance était inévitable.

Au dire de tous, il était un honnête homme. Il était marié à la même femme depuis vingt-cinq ans, et il ne manifestait aucune envie de la quitter. Il avait vingt-trois ans lorsqu'il avait épousé sa fiancée Rosinah, alors âgée de vingt ans. Au fil des années, la jeune femme mince était devenue une femme mûre aux airs de matrone. Ses amies lui enviaient ses cheveux tressés par une professionnelle : chaque visite chez le coiffeur coûtait 250 pulas, ce qui représentait l'équivalent du salaire mensuel d'une femme de ménage. Elles lui enviaient ses tenues ghanéennes bouffantes aux couleurs vives et ses turbans fantaisie assortis. Elles lui enviaient ses bas sans jamais la moindre échelle. Rosinah était parfaite à tous les enterrements, mariages, services religieux, réunions parents-professeurs et assemblées politiques. Elle ne portait qu'une touche de rouge à lèvres : pas assez pour qu'on s'écrie « Vulgaire ! » – juste assez pour qu'on murmure « Raffinée »... Les gens disaient, souvent, que M. Disanka

était, vraiment, un bon mari.

C'était également un bon amant. Il venait d'offrir à sa maîtresse, Maisy, une Toyota Hilux simple cabine à deux roues motrices. Il avait acheté ce véhicule après lui avoir payé une extension à sa maison. Un homme plus inconsideré, et il y avait beaucoup d'hommes inconsiderés autour de lui, aurait peut-être acheté à sa maîtresse une double cabine à quatre roues motrices – mais pas M. Disanka ! Il comprenait qu'il était important de conserver certaines limites. Sa femme conduisait une Toyota Hilux double cabine, comme lui ; il n'aurait pas été convenable que sa maîtresse en possède également une. Quand sa maîtresse avait failli obtenir un local commercial à côté du magasin de plats à emporter de sa femme, il était intervenu avec la rapidité adéquate.

Sa mère avait été la première personne à découvrir ce problème de proximité. Elle lui avait murmuré, d'un ton pressant :

« Rra-Lesego, tu ne peux pas mettre ces deux femmes l'une sur l'autre : ce sera la guerre. » Elle appelait toujours son fils Rra-Lesego – père de Lesego –, en signe de respect. Elle-même était appelée Mma-Disanka – mère de Disanka –, et elle en était fière. Une mère ne pouvait pas toujours être fière de son enfant, mais elle était heureuse de dire qu'elle-même l'était sincèrement.

« Comment ça ? lui avait-il demandé en se détournant à contrecœur de la télé : Manchester United, son équipe de foot préférée, était en train de jouer, et il n'était pas content qu'on le distraie de son match.

— Mma-Betty a dit qu'elle avait appris par son frère, qui l'a appris par un ami, que Maisy allait obtenir un local à deux pas de ton magasin, à côté de la poste. Elle a dit que l'agent de la chambre de commerce était sur place pas plus tard qu'hier pour mesurer la superficie du local. On ne peut pas laisser faire une chose pareille : tu ne peux pas mettre ces deux femmes l'une sur l'autre ! Même la plus gentille des épouses ne serait pas d'accord. Tu dois intervenir ! » Mma-Disanka s'était déplacée pour planter son imposante silhouette entre lui et la télé : un stratagème délibéré visant à s'assurer l'entière attention de son fils. Elle avait tout intérêt à maintenir l'unité de la famille ; après tout, sa belle-fille, Mma-Lesego, la traitait bien et l'accueillait volontiers chez elle. Mma-Disanka n'avait aucune intention de retourner dans sa propre maison, même si à l'origine elle était venue chez son fils sous prétexte d'une courte visite. Elle aimait bien voir grandir ses petits-enfants, et elle n'était pas prête à fermer les yeux quand la paix du foyer de son fils était menacée par un acte que l'on pouvait éviter.

Il avait suivi les conseils de sa mère, et entrepris en urgence des

démarches auprès du président de la chambre de commerce, lequel avait obligeamment attribué à sa maîtresse un local à l'autre bout du village. Ce n'était pas le meilleur emplacement pour une couturière, mais au moins il avait évité une guerre éventuelle. M. Disanka était donc redevable envers le président de la chambre de commerce. Cet homme voulait conserver son siège de président pendant un autre mandat de quatre ans. Il avait besoin de voix, et il attendait que l'homme d'affaires lui apporte son soutien en faisant pression en coulisses. Beaucoup de gens pensaient que M. Disanka était un bon mari, car il n'avait pas laissé sa maîtresse lui faire oublier ses responsabilités domestiques. Le président de la chambre de commerce avait compris la raison pour laquelle M. Disanka demandait le transfert de la boutique de sa maîtresse, et il avait dûment approuvé celui-ci. Il regrettait qu'il n'y ait pas plus d'hommes aussi sensés que M. Disanka, cet homme honnête membre de nombreux comités et qui s'attirait un grand respect en s'engageant à faciliter les projets de la communauté. De fait, quand une délégation fut envoyée au bureau du président afin de protester contre la lenteur de l'enquête de police concernant le meurtre de Neo Kakang, M. Disanka fut naturellement sélectionné pour en être membre. C'est dire s'il était respecté : un honnête homme et un pilier de la communauté, assurément.

C'était aussi un bon père. On ne pouvait pas dire qu'il souriait très souvent, mais il ne criait pas non plus très souvent. Il avait la mine sévère mais aimable ; « civilisé » était un mot que les gens employaient très fréquemment pour le décrire. Son beau visage ; son allure digne ; sa haute et mince stature : tout en lui suggérait la gentillesse et la fiabilité. Il aimait ses quatre enfants, et leur témoignait son amour de nombreuses façons – ses enfants légitimes, du moins : personne n'attendait de lui qu'il aime ou n'aime pas ses enfants nés hors mariage. Étant un honnête homme, un homme qui vivait dans les limites imposées par la société, ni il les aimait ni il ne les aimait pas. Ceux-ci bénéficiaient de sa liaison avec leur mère : s'il couchait avec la mère, les enfants – les siens comme tous ceux que la mère pouvait avoir – en bénéficiaient financièrement. Parfois, il retournait voir une ancienne maîtresse avec qui il jouissait de quelques semaines, parfois quelques mois, d'intimité. Pendant ces semaines ou mois, la mère et les enfants avaient plus de nourriture qu'à l'ordinaire et il arrivait parfois qu'un enfant particulièrement chanceux obtienne même une paire de chaussures neuves.

Il aimait ses quatre enfants légitimes – deux garçons et deux filles – de bien des façons. Il les conduisait à l'école, alors que la plupart des enfants devaient s'y rendre à pied ou à bord d'un bus brinquebalant. Et il aimait tant la petite dernière, Morati – ou, comme on la surnommait affectueusement, Debaby : « le Bébé », « le Bébé de

papa » –, qu'elle en serait sortie de son survêtement, alors qu'elle était assise à côté de lui dans le véhicule roulant au pas. Cependant, comme elle ne pouvait pas véritablement faire une telle chose, elle devait se contenter d'osciller et de trembloter, car l'amour de son père se manifestait sous la forme d'un flot ininterrompu de glaces, de frites, de pâtisseries grasses, de poulet, de sodas et de chewing-gums. Si quelqu'un insistait pour qu'elle participe un minimum aux travaux domestiques, un arsenal de câlins et d'objections était alors déployé, même si elle avait déjà onze ans passés.

Par contraste, l'objet de l'attention de son père aujourd'hui sautait, bondissait et gambadait à la manière d'une petite antilope.

À tous les égards, donc, M. Disanka était un honnête homme. Il possédait des commerces florissants, une bonne épouse, une bonne maîtresse qui savait élever seule ses enfants, de bons enfants légitimes, et de bonnes ex-maîtresses qui savaient élever seules leurs enfants et qui étaient à l'occasion disponibles pour rompre la monotonie de l'épouse et de la maîtresse actuelle. Après tout, les gens ne disaient-ils pas souvent qu'un homme ne pouvait se nourrir uniquement de porridge ?

Tout indiquait que M. Disanka était un Motswana qui avait réussi. Il entendait le rester, et comptait bien s'employer à le rester. Il prévoyait d'étendre son domaine d'activités et de s'acheter une nouvelle voiture au cours de l'année à venir. Il envisageait même de faire installer un chauffe-eau chez sa maîtresse – où il devait également remplacer le matelas plein de bosses. Afin de s'assurer que sa femme ait toujours une longueur d'avance, il comptait aussi remplacer le lit conjugal – non que celui-ci ait véritablement eu besoin d'être remplacé, mais il ne voulait pas qu'il puisse y avoir le moindre doute à propos de qui était l'épouse et qui était la maîtresse. Il comptait continuer de s'investir dans les projets de la communauté en présidant les différents comités de développement et en participant aux comités de surveillance du quartier. Il avait l'intention de soutenir l'extension de l'école locale pour permettre à celle-ci d'accueillir plus d'enfants. Et la prochaine fois que le ministre de la Santé viendrait au village pour une visite officielle, il pourrait peut-être le convaincre d'envisager d'investir plus d'argent dans l'hôpital local.

Dans le village, les gens répandaient des rumeurs à son sujet – mais ils répandaient des rumeurs au sujet de n'importe quel homme ayant réussi. Les gens soupçonnaient fréquemment qu'un homme devait sa situation politique, sa réussite commerciale, son prestige universitaire ou sa promotion professionnelle – n'importe quelle réussite, en l'occurrence – à des moyens diaboliques. M. Disanka se disait que ceux qui répandaient ces rumeurs étaient motivés par la

malveillance et la jalousie.

Le petit groupe d'enfants jouait maintenant à la corde. La fillette sur laquelle les yeux de M. Disanka étaient braqués sautait avec habileté pendant que ses deux amies faisaient tourner la corde au rythme d'une chanson :

« *Moloi, tike ; tike, moloi ! Moloi, tike ; tike, moloi !* » (« Sorcière, cache-toi ; cache-toi, sorcière ! Sorcière, cache-toi ; cache-toi, sorcière ! ») L'honnête homme regardait – fasciné, captivé, absorbé. Quand la fillette sautait, le vent soulevait sa jupe et révélait ses jambes d'impala : fermes, musclées, brun sombre – la couleur du bois de *moselesele* ciré. Pas un gramme de graisse en vue. Lisses. Elle attrapa sa jupe et en coinça l'ourlet dans le bas de sa culotte. Elle ne le fit pas par pudeur mais pour être sûre d'exécuter avec succès la tâche entreprise : sauter à la corde. Grâce à ce geste, l'homme qui l'observait, l'honnête homme, put voir ses jambes brunes jusqu'en haut, jusqu'à son entrecuisses, où l'on apercevait le tissu rose de sa culotte. Elle était seins nus, naturellement : l'après-midi était chaud, et elle sautait à la corde dans son quartier – bien sûr qu'elle était seins nus.

« Seigneur, elle est parfaite », murmura-t-il pour lui-même. Le corps était irréprochable. Elle n'avait pas encore de grosses protubérances – il discernait à peine les deux mamelons, lesquels convenaient exactement à ses projets. Et elle avait un petit derrière si ferme ! Il était certain d'avoir vu, lorsqu'elle sautait en battant des bras, un fin duvet sous ses aisselles, pas encore des poils. Bien que trop loin pour bien voir, il en devinait la présence. Il était sûr que personne ne l'avait jamais touchée. Les fillettes ne laissaient pas leur jupe s'envoler quand elles avaient perdu leur innocence. Et puis, elles ne sautaient pas seins nus ; d'ailleurs, en général, elles ne sautaient plus à la corde. Celle-là était mûre pour la moisson.

« Seigneur, elle est parfaite ; idéale », murmurait tout bas le bon père, mari, amant et homme d'affaires. Il avait à présent arrêté la Hilux et la regardait ouvertement. Tandis qu'il la contemplait en songeant à la moisson précédente, ses souvenirs se bousculèrent pour se transformer en jouissance anticipée, et il sentit une vague de plaisir lui parcourir le corps. Grisé et étourdi, il était d'une impatience folle. Son corps tremblait tellement qu'il était incapable de le cacher à sa fille adorée assise à côté de lui, la petite fille qui ne pouvait pas sauter parce que l'amour de son papa l'avait transformée en boule de graisse. Il avait besoin de la fillette bondissante pour pouvoir continuer d'aimer la fillette assise dans la Hilux en lui offrant des câlins, des glaces, des frites, des pâtisseries grasses, du poulet, des sodas, des chewing-gums et peu de travaux ménagers. De la sueur perlait à ses

pores, comme si un million de minuscules digues s'étaient effondrées en même temps, comme si un cyclone émotionnel le submergeait, échappant à tout contrôle. L'espace d'une seconde, il crut même qu'il s'était oublié : une tache humide et chaude s'était étendue entre ses jambes et sous ses aisselles. Il fut obligé de reprendre son souffle et éprouva un soupçon de peur. Cette sensation vint pimenter son plaisir et, dans son sillage, laissa en lui une certaine douceur mêlée à une pointe d'amertume. Ce sentiment doux amer entraîna une autre crise de tremblements, et le cycle recommença. Il envisagea de s'élancer dans la chaleur de l'après-midi, de quitter le confort de son pick-up climatisé, et de s'emparer d'elle sur-le-champ. Son équilibre mental se rétablit cependant rapidement, et il réalisa à quel point cette solution aurait été pure folie. L'affaire devait être accomplie correctement ; elle *serait* accomplie correctement. Deux ans s'étaient écoulés depuis la dernière fois, et il était plus que prêt pour la prochaine expérience. Son corps était endolori par le plaisir de l'anticipation. Son cœur menaçait d'exploser tant il battait furieusement dans sa poitrine.

« Papa, est-ce que tu les plains à cause de leur maison en ruine ? Tu crois qu'elles iront à l'école que tu construis pour les enfants pauvres ? Papa, pourquoi est-ce qu'on ne rentre pas à la maison ? Papa, je veux une glace ! » Les préoccupations de Debaby se terminèrent dans un gémissement, et le bon père sut qu'il ne pourrait rien lui refuser. Il aimait sa fille gâtée. Il la serra dans ses bras et l'embrassa, puis promit de lui acheter une glace et tout ce qu'elle voudrait. Elle lui retourna un sourire radieux, consciente d'avoir le meilleur papa du monde : un gentil papa adorable qui la serrait dans ses bras, l'embrassait et la protégeait. Elle aurait pu parier qu'aucun de ces enfants sales et à demi nus qui jouaient avec leur corde à sauter pleine de nœuds n'avait un père semblable.

Tandis que le pick-up démarrait en ronronnant, un petit garçon d'environ quatre ans leva les yeux vers la voiture. Il agita les deux mains d'un geste saccadé et cria d'une voix enfantine :

« Quatre-quatre ! Quatre-quatre ! Toyota Hilux ! Toyota Hilux ! *Mo-Japan. Japonaiaiaiaise !* »

Même aux yeux d'un enfant de quatre ans, M. Disanka était un homme qui avait réussi.

Quand la fillette qui sautait à la corde entendit les cris enthousiastes du petit garçon, elle perdit sa concentration. En conséquence de quoi, elle perdit le rythme, la corde s'enroula autour de ses chevilles et la fit trébucher. Ses amies poussèrent des cris excités, après quoi elle cessa de sauter, céda sa place et tint la corde. Elle leva les yeux et vit un pick-up presque flambant neuf, ainsi que l'homme et la fillette assis à l'intérieur. Elle leur adressa un sourire

poli. C'était une fille du village, confiante, fière que cet homme riche et imposant la trouve digne d'un regard, et elle prit l'intérêt qu'il portait à sa personne pour de l'intérêt concernant ses prouesses à la corde. Elle était un impala incapable de reconnaître le braconnier, un impala qui confondait le braconnier avec un gardien de réserve naturelle.

« Neo ! »

La fille dont c'était le tour de sauter appelait son amie d'un ton impatient. Le petit impala cessa de regarder l'honnête homme et se mit à faire tourner la corde pour la fillette qui l'avait remplacée, laquelle commença à sauter en entonnant une nouvelle chanson :

« *Phuduhudu, thaisa ! Phuduhudu, thaisa !* » (« Duiker¹, piège-le ! Duiker, piège-le ! »)

La nouvelle fillette sautait avec habileté, feignant d'être une petite antilope évitant un piège. Ce jour-là, des enfants du village s'amusaient dans leur quartier, en toute sécurité et insouciance, esquivant des pièges imaginaires.

L'honnête homme se secoua pour sortir de sa transe. Il démarra en songeant à la façon d'accomplir sa tâche : cette tâche consistant à cueillir cette fertilité avant que celle-ci éclate au grand jour, avant que des hommes en abusent et la polluent. Il prit la direction de Maun, laissant derrière lui le village de Gaphala et la petite fille, et se promettant en silence de revenir.

En arrivant à Maun, il regarda son téléphone portable pour voir s'il captait le réseau. Comme c'était le cas, il décida d'appeler un ami.

« Bonjour, chef. C'est Disanka. On peut se voir ? Oui, ce soir, c'est parfait. Oui, je crois que tu vas l'aimer aussi, celle-ci. Elle est absolument irréprochable. Bien. Bien. » M. Disanka, l'honnête homme, appuya sur le bouton rouge de son portable pour raccrocher. Il lui fallait un troisième homme, peut-être même un quatrième, mais assurément un troisième.

Il entra dans Maun et, avant de rentrer chez lui, il s'arrêta au supermarché afin de tenir sa promesse à sa fille cadette, qui dormait alors à poings fermés sur le siège à côté de lui. Il devait aussi aller chercher sa fille aînée, Lesego, à l'école. Il savait que malgré son âge elle adorait être vue en compagnie d'un père aussi aimant. Passé un temps, deux ans plus tôt, elle avait mis entre eux une certaine distance, mais elle était redevenue la Lesego qu'il connaissait. Il s'était dit que son silence était dû aux sautes d'humeur provoquées par l'adolescence. Il était heureux qu'elle soit redevenue elle-même, si bien qu'il se sentait obligé d'être présent pour elle et avait décidé d'aller la chercher lui-même à l'école le plus souvent possible au lieu

de lui envoyer un chauffeur. Tout à coup, il avait faim, et il avait hâte de manger un bon repas en compagnie de son adorable famille – c'était là au moins une envie qu'il pouvait satisfaire ouvertement.

1 Duiker et impala sont des antilopes de la région. *(N.d.T.)*

II

L'homme que M. Disanka – le bon mari, père, amant, homme d'affaires et pilier de sa communauté – avait choisi comme assistant était le sous-chef Motlababusa Bokae, un homme dont l'arrogance était évidente à sa façon de marcher, de parler et de se tenir. Peut-être était-il injuste de reprocher son arrogance au sous-chef Motlababusa Bokae : par une nuit de tempête quarante ans plus tôt, il était sorti du ventre de sa mère violacé et meurtri par l'effort de sa venue au monde, le cordon ombilical enroulé autour du cou, à la suite de quoi il avait été enveloppé d'une arrogance latente. À peine prenait-il son premier souffle que l'arrogance le réclamait, le possédait et le modelait. La même chose était arrivée à son père avant lui, et au père de son père, et cela arriverait sans doute à son fils.

Car il prévoyait d'avoir un fils avant longtemps. Le fils qu'il avait eu avec une de ses nombreuses petites amies ne comptait pas ; c'était le fils qu'il aurait avec son épouse qui compterait. Il prévoyait également d'avoir une épouse avant longtemps, afin d'obtenir un fils et de s'assurer que la lignée des Bokae, une lignée d'hommes destinés à être chefs, soit perpétuée. Contrairement à lui, son fils porterait un nom grâce auquel le commun des mortels pourrait savoir que la guerre avait été gagnée. Ce fils porterait la peau de léopard en signe de son droit de naissance : le signe suprême qui annonçait publiquement que l'on était chef.

Beaucoup de gens comprenaient que sa démarche hautaine, sa voix tonitruante ainsi que les abus sexuels et viols avérés commis sur des jeunes filles étaient simplement dus au fait qu'il était né presque chef – ou plutôt, au fait qu'il n'était pas né chef mais chef en puissance. Bien qu'un « chef en puissance » n'ait pas le même pouvoir qu'un « chef », les gens autorisaient l'homme qui aurait dû être chef à montrer une grande arrogance. Naturellement, cette arrogance était relevée par de généreuses doses de colère et d'amertume à l'égard de

ce que ce chef en puissance considérait comme le vol pur et simple du trône familial par une maison de moindre rang. L'homme arrogant était donc également un homme amer.

Il n'était alors guère surprenant qu'après trois générations la colère ait continué de monter au lieu de refluer. Le marché du travail devenait de plus en plus compétitif, et chacun regardait autour de soi, dans son propre domaine, afin de défier ses rivaux. Avec une énergie renouvelée, le sous-chef Bokae contestait donc le droit d'être chef de son cousin au troisième degré. Les méthodes qu'il utilisait pour contester le droit de son cousin étaient de nature secrète, sombre et silencieuse, et dans le cadre de celles-ci il se rendait nuitamment chez des sorciers. Il voulait renverser le chef pour prendre sa place.

Être chef signifiait avoir un bon travail pour lequel aucune formation n'était exigée. Un travail pour lequel il n'existait aucune limite d'âge, ni pour débiter ni pour prendre sa retraite. De plus, quand un chef mourait, son fils lui succédait – sans qu'on lui pose de questions. Tandis que les candidats qui briguaient les autres postes du gouvernement devaient passer un examen médical établissant leur aptitude au travail, un chef n'avait pas à subir une procédure aussi intrusive. Il était donc concevable qu'un fou puisse être chef. Et d'aucuns soutenaient d'ailleurs que bon nombre de fous avaient été chefs.

S'il était chef, M. Bokae serait à la tête de la tribu, il serait juge et conseiller auprès du législateur. La seule qualification requise était qu'il soit le fils d'un homme particulier et de l'épouse de cet homme. La lignée de l'épouse n'avait aucune importance. Malheureusement pour le sous-chef Bokae, quelqu'un était parvenu à contester la validité du mariage de son arrière-grand-père et de son arrière-grand-mère, en conséquence de quoi, trois générations plus tard, il n'était pas chef – simplement parce qu'il manquait une vache à la dot de la mariée et que la tribu n'avait pas approuvé le mariage. La tribu ne s'était pas laissé amadouer par le fait que cinq vigoureux garçons étaient nés de ce mariage. Bien entendu, que cinq filles vigoureuses soient aussi nées de ce mariage n'avait aucune importance : l'identité de chacune était effacée depuis longtemps.

M. Bokae voulait le droit de porter la peau de léopard et réfléchissait sans cesse aux moyens d'y parvenir. Il voulait la récupérer, à la fois pour lui-même et pour son fils après lui – le fils qu'il allait engendrer dès qu'il aurait épousé la femme adéquate.

Il détestait son titre : sous-chef ; *kgosana* ; « petit chef » ; « pas tout à fait chef ». Il détestait encore plus le salaire relativement maigre que lui versait le gouvernement central. Il détestait l'idée de percevoir un salaire d'un gouvernement peuplé de personnes insignifiantes. Il

imaginait une jeune femme travaillant à Gaborone, les ongles et les lèvres peints d'un rouge criard, assise derrière un bureau, en train de libeller un chèque à son nom et d'avoir un petit sourire méprisant en voyant la somme qu'elle inscrivait.

Il aimait bien feuilleter *The White Paper*, un bulletin officiel dans lequel le gouvernement publiait les fourchettes de salaires des fonctionnaires. Il ne pouvait s'empêcher de regarder le montant de son salaire, puis celui du chef. Quelque chose le poussait à feuilleter le bulletin et à s'attarder sur ce que gagnaient toutes sortes de personnes inférieures. Que l'on puisse justifier le fait qu'un travailleur social, un avocat ou un médecin, méritait un salaire plus élevé que celui d'un authentique chef, il ne le comprendrait jamais ! Même le directeur de l'école du coin gagnait plus que lui. D'abord, ces gens étaient des roturiers qui n'avaient aucun droit d'être là où ils se trouvaient. Il avait l'habitude de sentir la colère l'envahir à cette idée, et la personne qui faisait les frais de sa colère était le prochain plaignant à venir chercher justice auprès de la cour du sous-chef – car il était, malgré son titre de sous-chef, une sorte de juge.

Si, en matière de loi, ses pouvoirs de rétorsion étaient limités, cela ne transparaissait guère dans ses jugements. Il détestait les femmes, les chefs, les avocats et les parlementaires.

Il détestait les femmes parce qu'elles voulaient plus que ce qui leur était traditionnellement acquis et parce qu'elles revendiquaient haut et fort les droits des femmes.

Il détestait les chefs parce qu'il aurait dû être un des leurs, et il détestait particulièrement les chefs issus de ce qu'il considérait comme une tribu inférieure. En entendant piailler ces chefs inférieurs qui exigeaient d'être reconnus, il se disait que ces hommes ne valaient guère mieux que les femmes.

Il détestait les avocats parce qu'il les trouvait arrogants. Il les tenait pour une bande d'escrocs décidés à pervertir la population en lui soumettant des notions inconsidérées venues de l'étranger, tel que le droit d'être représenté par un avocat.

Il détestait les parlementaires parce qu'ils gouvernaient sans avoir le sang adéquat dans les veines, et il détestait les Britanniques pour avoir laissé cette pratique se développer.

De manière générale, il détestait toute personne qui selon lui n'aurait pas dû avoir de pouvoir mais qui en avait ou en recherchait. C'était un homme amer et malheureux qui traversait la vie avec une expression féroce, un ton hargneux et un rire sadique caractéristiques. C'était un homme mesquin, dans tous les sens du terme.

Peu de gens l'appréciaient, et encore moins l'aimaient. Sa mère

elle-même le craignait et l'évitait autant que possible. Si beaucoup riaient en sa présence, il s'agissait d'un simple sourire mécanique résultant non de la gaieté mais du devoir. Devant lui, les gens l'appelaient chef, pas petit chef ni sous-chef ; certains le surnommaient même Babusi : « ceux qui gouvernent », au lieu d'employer son nom complet Motlababusa : « celui qui est né quand d'autres gouvernaient ». En public et entre eux, les gens l'appelaient sous-chef : après tout, ils devaient faire plaisir au véritable chef.

Le véritable chef était également un homme que l'on croisait au péril de sa vie. Il savait que le sous-chef lui en voulait et guettait en permanence le moindre de ses sujets susceptibles de s'allier avec son ennemi. Beaucoup marchaient sur une corde raide entre les enfants rivaux de la maison de Kgosikubu, et beaucoup choisissaient d'éviter le sous-chef Bokae et le nuage de méchanceté qui planait autour de lui. Pendant des années, son père n'avait jamais été assez sobre pour s'intéresser à ce qui pouvait se passer : en général, il marmottait dans son coin des histoires de léopards, de vaches grasses et de greniers bien remplis. Cependant, personne ne l'écoutait. Les gens le jugeaient fou, ensorcelé, ou les deux, bien que la plupart eussent voté pour « ensorcelé ».

Le jour où le gouvernement augmenta de quinze pour cent le salaire de tous les fonctionnaires, M. Bokae consulta à nouveau *The White Paper*. Armé d'une calculatrice, il s'assura personnellement que la marge entre son salaire et celui du chef allait s'accroître. En lisant cela, il sortit de ses gonds et se mit à insulter tout et tout le monde. Tandis qu'il rangeait le bulletin, un jeune officier de police, Mosika, frappa à la porte avec hésitation pour annoncer qu'un homme souhaitant porter plainte contre son épouse demandait à le voir. L'homme attendait depuis deux heures que s'ouvrent les portes de la justice. Le sous-chef Bokae aboya à l'agent Mosika de lui donner quatre coups de canne pour n'avoir pas su se faire respecter d'une femme : « Donnez-lui le pis de la vache !

— Quatre ? » Le jeune officier était surpris du nombre relativement élevé de coups de canne qu'il devait administrer.

Le chef potentiel aboya à nouveau :

« Vous connaissez des vaches avec trois tétines ? C'est peut-être vous, qui avez trois tétines !

— Ce sera donc le pis de la vache, monsieur », répondit l'officier d'un ton humble. En s'éclipsant pour aller chercher la canne, il se dit que si l'on devait administrer un nombre de coups quelconque il aurait été plus approprié de s'inspirer du pis de la chèvre, ou même de n'en donner qu'un seul. Cependant, le sous-chef avait ordonné quatre coups, et ce serait quatre coups ! La canne était la procédure préalable

avant que le sous-chef accepte d'entendre la plainte proprement dite.

Le sous-chef assista au châtiment, fronçant les sourcils et hochant la tête à chaque coup. Si au moins deux des coups de canne firent couler le sang, l'homme qui venait chercher justice ne cilla pas et ne montra aucun signe d'inconfort. Les blessures devaient piquer, pourtant, car le sous-chef avait insisté pour que les cannes, lorsqu'elles n'étaient pas utilisées, soient enfouies dans un lit de sel. L'agent Mosika avait espéré que le sous-chef Bokae administrerait lui-même le châtiment, ainsi qu'il le faisait souvent. Mosika détestait cette partie de son travail, et pour lui ce n'était qu'une question de temps avant que quelqu'un conteste devant la Haute Cour la validité de ces procédures préalables, les accusant d'être anticonstitutionnelles ou inacceptables à d'autres égards : aujourd'hui, de plus en plus d'avocats avaient le courage de remettre en question des procédures que personne n'avait jamais osé contester.

Une fois le châtiment administré, l'homme se redressa avec espoir, s'attendant à être entendu. Toutefois, le sous-chef se contenta de se lever brusquement, de marcher jusqu'à sa voiture, de monter à l'intérieur et de démarrer dans un nuage de poussière. Il ne prit pas la peine de dire où il allait ni quand il serait de retour. L'homme fouetté semblait devoir revenir un autre jour pour la suite de la procédure. L'agent Mosika était incapable de lui dire quand ; la justice serait rendue en plusieurs épisodes, irréguliers et imprévisibles.

L'homme-qui-aurait-pu-être-chef fulminait de rage et avait besoin de quelque chose pour se calmer. Il se dirigea vers l'école secondaire la plus proche : l'endroit le plus sûr où trouver une femme – une fille, en réalité – sans trop de tracasseries. De plus, il avait calculé que s'il comptait utiliser son petit véhicule exigu acheté grâce à son salaire de sous-chef il ne pouvait aller chercher sa partenaire sexuelle régulière, laquelle était assez imposante. Et même un chef en puissance ne parvenait pas toujours à persuader une femme mûre d'accepter une escapade dans la brousse en plein milieu de la matinée et dans une voiture minuscule. Ce matin, une élève était une candidate plus appropriée à ses desseins. En acceptant cette escapade, elle devrait manquer quelques heures de cours, mais il la ramènerait dans un délai raisonnable. Et il pouvait faire confiance au proviseur pour fermer les yeux ; après tout, le proviseur était un étranger, un Zambien qui avait envie de conserver son poste. Ce n'était pas à lui de remettre en question les coutumes de ses hôtes ; ce n'était pas à lui de s'en soucier. Il n'allait pas faire ou dire quoi que ce soit qui puisse se solder par son retour en Zambie, et à l'abîme économique du pays. Il devait penser à sa femme et à ses enfants.

Contrairement à son ami l'honnête homme, le sous-chef n'avait

pas à payer pour ses ébats hors mariage – du moins pas de façon matérielle. Il payait en offrant son corps : le fait d'être touchée par l'homme-qui-devrait-être-chef était assurément un salaire suffisant.

L'humeur noire du sous-chef ne s'améliora que légèrement à la suite de son escapade en brousse. L'agent Mosika, qui devinait l'humeur de son supérieur à sa façon d'ouvrir la porte, tenta de se faire petit et invisible en glissant la majeure partie de son corps sous la table. Il arrivait que son supérieur se mette à l'insulter sans raison apparente : une cible facile, voilà ce qu'était souvent le jeune officier.

Le sous-chef passa devant Mosika sans prononcer un mot. La fille avait trop d'expérience, et toute l'affaire avait plus ressemblé à un rapport consentant qu'à une prise en force. Il regrettait de n'avoir pas choisi à la place la fille de quatorze ans, la plus jeune des deux. Cependant, il n'avait guère le temps d'attirer la fillette. À seize ans, la plus grande avait compris ce qu'il voulait et, parce qu'il ne disposait que d'une heure ou deux, la choisir tombait sous le sens. Néanmoins, il continuait de se sentir accablé par un fardeau dont il avait besoin de se débarrasser. Sa tête l'élançait, ses épaules étaient raides et sa lèvre supérieure figée en une moue méprisante.

Si bien que lorsque son ami l'honnête homme l'appela pour lui dire qu'il avait repéré une candidate, son humeur s'améliora de façon notoire. Il appela l'affaire suivante et attribua des dommages et intérêts au plaignant sans même entendre la partie adverse. Il délivra une tirade sur les avocats et le fait que c'étaient tous des escrocs. La pertinence de son discours échappa à Sello Motlapa, le greffier, si bien que le jeune homme feignit de tout noter et omit le passage sur les avocats. Enregistrer les minutes de l'audience était une affaire délicate : un bon greffier devait savoir quoi noter et quoi omettre. Si le sous-chef venait à avoir des problèmes à cause de ses notes, le greffier aurait des problèmes encore plus graves.

Le sous-chef avait parlé, et le défendeur rentra chez lui en bougonnant. Il n'envisagea que brièvement de faire appel de la décision. Cependant, c'était un homme de bon sens. Il prit en considération le fait que la cour supérieure dans la hiérarchie serait présidée par un cousin du sous-chef Bokae. Le cabinet du cousin se trouvant à côté de celui de Bokae, le cousin devait avoir entendu le sous-chef rendre son jugement en criant. Si celui-ci était renvoyé en appel, les deux cousins se mesureraient l'un à l'autre et l'appelant deviendrait leur « champ de bataille ». La cour qui se trouvait encore au-dessus dans la hiérarchie serait présidée par un parent du cousin, même s'il s'agissait d'un parent éloigné. Le défendeur décida par conséquent de ne pas faire appel ; il avait accepté la justice telle que l'avait rendue le sous-chef Motlababusa Bokae, « l'homme-qui-aurait-

pu-être-chef ». Pour le défendeur, au contraire de l'homme à l'épouse capricieuse, la justice avait été prompte et catégorique, même si elle restait insatisfaisante.

III

« Pourquoi est-ce que vous ne prenez pas votre après-midi ? Vous n'avez pas l'air en forme. Je m'occuperai de tout – franchement, ça m'est égal », dit M. Molatedi Sebaki, le proviseur adjoint du lycée de Maun-Moseja, à M. Lotsane Mosi, le proviseur. Le cou voulait faire tomber la tête afin de prendre sa place. Le cou détestait la tête.

La tête savait que le cou la détestait : la veille au soir encore, son devin l'avait prévenu qu'une prise de pouvoir hostile se préparait. Néanmoins, la tête sourit, feignant l'ignorance et la gratitude.

« Merci, monsieur Sebaki, mais je crois que je vais rester jusqu'à la fin des cours. » Le proviseur reporta son attention sur les papiers jonchant son bureau, un geste censé signifier à son adjoint que la discussion était terminée. L'adjoint se leva pour prendre congé.

Pourtant, le proviseur adjoint Sebaki n'en avait pas terminé. Il voulait que le proviseur quitte son bureau pour pouvoir utiliser dans celui-ci les potions préparées par son sorcier. Il savait que si le proviseur ne partait pas pendant les heures de cours il fermerait son bureau à clé à la fin de la journée. M. Sebaki *devait* tout simplement avoir accès à ce bureau. Mais le proviseur, bien qu'affecté d'un terrible rhume, n'avait pas l'intention de prendre sa journée, si bien que M. Sebaki décida de recourir au « plan B ». Avant de quitter le bureau du proviseur, il laissa tomber son permis de conduire sous sa table de travail. Plusieurs jours auparavant, il avait fait fabriquer un double de la clé du bureau – ce qui n'était pas difficile en soi, car la serrure était du matériel bon marché. La partie difficile consistait à trouver une raison valable pour aller dans le bureau du proviseur en l'absence de celui-ci.

« Il me semble que j'avais mon permis de conduire à la main, quand je suis entré. Non ? Vous ne m'avez pas vu avec ? » demanda-t-il en feignant la perplexité.

Le proviseur leva brusquement les yeux et répondit :

« Non, je ne crois pas. Non, je suis certain que vous ne l'aviez pas à la main – je l'aurais vu. » Le proviseur préférait nier avoir vu le permis : il ne voulait pas qu'on puisse sous-entendre qu'un document aussi important ait pu disparaître mystérieusement dans son bureau.

Son adjoint sourit, secouant la tête comme s'il tentait de comprendre ce qui avait pu arriver à ses papiers.

« Eh bien, j'imagine que je ne l'avais pas. J'aurais pourtant juré le contraire. Je l'ai sans doute laissé dans mon bureau. Bon, j'espère que vous allez vous rétablir. Je vais rejoindre ma classe, alors. »

M. Sebaki travailla tard, ce jour-là. Ses collègues le regardèrent d'un air soupçonneux, car il lui arrivait très rarement de travailler tard. Sa fainéantise était si connue que les gens le surnommaient le Tire-au-flanc.

« Tu as vu le Tire-au-flanc essayer de jouer au gentil garçon ? Comme si le dirlo pouvait appuyer sa promotion », dit M^{me} Khakhia, la directrice du département des sciences, tandis qu'elle se rendait en compagnie de son collègue et ami M. Molaodi à la résidence des enseignants, située derrière l'école.

M. Molaodi, qui enseignait le setswana, répondit :

« Il pourrait l'appuyer s'il décidait également d'appuyer sa mutation dans quelque village lointain – c'est un moyen assez commun de se débarrasser des adjoints sournois et ambitieux. J'espère qu'il le fera, d'ailleurs.

— Je trouve ce village assez reculé comme ça ! rétorqua M^{me} Khakhia. Pourtant, les choses se sont vraiment améliorées depuis que la route goudronnée est achevée. Maun est une ville animée, et en expansion. Mais je pense qu'il pourrait l'envoyer au fin fond du delta ; ou mieux, il pourrait l'envoyer dans une de ces malheureuses écoles du désert du Kalahari – ça ne serait pas une grosse perte pour nous. Cet homme me donne la chair de poule ! »

M. Molaodi continua sur sa lancée :

« Ce type est dangereusement ambitieux – la façon dont il colle aux basques de n'importe quel visiteur officiel venu de Gaborone ! Et les lettres qu'il écrit – pour remercier le gouvernement de ceci et de cela ; il feint toujours d'assister le proviseur alors qu'en fait il passe le plus clair de son temps à saper son autorité. Je n'ai jamais rencontré un pire *lelatswa-thipa*. »

M^{me} Khakhia rit, malgré elle. En entendant M. Molaodi traiter M. Sebaki de *lelatswa-thipa*, ce qui signifie littéralement « celui qui lèche le couteau », elle se souvint d'un incident qui avait eu lieu l'année précédente, quand un groupe d'élèves avait fait un poisson

d'avril à M. Sebaki. Le secrétaire régional d'académie était venu visiter l'école et s'adresser aux élèves ainsi qu'aux professeurs. M. Sebaki s'était arrangé pour prononcer le discours de remerciements. Sur son insistance, les professeurs avaient acheté un cadeau pour le secrétaire, et M. Sebaki l'avait fait somptueusement emballer par quelqu'un. Cependant, lorsqu'il avait offert le présent après son interminable discours de remerciements, le secrétaire retira du paquet un couteau taché de rouge et un mot disant : « Je ferai plus que lécher des couteaux ; je lécherai volontiers des culs. » L'humiliation de M. Sebaki fut à peine mitigée quand les élèves assemblés s'écrièrent : « Poisson d'avril ! » Il se mit à bredouiller, à bafouiller et à bouillir, puis tenta de sourire dans l'esprit du 1^{er} avril. Toutefois, en jouant ce jour-là des tours insignifiants aux autres professeurs, les élèves ne firent pas grand-chose pour atténuer le message qu'ils avaient fait passer à M. Sebaki ; en fait, derrière son dos, ils le surnommaient « M. Lèche-cul ».

Ce soir-là, quand tout le monde eut quitté l'école, M. Sebaki se glissa dans le bureau du proviseur et s'acquitta rapidement de sa tâche. Il devait absolument travailler vite : un gardien effectuait des rondes et n'allait sans doute pas tarder à venir vérifier les serrures. Depuis qu'un groupe de garçons qui se faisaient appeler les Souffleurs de Fumée étaient entrés par effraction dans le laboratoire de sciences pour voler et libérer allègrement des souris, le gardien avait reçu l'ordre de prendre son travail plus au sérieux. M. Sebaki trempa les doigts dans le pot qu'il avait apporté, et tamponna rapidement la décoction sur le dessous de la chaise et du bureau, ainsi que sur l'armoire de rangement. Il l'utilisa ensuite pour tracer une croix à l'endroit où le proviseur posait les pieds lorsqu'il était assis sur sa chaise. Il l'utilisa également pour tracer une croix sur le mur opposé, à l'endroit où le regard du proviseur se posait quand il levait les yeux. Il frotta enfin tous les endroits marqués pour que les croix soient moins visibles. Certain d'avoir tamponné un peu de sa préparation sur tous les endroits importants, il quitta la pièce et verrouilla la porte derrière lui.

Au moment où il se renfonçait dans son siège, le gardien frappa à la porte et la poussa. Il s'adressa à M. Sebaki.

« Bonsoir, monsieur. Je m'assure simplement que toutes les portes sont bien fermées à clé. Merci de m'avertir quand vous partirez.

— Merci, Kabelo. En fait, c'est une bonne chose que vous soyez passé. Je cherche mon permis de conduire depuis un moment et je ne le trouve nulle part. Je crois que je l'ai peut-être laissé dans le bureau du proviseur. J'étais dans son bureau ce matin, et il a pu glisser de ma poche à ce moment-là. Vous avez les clés de ce bureau ? Pourriez-vous

vérifier si mon permis ne se trouverait pas parmi les papiers posés sur le bureau, également ? » Il savait bien évidemment que le gardien avait accès à toutes les clés. Il savait aussi que s'il avait dit qu'il souhaitait aller chercher son permis lui-même le gardien aurait hésité à ouvrir le bureau. Il termina son laïus : « Pourriez-vous aller voir ? Vérifiez aussi sous la chaise des visiteurs. »

Le gardien s'en alla et, quelques minutes plus tard, revint avec le permis.

« Oh, merci ! s'exclama Sebaki. Où l'avez-vous trouvé ? J'ai bien dit au proviseur que je pensais qu'il était dans son bureau. Enfin, merci. Vous savez comment sont les policiers, aujourd'hui : j'aurais eu des ennuis – des barrages partout ! Ils ne sont pas capables d'attraper les voleurs, mais oubliez votre permis de conduire et, à les voir, on dirait que vous avez tué quelqu'un. J'ai envie d'aller boire quelques bières au *Mosuke Bar*, mais il y a toujours un barrage devant. Quels salauds, ces flics. Enfin, merci d'avoir retrouvé mon permis.

— Je l'ai trouvé sous le bureau, répondit le gardien. Il a dû tomber de votre poche, comme vous l'aviez dit. Quoi qu'il en soit, n'oubliez pas de fermer votre porte à clé en partant – et pensez aussi à fermer les fenêtres. » S'il trouva M. Sebaki particulièrement loquace ce soir-là, il ne le montra pas. En élaborant l'épisode du permis de conduire, M. Sebaki avait l'intention de cacher le fait qu'il était entré dans le bureau un peu plus tôt. Il s'attendait que le proviseur ait un moyen de savoir si quelqu'un avait pénétré dans son bureau en son absence : le proviseur était un homme soupçonneux et il savait que Sebaki avait des vues sur son poste.

Des mois plus tard, quand le proviseur mourut dans un accident de voiture et que M. Sebaki prit sa place, il décida de se séparer du gardien. Il s'arrangea pour que l'homme soit muté dans une école située près de son village natal. L'homme lui en fut reconnaissant. M. Sebaki était heureux d'avoir éloigné une paire d'yeux qui, pensait-il, le dévisageaient sans cesse. Il n'avait pas réussi à se débarrasser du sentiment que le gardien savait qu'il avait manigancé, grâce à la sorcellerie, l'accident de voiture fatal du proviseur.

IV

La façon dont M. Sebaki, le proviseur adjoint, devint le troisième homme prouve sans l'ombre d'un doute qu'il existe plus de cinq sens. Pourtant, cela prouvait peut-être seulement que M. Disanka considérait depuis longtemps M. Sebaki comme un partenaire potentiel en raison du fait que dans le réseau des sorciers de la région il était relativement connu que celui-ci nourrissait l'ambition de devenir proviseur du lycée de Maun-Moseja.

Alors qu'il se dirigeait vers les toilettes et passait devant l'angle du *Mosuke Bar*, où des hommes d'affaires se réunissaient régulièrement, M. Sebaki tomba sur l'homme d'affaires et le sous-chef. De nombreuses fois auparavant, il avait vu l'homme d'affaires, M. Disanka, assis avec tel ou tel compagnon, comme c'était le cas aujourd'hui. Cependant, ce soir, quand Sebaki passa devant la table d'angle, il se sentit comme attiré vers les deux hommes. Il eut soudain un tel sentiment de reconnaissance qu'il ne put l'ignorer. Bien que sa vessie ait été désagréablement pleine, le pouvoir de cette impression était si grand qu'il eut envie de repousser le moment où il répondrait aux exigences de la nature ; les vessies remplies de bière sont en général peu réputées pour leur patience et leur obéissance. Dans toutes les fibres de son corps, il eut la sensation de traverser un pont afin de rejoindre les deux hommes. Il y avait peut-être un certain magnétisme dans leurs yeux : des flaqes noires et profondes qui à présent le regardaient, l'attiraient. Cela tenait peut-être à ce que l'air était autour d'eux parfaitement immobile dans un endroit par ailleurs bruyant et agité. Il sut, à la façon dont les deux hommes se tenaient, qu'il ne s'agissait pas simplement de deux habitués discutant des résultats d'un match de foot.

« Bonsoir, chef. Bonsoir, monsieur Disanka, dit-il.

— Asseyez-vous. » M. Disanka, l'homme d'affaires, était à

l'évidence le patron.

Sebaki s'assit : ce n'était pas une invitation ; c'était un ordre.

Les deux hommes le regardèrent pendant ce qui lui sembla un très long moment.

Disanka finit par rompre le silence.

« Quel genre d'homme êtes-vous ? » Il avait accroché le regard de Sebaki, et il ne le lâchait pas des yeux. Le proviseur adjoint voulut jeter un coup d'œil au sous-chef, mais il ne pouvait se détourner du regard direct de l'homme d'affaires.

« De quelle nature est votre cœur ? » fut sa deuxième question.

L'homme dont la vessie acceptait d'attendre se sentit pris au piège. Il souffla sa réponse dans un murmure.

« Mon cœur est dur.

— Dur comment ? » Tandis que l'honnête homme posait sa troisième question, il tira brusquement vers lui l'homme à la vessie patiente.

« Assez dur pour agir comme il se doit, furent les mots de sa réponse.

— Avez-vous un cœur courageux ? » Quatrième question.

« Oui. » À nouveau prononcé dans un murmure.

« Avez-vous un cœur d'homme ? » Question cinq. Nouvelle secousse.

« Oui, j'ai un cœur d'homme ; je suis le fils d'un homme. » On devinait de la force dans la voix du proviseur adjoint, un soupçon de vantardise, peut-être un soupçon de défi : il voulait traverser le pont afin de rejoindre les hommes qui se trouvaient de l'autre côté.

« Nous cherchons un homme avec un cœur dur, un cœur de pierre, un cœur d'homme viril. Les critères de sélection.

— Vous avez trouvé votre homme, monsieur. » Décidément, le candidat était plein d'assurance.

« Et qu'acceptera de faire l'homme que j'ai trouvé ? » Question six.

« N'importe quoi. Tout. L'ultime chose. » Il était ferme.

« L'ultime chose ?

— Oui, l'ultime chose.

— Nous chassons un agneau. » M. Disanka s'interrompit pour observer les yeux de son captif. « Quel genre d'agneau chassons-nous ?

— Un agneau sans poils », répondit-il dans un murmure.

Une pause s'ensuivit pendant que les deux hommes se

dévisageaient sans ciller. Même pendant cet affrontement du regard, il y avait un chef et un suiveur, le secoueur et le secoué. Le secoueur rompit le charme.

« Va pisser et reviens. Nous devons parler affaires. On n'a pas envie que tu te pisses dessus comme un gamin effrayé. »

Le proviseur adjoint avait été congédié et il avait maintenant l'impression d'avoir été physiquement délié. Il s'attendait presque à tomber en arrière, comme quand la personne qui tient l'autre bout de la corde le lâche brutalement. Sa vessie ne pouvait plus attendre, et il partit en hâte. Il livra une bataille frénétique contre sa fermeture Éclair, et au moment où son urine jaillissait enfin sa peur jaillit en même temps ; une peur brûlante. Toutefois, la peur se répandit également dans sa tête, sa poitrine, son ventre, ses genoux, sa taille. Il envisagea brièvement de sauter la barrière et de disparaître dans la nuit, mais il se força à revenir à la réalité : on venait de lui offrir la chance de sa vie. C'était le genre d'offre qu'il ne pouvait refuser ; c'était même le genre d'offre qu'il n'était peut-être pas prudent de refuser. Il comprit ensuite que les murmures insistants qu'il avait entendus au sujet de M. Disanka étaient vrais. Et lui, Sebaki, venait d'être invité à entrer dans ce cercle spécial et ultra-secret. Il se sentait privilégié.

À mesure que l'impatience remplaçait sa peur, les frustrations de sa journée s'envolèrent. Bientôt, il partagerait une expérience qu'il ne pourrait jamais révéler, mais grâce à laquelle il acquerrait une force et un pouvoir incroyables. Il se représenta la candidate parfaite : pas de visage, juste des seins minuscules – ceux qui font mal quand on les pince trop fort ; une petite poitrine délicate sur laquelle on distinguait nettement les côtes à travers la peau ; un V parfait à l'endroit où les cuisses rejoignaient le ventre plat. Le proviseur adjoint s'aperçut que sa vessie était vide depuis longtemps mais qu'il avait été trop absorbé dans sa rêverie pour s'en rendre compte. Il secoua son membre pour se débarrasser des dernières gouttes de pisse, rangea son petit copain, remonta la fermeture Éclair de son pantalon et marcha d'un air déterminé vers les deux hommes qui l'attendaient. Il essuya sa main humide sur son jean. Sans même penser à se laver les mains, il passa commande et mordit bientôt dans un morceau de poulet rôti : il avait des choses plus importantes en tête que de penser à éviter de recycler la bière et l'urine. Il vida la bière que M. Disanka lui offrit. Puis en avala une deuxième.

À la fin de la réunion, les trois hommes avaient mis au point les grandes lignes de leur plan. Tous trois s'accordaient pour dire que celui-ci était loin d'être parfait et qu'ils devaient encore y travailler. Cela serait leur dernière réunion publique – l'honnête homme,

l'homme qui aurait pu être chef et le proviseur adjoint, trois piliers de la communauté. Les trois hommes avaient la tête enflée par la certitude qu'ils réussiraient, non seulement à accomplir la tâche qui les attendait – laquelle n'était qu'un moyen d'atteindre une fin –, mais à atteindre la fin en soi. Aucun des trois ne pouvait se douter que cinq ans plus tard une boîte serait ouverte et libérerait un hurlement qu'on ne pourrait ignorer. Ils ne pouvaient savoir que les ténèbres n'ont pas toujours le courage de garder le mal pour elles.

V

En approchant du dispensaire de Gaphala, Amantle Bokaa se sentait à la fois nerveuse et excitée. Elle regarda les façades jaune pâle en se demandant qui choisissait les couleurs des bâtiments publics du pays : celles-ci semblaient toujours jurer avec le paysage environnant. Dans un village, les autres constructions étaient de couleur terre, mais les bâtiments publics étaient toujours jaunes ou blancs – et le gouvernement semblait avoir un faible pour les portes bleues.

Amantle portait un foulard marron qui retenait avec soin ses cheveux récemment tressés. Ses seuls bijoux aujourd'hui étaient une paire de boucles d'oreilles en argent massif et une montre. Ce matin, elle avait pris particulièrement garde à ne pas s'habiller de façon trop chic. Elle ne voulait pas paraître sophistiquée ou frivole, et elle tenait surtout à être prise au sérieux dans son nouveau travail. Elle prévoyait d'apprendre le plus de choses possible et de se rendre utile à la communauté dans laquelle elle venait d'arriver. Elle ne pouvait pas savoir qu'elle allait bientôt contribuer à raviver le feu de peurs passées et réveiller un fantôme vieux de cinq ans.

Ce matin, chaque fois qu'elle faisait un pas, les mini-talons de ses chaussures s'enfonçaient dans le sable, et elle se promit de ne plus porter cette paire pendant l'année de stage qu'elle s'apprêtait à commencer : les chaussures plates, quoique moins flatteuses, seraient un choix plus sensé. Il lui faudrait également renoncer à ses bas, car une partie de la route qu'elle devait emprunter était couverte de graines de mauvaises herbes qui semblaient n'attendre qu'elle pour se disperser : elles s'accrochaient à ses chevilles avec une obstination farouche.

Elle regarda la fumée qui s'élevait des différentes cours et surprit des rires d'enfants derrière elle. En se retournant, elle vit un milan fondre du ciel. Avant qu'une poule ait eu le temps de mettre ses

poussins à l'abri, le rapace en avait attrapé un. Les enfants crièrent pour effrayer le rapace, mais il était trop tard : le prédateur et sa proie avaient disparu dans le lointain. Le groupe d'enfants – six garçons juchés sur des ânes – se remit à rire et à discuter en s'approchant d'Amantle. L'un d'eux tomba de son âne, si bien que les cinq autres redoublèrent de rire, car les enfants sont un peu mesquins, un peu taquins ; les enfants sont des enfants. Une femme sortit d'une des cours et les réprimanda pour n'avoir pas prévenu la mère poule à temps. Les garçons s'excusèrent, mais si la femme avait mieux observé leurs visages elle aurait remarqué leurs regards malicieux. Exaspérée, elle leva les mains au ciel, soupira et retourna dans sa cour.

Le garçon tombé de son âne s'épousseta et se hissa à nouveau sur l'animal immobile. Quand ses fesses nues se posèrent sur le dos de l'âne, Amantle s'attendit à le voir grimacer, mais il se contenta de pousser un gloussement de triomphe. Il semblait se moquer totalement du fait que son fond de culotte boueux ait pratiquement disparu : c'était un fier cavalier qui venait de récupérer son magnifique destrier – voilà ce que disait le sourire qu'il adressa à Amantle. Il donna un léger coup de genoux à sa monture, adressa un signe de la main à Amantle et passa au galop devant elle. En voyant son geste, elle fut confortée dans l'idée qu'elle était au bon endroit pour passer son année de *tirelo sechaba* : son service national. *Je vais me plaire, ici*, se dit-elle. Elle aimait ce coin reculé ; la brousse luxuriante ; l'occasion de voir le Botswana dans ce qu'il avait de plus sauvage.

Pour sa première journée de travail en tant que *tirelo sechaba participant* – TSP, ou appelée du service national –, elle portait une jupe qui lui couvrait les genoux. C'est celle qu'elle portait le jour où elle était arrivée au village avec un groupe d'autres TSP, et elle comptait parmi ceux que les familles avaient choisis. Elle avait discuté avec les autres filles TSP de la façon dont elles s'habilleraient pendant leurs quelques premières semaines de service. Pour toutes sortes de raisons, les familles hésitaient souvent à héberger des appelés du service national. Les femmes mariées préféraient habituellement accueillir un garçon : tout le monde savait que pour elles les initiales TSP signifiaient aussi « partenaire sexuelle temporaire » éventuelle pour leurs maris. Ces placements ne durant qu'un an, les aventures entre les maris et les jeunes appelées, tout juste sorties du lycée et lâchées dans le monde du travail, loin de leurs parents, étaient en effet de nature temporaire. Il était de notoriété publique qu'un bon nombre de filles étaient rentrées chez elles enceintes.

Toutefois, les familles d'accueil estimaient en général que les garçons TSP étaient inutiles à la maison et représentaient un fardeau pour les femmes ou les filles de la famille. Il était peu probable qu'un jeune prétentieux de dix-huit ans, qui se trouvait loin de chez lui pour

la première fois avec un peu d'argent en poche, accepte de faire la cuisine et le ménage pour sa famille d'accueil ; de plus, en comparaison d'une fille TSP, il avait plus de chances de goûter aux cigarettes, à l'alcool et au sexe. Une gentille fille bien élevée avec de bonnes manières pouvait donc être un avantage – si elle parvenait à se tenir à l'écart de l'homme de la maison. Si une famille avait la chance de tomber sur une honnête fille, elle héritait gratuitement d'une domestique pendant un an.

Amantle avait depuis longtemps décidé qu'elle n'aurait pas d'aventure, ni temporaire ni autre, pendant son année de TS. Elle préférait s'arranger pour quitter son poste avec des recommandations chaleureuses de la part de ses directrices de stage au dispensaire. Elle voulait que le gouvernement lui attribue une bourse afin de pouvoir étudier la médecine et devenir le meilleur médecin que le pays ait jamais connu.

À vingt-deux ans, Amantle estimait qu'elle avait déjà trois ans de retard. Elle avait perdu trois années d'école entre quatorze et dix-sept ans, car ses parents n'ayant pu réunir de quoi payer ses frais de scolarité elle avait dû interrompre ses études. À la suite d'une sécheresse qui avait duré trois ans, la majeure partie du bétail de la famille était morte. Puis ses frères aînés avaient perdu leur emploi dans les mines d'or sud-africaines, et la famille avait eu encore moins d'argent. Pendant cette période de vaches maigres, les parents d'Amantle, ainsi que ses six frères et sœurs, avaient fait des économies de bouts de chandelle pour qu'elle puisse retourner à l'école et redoubler sa quatrième, à l'âge de dix-sept ans, en 1994.

Cadette de sept enfants, Amantle était la première de sa famille à aller à l'école, et quand le rêve familial s'était vu menacer par le manque d'argent ils s'étaient tous serrés les coudes. Il leur avait fallu deux ans pour réunir les fonds, mais ils avaient finalement réussi. Au fil du temps, chacun d'eux avait gardé en mémoire les premières années d'école d'Amantle et s'en servait pour alimenter les histoires qu'ils se racontaient au coin du feu. Bien sûr, ils exagéraient certains aspects de ces anecdotes, car chacun se souvenait surtout de sa propre contribution à l'éducation d'Amantle. Ses sœurs se rappelaient avec fierté avoir lavé l'uniforme scolaire de la petite dernière, tandis que ses frères se souvenaient d'avoir envoyé de l'argent chez eux pour lui payer ses chaussures et son inscription. Sa mère se rappelait avoir feuilleté les cahiers d'exercices de sa fille à la recherche des marques cochant les bonnes réponses afin de les compter et de les recompter. Son père se souvenait que sa fille lui avait appris à écrire son nom pour qu'il n'ait plus à apposer l'empreinte de son pouce sur les mandats postaux quand ses fils lui envoyaient de l'argent d'Afrique du Sud.

Amantle se rappelait elle aussi sa première journée d'école, de façon aussi nette que si celle-ci avait eu lieu quelques jours plus tôt. Ce jour-là, elle avait été incapable d'attendre assise tranquillement avec sa mère devant le bureau de la directrice. En fait, elle avait été pratiquement incapable de s'asseoir tout court ; elle s'était assise, levée, assise à nouveau. Elle s'était tortillée et trémoussée sur le banc de bois dur. Comme elle balançait ses petites jambes d'avant en arrière, elle avait grimacé en sentant une écharde du banc mal équarri se ficher dans son mollet. Elle avait ôté de la poussière imaginaire de son uniforme neuf noir et blanc. Lissé un pli qu'elle imaginait perdre de sa netteté. Resserré puis desserré sa ceinture. Envoyé dinguer un peu de sable resté sur sa chaussure droite. Elle s'était accrochée à sa mère pour se rassurer mais l'avait lâchée de peur qu'on ne la prenne pour un bébé. Elle avait ajusté le sac vide en tissu qui pendait à son épaule.

Elle était excitée de commencer l'école. Elle avait donné un coup de coude à la fille assise à côté d'elle devant le bureau de la directrice et, quand la fille l'avait regardée, elle lui avait adressé un sourire complice. Cependant, la fillette ne lui avait pas rendu son sourire : fermement agrippée à la main de sa mère, elle paraissait visiblement mécontente d'être là. Deux couples mère-enfant attendaient déjà avant l'arrivée d'Amantle et de sa mère, et elle souhaitait qu'ils se dépêchent pour écourter la queue. De l'endroit où elle était assise avec sa mère, elle apercevait un bureau imposant et, derrière celui-ci, une femme imposante.

« Suivant ! » avait crié la femme imposante depuis son bureau. Amantle s'était levée d'un bond pour se précipiter vers la porte, devançant sa mère. Elle avait failli heurter l'homme qui sortait avec sa fille et, pendant un moment, elle s'était demandé ce qui était arrivé à la mère de la fillette : on lui avait appris que tout ce qui concernait l'école était l'affaire des mères.

« Bonjour, madame la directrice Modiega », avait dit sa mère en entrant dans la petite pièce.

Elles s'étaient retrouvées devant un tourbillon vert assis derrière le bureau. Mme Modiega portait une robe verte bouffante qui ressemblait à une tente ainsi qu'un turban assorti, et son cou était ceint de multiples anneaux de perles vertes. De grosses boucles d'oreilles en plastique de la même couleur pendaient à ses oreilles.

« Prénom de l'enfant ? avait-elle demandé, sans répondre au bonjour ni même lever les yeux.

— Irene », avait répondu la mère d'Amantle. Cependant, comme la moitié de ses huit frères et sœurs, elle était incapable de prononcer la lettre *r*, si bien que le prénom sonnait un peu comme « Igene ».

Amantle avait regardé sa mère pour protester ; elle voulait dire qu'elle s'appelait Amantle, et pas Irene, ni Igene. Ensuite, pourtant, elle avait paniqué : ce n'était peut-être pas elle qui devait aller à l'école – ses parents avaient peut-être changé d'avis.

« C'est moi qui veux aller à l'école ! » avait-elle murmuré d'un ton insistant tout en se tortillant.

La directrice avait brièvement levé les yeux, comme irritée, avant de demander :

« Nom de l'enfant ? »

— Bokaa, s'était-elle entendu répondre.

— Âge de l'enfant ? avait demandé la directrice en suivant la liste posée devant elle.

— 1976 », lui avait-on répondu.

Le tourbillon vert avait froufrouté tandis que la directrice levait les yeux vers Amantle, laquelle s'était sentie observée d'un œil critique.

« Lève-toi, Eileen. »

Amantle avait obéi promptement, même si elle avait envie de protester ; elle voulait crier : « *Je ne m'appelle pas Irene, ni Igene, ni Eileen !* » Cependant, elle avait décidé de se taire, car les enfants ne contredisent pas les adultes, même quand les adultes leur attribuent un prénom qui ne leur plaît pas.

« Tu es bien petite pour sept ans. » La directrice s'était adressée à Amantle en fronçant les sourcils. Elle s'était ensuite tournée vers sa mère pour lui demander : « Vous êtes sûre qu'elle a sept ans ? »

La mère d'Amantle avait répondu :

« Elle est née l'année du sorgho noir, madame la directrice Modiega. Oui, elle est née en 1976, l'année où le mur du barrage a été construit par le régiment Malekantwa. J'en suis certaine, parce que c'était le troisième jour du... »

— C'est bon, c'est bon, avait répondu la directrice. Connaissez-vous le mois et la date de sa naissance ?

— Je sais que c'était au début de l'hiver, avait affirmé la mère d'Amantle ; c'était début juin... ou peut-être fin mai ; autour de cette période, je dirais. La lune était dans son premier quartier – j'en suis certaine.

— Très bien, avait répondu la directrice avant de s'adresser à Amantle : Eileen, tu seras dans la classe de M^{me} Seme. Tu vois ces enfants, là-bas ? » Elle avait pointé un doigt vers un groupe d'enfants rassemblés sous un *morula*, à une centaine de mètres. « Va les rejoindre : tu es dans cette classe. »

Ce jour de janvier 1984 avait été le premier jour d'école d'Amantle. Elle avait sept ans et demi, et elle venait d'adopter un prénom anglais – deux prénoms anglais, en l'occurrence : l'un après l'autre. Elle avait jeté un dernier regard à sa mère, souri avec gratitude, avant de s'éloigner en sautillant pour rejoindre sa nouvelle classe.

Elle s'était élancée vers le groupe, mais en s'approchant elle avait décidé de ralentir. Cherchant un visage familier, elle avait souri en apercevant la mine réjouie de Moshi, son voisin et meilleur ami. Ils se connaissaient depuis qu'ils étaient bébés, et avaient souvent joué ensemble ou mangé dans le même bol. Ils avaient tout aussi souvent combattu ensemble un ennemi commun, de même qu'ils s'étaient battus l'un contre l'autre. Ils avaient organisé de nombreux concours pour savoir qui pissait le plus longtemps et le plus loin, qui formait le trou le plus profond dans le sable. Ils avaient même partagé leur pipi, quand l'un d'eux n'arrivait pas à produire assez de liquide pour mouiller suffisamment le sable qu'ils utilisaient pour construire de petites huttes en terre.

Les deux amis aimaient *thaka* – marcher en se tenant par l'épaule ; ils restaient ainsi liés l'un à l'autre de longs moments pendant qu'ils réfléchissaient à une nouvelle activité. Ils s'étaient liés d'amitié avec une colonie de fourmis, à laquelle ils continuaient d'apporter des grains de sucre en cachette. Comme le sucre était précieux, ils prenaient soin de ne pas se faire attraper en train d'en emporter de pleines poignées hors de chez eux. Ils aimaient regarder les fourmis transporter les grains de sucre dans leur petit nid et se saluer brièvement chaque fois que leurs chemins se croisaient. Ils avaient ri en courant après des papillons et des sauterelles, démoli leurs châteaux de sable et leurs gâteaux de boue quand ils étaient en colère. Ils avaient gardé leurs secrets et s'étaient dénoncés. Ils avaient fait des souhaits ensemble chaque fois que l'un d'eux perdait une dent de lait. C'étaient de bons amis.

« C'est quoi ton nom d'école ? Ton nom anglais ? avait murmuré Moshi quand Amantle eut rejoint le groupe.

— Irene... non, non : Eileen. Je crois que c'est Eileen. » Elle savait que sa mère avait voulu dire « Irene », mais elle comprenait que le prénom donné par la directrice serait celui qui lui resterait : il avait été inscrit dans le registre de l'école. Ses cousins plus âgés qui étaient allés à l'école lui avaient expliqué que tout ce qu'on écrivait dans un livre y restait pour toujours. « Et toi ? avait-elle demandé à son ami.

— Moses – et mon nom de famille c'est Montshiwa, alors mon nom complet c'est Moses Montshiwa. » Il était de toute évidence fier de son nouveau nom.

Avant ce jour, aucun des enfants n'avait eu à se soucier d'adopter un nom de famille : ils s'étaient toujours identifiés en faisant référence à leurs frères et sœurs aînés. « Je suis Amantle, la petite sœur de Moratiwa, qui est le petit frère de Molemoge », était la façon dont Amantle se présentait en général jusque-là. Pour les gens plus âgés qui n'étaient pas de son quartier, elle pouvait ajouter : « Je suis la fille de Motsei et Meleko, du quartier Rampedi. Meleko est membre du régiment Machama – Meleko est le fils de Rameroko, Rameroko qui a tué un lion quand il était jeune. » M^{me} Modiega n'avait consigné aucune de ces informations dans son livre.

Les grands yeux sombres et expressifs d'Amantle s'étaient mis à pétiller d'émotion. Elle avait saisi le poignet de Moshi et lui avait murmuré d'un ton pressant :

« Je veux garder mon prénom ; je veux être Amantle... Et toi ? Tu aimes ton prénom anglais ? »

Avant que Moshi, le petit frère de Mainane et désormais Moses Montshiwa ait pu répondre, l'institutrice s'était mise à crier pour couvrir le bourdonnement des présentations entre élèves et des bavardages excités.

« Je m'appelle M^{me} Seme. Je suis votre maîtresse. Pour commencer, je vais faire l'appel. Quand vous entendrez votre nom, vous viendrez vous placer à ma droite. » Elle avait marqué une pause pour insister sur ce point avant de continuer : « Très bien. Mary Agang ; Silas Binang ; Apollo Botoka ; Boyboy Chaba ; Daniel Dibui ; Doctor Disang ; Teacher Kokong... » Elle lisait une liste écrite dans un cahier d'exercices qu'elle tenait à la main. « *Eileen Bokaa !* » avait-elle crié, et personne n'avait bougé. « *Eileen Bokaa !* » avait-elle crié à nouveau. Cette fois, Amantle était allée se placer à la droite de M^{me} Seme, en se promettant de se souvenir de son nouveau nom.

Amantle s'était alors rappelé le jour où, environ un mois plus tôt, alors qu'elle se trouvait à l'élevage, auquel elle se rendait rarement, elle avait assisté pour la première fois au marquage d'un veau. Le petit animal avait beuglé au moment où le fer incandescent lui brûlait l'arrière-train. Satisfaits de leurs efforts, ses frères l'avaient détaché, après quoi le veau s'était échappé en gambadant. À ce moment-là, leur père était arrivé pour annoncer aux garçons qu'ils n'avaient pas utilisé le bon fer. L'animal, avait-il expliqué, appartenait à sa sœur, et non à lui, si bien que les frères d'Amantle avaient dû le marquer à nouveau en utilisant le bon fer. Ils avaient dû rattraper le veau, l'attacher, et lui imprimer une nouvelle marque.

« *Irene Omphile !* » avait entendu crier Amantle. Une fille portant une paire de chaussures neuves s'était avancée, et Amantle s'était sentie obligée de regarder les siennes. Elle avait serré les pieds et

réaligné la pointe de ses chaussures pour les mettre au même niveau. Pourtant, en regardant derrière elle, elle avait vu que la chaussure droite dépassait. Elle avait décidé de se tenir jambes écartées afin de dissimuler le fait flagrant que sa chaussure droite avait une bonne pointure de plus que la gauche. Si sa mère avait tenté de nettoyer et de cirer cette dernière, elle n'était pas parvenue à dissimuler le fait que la droite était flambant neuve et la gauche très vieille ; en fait, les deux chaussures étaient trop grandes pour Amantle mais, au moins, la gauche n'avait qu'une pointure de trop. C'étaient des chaussures d'école standard, si bien qu'elles avaient malgré tout le mérite d'être identiques. Amantle les avait héritées de deux de ses cousines. L'une des cousines usait les chaussures gauches beaucoup plus vite que les droites, et l'autre avait un pied droit déformé pour lequel elle devait porter un soulier fabriqué sur mesure, si bien qu'elle avait toujours une chaussure droite à donner.

« C'est Irene ou Eileen ? » Avant qu'Amantle ait pu répondre à Moshi, qui était désormais Moses, il avait murmuré : « J'aime mieux Irene.

— Je ne veux être ni l'une ni l'autre ! lui avait chuchoté Amantle, irritée. Je veux rester Amantle ! Pourquoi est-ce que je ne peux pas être Amantle ?

— Mais on a tous besoin d'avoir un nom d'école, un nom anglais. C'est pour le baptême, quand on aura dix ans. Il te faut un nom anglais pour le gros livre de l'Église réformée hollandaise ! » Amantle et Moshi allaient à l'église réformée hollandaise la plupart des dimanches, même s'ils allaient parfois à l'église catholique romaine, située plus près de chez eux.

Amantle n'avait pas lâché le sujet.

« Mais Neo a gardé son prénom... et Matshediso aussi ! Pourquoi est-ce que je ne peux pas garder mon prénom ? Et je n'aime pas mon nom de famille : je ne veux pas être Eileen Bokaa ! »

Moshi avait relevé l'allusion à Neo.

« Le grand-père de Neo s'est caché dans les montagnes, pendant la guerre : c'est une famille de lâches ! C'est ce que dit ma grand-mère. C'est une famille déshonorée – tout le monde se fiche que cette fille soit baptisée ou pas ! » Moshi avait toujours volontiers partagé les informations qu'il tenait de sa grand-mère, une dame qui semblait en savoir long sur les familles ayant été déshonorées à la suite de tel ou tel acte de leurs ancêtres. Pour Moshi et Amantle, la vieille femme était également une formidable source d'informations sur qui avait ensorcelé qui, et quand.

« Moi, ma grand-mère, elle dit que personne n'aurait dû être

obligé de se battre pour les Anglais ! « Ce n'était pas nos affaires », voilà ce qu'elle dit. Et pourquoi est-ce qu'Apollo garde son nom ? » La grand-mère d'Amantle n'était pas la dernière à avoir une opinion sur les Anglais et les Boers, et elle n'avait pas encore tout à fait tranché quant à savoir laquelle de ces deux tribus était la pire : elle pensait qu'elles aimaient toutes les deux la guerre et qu'elles se battaient contre vous à la moindre provocation. Ils l'avaient entendue dire à maintes reprises : « Un Boer te donne un coup de pied en te regardant dans les yeux, mais un Anglais te sourit et te botte le derrière quand tu as le dos tourné. »

« Mais Apollo est un nom anglais ; c'est un nom américain, avait répondu Moshi, manifestement fier de pouvoir clarifier la situation pour son amie.

— Ah bon ? » Amantle était sceptique : pour elle, Apollo sonnait comme un prénom setswana.

« Qu'est-ce que c'est que ces messes basses, vous deux ? avait fini par demander M^{me} Seme.

— Rien, maîtresse ! avaient-ils répondu en chœur tout en esquissant une révérence afin de lui montrer leur respect.

— Très bien, avait poursuivi la maîtresse ; règle n° 1 : il est interdit de chuchoter en classe. C'est compris ?

— Oui, maîtresse, avaient répondu d'une seule voix les élèves de la classe.

— Règle n° 2 : il est interdit de crier, avait été l'impératif suivant.

— Oui, maîtresse.

— Règle n° 3 : il est interdit de quitter la classe sans permission. » Elle passait sa liste en revue de façon méthodique.

« Oui, maîtresse, avaient répondu les élèves à l'unisson.

— Règle n° 4 : tous les besoins doivent être faits dans les toilettes – il est interdit d'aller dans la brousse. » Les besoins étaient de toute évidence un problème à l'école.

« Oui, maîtresse, avait été la réponse prévisible.

— Règle n° 5 : ce bâton est affamé après presque deux mois passés sans avoir touché un seul derrière. » C'était la dernière règle, et la plus effrayante. « Maintenant, mettez-vous en rang, et que je ne vous voie pas courir, vous pousser, ou parler entre vous. Notre classe est celle du milieu dans le bâtiment qui se trouve sur notre gauche. Allez – et en silence ! »

Là-dessus, pour leur premier jour d'école, les quarante-deux enfants s'étaient naturellement mis à courir, à se pousser et à parler

entre eux tandis qu'ils se bousculaient pour se mettre en rang : quarante-deux têtes rasées de frais luisant au soleil. Si presque tous les enfants étaient excités à l'idée de commencer l'école, certains avaient les yeux brillants de larmes car ils étaient à la fois loin de leur mère et loin de leur environnement familial.

Quand la récréation de la matinée avait fini par arriver, Amantle était fatiguée et affamée. Elle n'avait pas dormi beaucoup la nuit précédente, excitée à l'idée de commencer l'école le lendemain. Elle avait maintenant envie de rentrer chez elle en courant pour manger quelque chose – mais les règles étaient très claires : personne ne devait quitter l'enceinte de l'école sans obtenir la permission au préalable. Et une telle permission n'était jamais accordée ; en fait, quand on demandait la permission, on risquait de recevoir une correction. M^{me} Seme avait été parfaitement claire sur ce point.

La petite Amantle, alors âgée de sept ans, était donc restée assise, des gargouillis dans l'estomac, en se demandant pourquoi elle tenait tant à aller à l'école au départ. Elle avait entendu parler des corrections avant même d'avoir vu le bâton de M^{me} Seme. Le soir, autour du feu, ses cousins les avaient décrites avec tant de détails que c'était un miracle qu'une personne saine d'esprit ait encore voulu aller à l'école. Néanmoins, le village était plein d'enfants qui désiraient aller à l'école, et Amantle était la première de sa famille à y aller. Elle ne parvenait toujours pas à croire que son père avait changé d'avis quant au fait de scolariser ses enfants, en particulier une fille : il avait toujours affirmé qu'ils auraient tous un avenir assuré s'ils travaillaient dur aux champs ou à l'élevage. « Les fainéants mangeront les excréments de leurs camarades », avait-il souvent dit à ses sept enfants. Il croyait fermement à la vertu du lever aux aurores, et aimait à dire que les bêtes, « les dieux au nez humide sans lesquels un homme ne connaît point de repos et avec lesquels un homme ne connaît point de repos », étaient synonymes de richesse.

Puis, un soir, le nouvel avenir d'Amantle, dont la famille n'avait jamais discuté auparavant – ou du moins n'avait jamais discuté sérieusement –, avait été tout tracé. Six mois plus tôt, sa mère avait déclaré : « Cet enfant doit aller à l'école. » Elle avait froncé les sourcils, sans ciller et la mâchoire serrée. Elle affichait toujours cette expression quand elle s'attendait que le père de ses enfants la contredise. Le soleil venait de se coucher, mais comme c'était le milieu

du mois de juin ils étaient déjà tous blottis à l'intérieur du *setlaagana*, l'enclos de broussaille où l'on prépare les repas. Amantle jouait au *khupe* avec son frère Moratiwa, mais elle s'était arrêtée pour écouter.

« Quelle main ? avait demandé Moratiwa, irrité que l'on brise le rythme de leur jeu.

— La main avec laquelle on mange, avait répondu Amantle sans se soucier de gagner ou de perdre. Et j'arrête de jouer. »

Dégoûté, Moratiwa avait jeté le morceau de charbon dans le feu.

« Amantle, ce n'est pas juste. Je gagnais ! »

Amantle avait ignoré l'accès de colère de son frère ; il avait seulement deux ans de plus qu'elle, et elle le traitait plus comme un camarade de son âge que comme un frère aîné. Elle ne faisait même pas précéder son prénom du titre honorifique *abuti*, qu'elle utilisait quand elle parlait de ses autres frères. Ce soir-là, elle avait ignoré son frère et, en regardant ses mains, elle s'était aperçue que celles-ci étaient couvertes de suie, laissée par le morceau de charbon avec lequel ils jouaient. Elle avait essuyé ses mains sur sa couverture, les oreilles grandes ouvertes. Son père n'avait pas réagi : il devisageait sa mère. Pourtant, un sourire jouait sur ses lèvres, et les flammes du feu s'étaient élevées jusqu'à son visage pour venir illuminer ce sourire. À l'ouest, l'horizon était écarlate, éclairé par les flammes du soleil couchant. Le porridge bouillonnait devant Amantle. Elle avait fermé les yeux, espérant que « cet enfant » soit elle – elle voulait tant être « cet enfant » qu'elle se disait que son cœur allait s'arrêter.

« Bien sûr, cet enfant doit aller à l'école. Je suis d'accord », avait fini par répondre son père. Les yeux de sa mère s'étaient posés sur le visage de son mari, inquisiteurs : de toute évidence, elle s'attendait à devoir défendre son point de vue et, devant l'approbation de son mari, elle se retrouvait sans voix.

Le père d'Amantle avait poursuivi à voix basse, comme s'il parlait tout seul.

« Cet enfant doit se préparer à de nouveaux lendemains, à de grandes choses. Oui : je suis d'accord, cet enfant doit aller à l'école. Oui : nous devons l'aider à aller dans le sens du vent. »

Amantle avait ensuite ouvert les yeux. La lumière du feu éclairait alors un large sourire sur le visage de son père. Le soleil avait disparu, et il ne subsistait aucune trace de son passage. Un instant plus tôt, son disque était suspendu dans le ciel ; l'instant suivant, il n'y était plus. Le visage de sa mère s'était radouci, et elle avait hoché la tête avec satisfaction. « Quel enfant ? » avait envie de crier Amantle. Ses frères Lesaka et Molemoge étaient à l'évidence trop vieux – tout comme ses sœurs Naniso et Mmadira. Cependant, elle se rendait

compte que son frère Moratiwa n'avait que deux ans de plus qu'elle, de sorte qu'il pouvait très bien être « cet enfant » dont discutaient ses parents. Elle voulait que la réponse soit « Amantle, bien sûr », mais elle était la dernière d'une fratrie de sept, et aucun de ses frères et sœurs n'était allé à l'école. Son grand frère, qui était le plus proche d'elle, avait neuf ans, si bien qu'il pouvait très bien être « cet enfant ». Oh, elle voulait tellement être « cet enfant ».

« Amantle, tu aimerais aller à l'école l'année prochaine ? Tu as sept ans maintenant – tu es assez grande pour commencer l'école l'an prochain. » Un silence s'était abattu autour du feu. L'Histoire était en marche : la cadette des sept enfants de Motsei et Meleko était sur le point d'entreprendre un voyage sans précédent. Même le visage de Moratiwa avait perdu son expression de colère pour s'adoucir et afficher de l'étonnement.

« Oui, *mma* ! Mais pourquoi l'année prochaine ? Je suis obligée d'attendre l'année prochaine ? Pourquoi est-ce que je ne peux pas commencer après les vacances ? » Sa gratitude avait rapidement cédé la place au désir d'avoir tout tout de suite.

« Bien sûr que tu dois attendre l'année prochaine. Tu dois attendre la rentrée prochaine : tu ne peux pas rejoindre une classe au milieu de l'année scolaire. » Sa mère lui souriait, de l'autre côté du feu. Une rafale avait changé la direction du vent, et Amantle s'était mise à tousser et à crachoter. Elle avait désormais une excuse pour aller s'asseoir de l'autre côté du feu et être près de sa mère sans que l'envie d'être près d'elle soit trop évidente. Elle ne pouvait pas se comporter comme un bébé qui rêve de se blottir contre sa mère quand ses parents venaient d'aborder son entrée à l'école.

Ainsi, six mois plus tard, elle passait sa première récréation assise, affamée, à se demander pourquoi elle avait tant voulu commencer l'école : elle aurait pu être chez elle, en train d'aider sa mère à exécuter une tâche ménagère ou une autre. S'il arrivait à sa mère de corriger ses enfants à coups de balayette de temps à autre, l'atmosphère de la maison n'était pas polluée par la menace constante de la violence. D'abord, sa mère n'avait pas son balai à la main toute la journée pour rappeler à Amantle ce qui pourrait lui arriver si elle commettait une erreur ; et puis Amantle courait plus vite qu'elle. M^{me} Seme n'avait pas encore utilisé son bâton, mais Amantle était certaine qu'elle l'utiliserait bientôt.

Une fois la récréation terminée, M^{me} Seme était allée se poster sur le seuil de la classe, appelant les élèves par leur nom pour s'assurer qu'aucun n'était rentré chez lui en courant.

« Norma Molefe ! » avait-elle crié. Norma était passé en trotinant devant la maîtresse pour entrer dans la classe. Norma était

un robuste petit garçon aux yeux assez grands. Son short kaki était trop grand pour lui, et il était retenu à sa taille par une ceinture bricolée. Sa chemise était trop petite pour lui, et son petit ventre, marqué par un nombril en forme de champignon, était constamment à l'air.

M^{me} Seme avait affiché une expression perplexe.

« Norma est un prénom de fille, avait-elle expliqué. Tu ne peux pas t'appeler Norma – comment est-ce qu'on t'appelle, chez toi ?

— Tshiamo, maîtresse, avait répondu le garçon.

— Bon, eh bien, tu vas devoir reprendre ce nom-là. Norma est assurément un prénom de fille. À partir de maintenant, tu t'appelleras Tshiamo Molefe – compris ? »

Norma avait hoché la tête en silence pendant que M^{me} Seme prenait un crayon, rayait le nom de Norma et le remplaçait par « Tshiamo ».

Entrevoyant une ouverture, Amantle avait demandé :

« Et Eileen : ce n'est pas un prénom de garçon ? Je pourrais reprendre mon ancien nom.

— Non ; Eileen est un prénom de fille – tu n'as pas besoin de reprendre l'ancien. » M^{me} Seme avait ensuite poursuivi l'appel de ses nouveaux élèves.

Amantle était donc restée Eileen dans l'enceinte de l'école, et Norma, dont la mère avait en réalité dit à la directrice qu'il s'appelait Normal, une traduction de « Tshiamo », avait perdu son prénom anglais – sauf, bien sûr, quand les autres enfants voulaient l'embêter, auquel cas ils l'appelaient « Norma la fille » ou « la petite Norma ». Ils chantonnaient : « Norma, regardez Norma, la petite Norma, la petite Norma, regardez Norma ! » Quoi qu'il en soit, quiconque prononçait ces mots devait rester à quelques mètres de lui car « Norma la fille » avait très mauvais caractère, et il était capable d'asséner des coups de pied et des coups de poing pendant un long moment avant qu'un professeur intervienne. Cela dit, son père avait peut-être voulu l'appeler Norman, comme le marchand de tracteurs du coin, son employeur.

À la fin de son premier jour d'école, Amantle avait vécu un bon nombre d'expériences nouvelles. Elle avait senti la fraîcheur lisse d'une vitre. Elle avait fait ses besoins dans une structure murée. Son école, l'école primaire Lady Sarah Benchford, abritait des toilettes à la turque. La fenêtre et les latrines comptaient parmi les nombreuses nouvelles choses qu'elle avait vues en venant à l'école. Elle avait également découvert ce qu'était une clé : fascinée, elle s'était aperçue que chaque porte de l'école en possédait une, et qu'à la fin de chaque

journée quelqu'un utilisait ces clés pour les fermer. Chez elle ou chez ses voisins, aucune porte ne fermait à clé ; certaines maisons n'avaient même pas de véritables portes. Jusqu'alors, la seule clé qu'elle ait jamais touchée était une petite clé brune que sa grand-mère portait en permanence autour du cou, accrochée à une ficelle.

Le soir de sa première journée d'école, Amantle avait le ventre rempli de porridge et de ragoût de haricots, et, au fond de son cœur, elle était heureuse d'aller en classe. Elle s'était allongée sur le dos, à côté de sa mère. Interrogée par son père sur son premier jour, elle avait raconté à la famille toutes les nouvelles choses qu'elle avait découvertes.

Son père avait alors lancé la conversation.

« Je dois dire que ces maisons à excréments sont une très bonne idée : on ne peut pas mettre autant de personnes – surtout des enfants – dans un endroit clos et s'attendre que les broussailles suffisent. Il y a des gens qui pensent que cet argent aurait dû être utilisé pour construire d'autres salles de classe – tu en faisais partie, Mma-Lesaka, non ?

— Non, Rra-Lesaka, avait répondu la mère d'Amantle, je n'étais pas contre les maisons à excréments ; j'étais contre l'idée de les mettre à l'intérieur des salles de classe, comme chez M. Walters. Je n'imaginais pas faire mes besoins à l'intérieur d'une maison où on dort et où on garde de la nourriture ! C'est de la folie douce ! »

Le père d'Amantle avait relevé le défi.

« Oui, là, ma femme, je suis d'accord avec toi. M. Walters a de nombreuses bonnes idées lorsqu'il s'agit d'agriculture, mais je dois dire que quand j'ai appris qu'il se faisait construire une nouvelle maison et qu'il comptait mettre une chambre à excréments à l'intérieur j'ai été choqué. Enfin, certaines personnes ont aussi des doutes sur ses idées concernant l'élevage du bétail. Comment peut-on se fier à un homme qui chie dans sa maison ? J'ai entendu dire que c'était la dernière lubie, à Johannesburg, et que ça s'étendait même à Gaborone – mais je n'arrive pas à le croire !

— Mais, Rra-Lesaka, avait objecté Naniso, j'ai entendu dire que ces maisons à excréments étaient vraiment propres. On utilise de l'eau pour évacuer les excréments, si bien qu'on ne sent rien du tout. » Elle avait apporté ce commentaire alors qu'elle pilait du sorgho pour préparer le *ting*, destiné au porridge aigre du lendemain.

« Ao, Naniso, mon enfant, avait répliqué le père d'Amantle en feignant l'horreur, comment peux-tu seulement penser que des gens – des adultes – puissent aller dans une maison pour se soulager de cette façon ? Et tu sais comment sont ces Blancs : quand ils sont chez eux,

ils restent littéralement à l'intérieur – ils font leur cuisine à l'intérieur, mangent à l'intérieur, dorment et passent la journée à l'intérieur. Et maintenant, ils ne veulent même plus sortir de chez eux pour aller chier ! C'est incroyable ! »

Amantle écoutait à moitié en continuant de regarder le ciel. Elle avait remarqué qu'au moins trois rois étaient morts quelque part dans le monde : trois étoiles filantes avaient illuminé le décès des monarques. Elle s'était laissée aller à spéculer sur les familles qu'ils laissaient derrière eux, et elle avait souhaité en silence bonne chance à ces rois. Elle espérait qu'aucun d'eux n'avait de jeunes enfants tout juste entrés à l'école. Elle avait demandé à la lune que ses parents aient une longue vie.

En quelques semaines, Amantle et ses camarades de classe avaient commencé à apprendre les lettres et les chiffres. Amantle apprenait vite, et tout ce qu'elle apprenait l'intéressait. Son seul problème était qu'elle n'avait chez elle personne avec qui partager ses nouvelles informations : là, personne ne semblait s'intéresser à ses lettres et à ses chiffres. Bientôt, elle avait été capable d'additionner les nombres appris afin de former des nombres encore plus grands, et de mélanger les lettres afin de composer des mots. Fascinée, elle avait découvert qu'en mélangeant les lettres elle pouvait écrire à la fois le prénom qu'on lui donnait chez elle et le prénom qu'on lui donnait à l'école, même si elle n'aimait toujours pas ce dernier. Standard 1, qui était le nom de sa première année d'école, avait été une année formidable, même si elle avait dû la passer en répondant à un prénom étrange.

De plus, à son grand soulagement, elle s'était aperçue que M^{me} Seme n'était pas si méchante que ça. Elle ne battait pas plus ses élèves que la mère d'Amantle ne battait ses enfants. Elle utilisait son bâton pour donner de petits coups inoffensifs. Elle était gentille et riait beaucoup. Pendant les mois froids de mai, juin et juillet, elle permettait à ses élèves d'apporter leur couverture à l'école afin de pouvoir l'utiliser comme manteau.

Parfois, la directrice, M^{me} Modiega, protestait contre le fait que les élèves portent ces couvertures :

« Madame Seme, on ne peut pas permettre aux enfants de porter ces couvertures malodorantes à l'école ! Et si les inspecteurs venaient

ici et constataient que les élèves portent des couvertures sur leur uniforme scolaire ? Vraiment, je ne peux tolérer ça. » Sa robe jaune flottait dans le vent, et ses longs pendants d'oreilles assortis se balançaient au rythme de son exaspération.

Cependant, chaque fois que ce scénario se produisait, M^{me} Seme s'opposait à sa supérieure sans céder. Étant plus jeune que M^{me} Modiega, M^{me} Seme aurait dû lui montrer plus de respect, d'autant que son aînée était à la fois directrice et fille de chef. Elle avait pourtant répliqué d'un ton ferme :

« Eh bien, si les inspecteurs ont un problème, ils n'ont qu'à fournir aux enfants des vêtements chauds adéquats ; mieux encore, ils n'ont qu'à fermer les écoles pendant les mois d'hiver. Je ne vois pas pourquoi on devrait laisser souffrir ces pauvres enfants simplement parce qu'un inspecteur installé à Gaborone pense que sa façon de voir est forcément la bonne ! Qu'ils viennent retirer ces couvertures à ces enfants gelés !

— Pourquoi faut-il que vous rameniez toujours tout à la politique ? » avait répliqué M^{me} Modiega. Amantle avait entendu dire que M^{me} Seme était sud-africaine, et que son mari avait reçu une balle pendant une manifestation politique avant de mourir en prison.

La jeune enseignante avait exprimé un soupçon de mépris à l'égard de son aînée et directrice, puis répliqué :

« Tout est politique, madame la directrice. Puis-je retourner en classe, à présent ? » Et sans attendre sa réponse, elle avait tourné les talons pour retourner dans sa classe.

Cette remarque avait mis un terme à la discussion, du moins pour la saison. Les enfants avaient continué de porter leurs couvertures sales à l'école et, pour toute réaction, M^{me} Modiega se contentait de froncer le nez.

Les couvertures des élèves sentaient mauvais parce que les enfants s'en servaient nuit et jour, parce que leurs mères les lavaient rarement, et parce qu'ils devaient les partager avec des frères et sœurs plus jeunes qui n'étaient pas encore propres la nuit. Parfois, les plus petits mouillaient leur natte et leur couverture simplement parce qu'ils tentaient de se retenir, afin d'éviter d'avoir à sortir dans le froid. De plus, même si un rondavel ordinaire mesurait cinq mètres de diamètre, en moyenne, sept enfants dormaient à l'intérieur. Pendant les nuits d'hiver, le rondavel était comble. Les nuits d'été, cependant, il sentait meilleur, car les membres de la famille préféraient dormir dans la *lapa*, et tout ce dont ils avaient besoin pour se protéger des éléments était alors le sol dur et les murets de la *lapa*.

Pendant les années d'école primaire d'Amantle, M^{me} Seme et

M^{me} Modiega avaient continué de se disputer à propos de toutes sortes de choses. En 1986, quand Amantle avait neuf ans, l'Afrique du Sud s'était politisée, et les gens s'étaient mis à contester plus ouvertement la façon dont les choses y étaient gérées.

Amantle avait travaillé dur à l'école primaire comme à l'école secondaire et, pour preuve, son certificat de fin d'études avait été dominé par une série de A. Sa scolarité terminée, à l'âge de vingt et un ans, elle était certaine de recevoir une bourse grâce à laquelle elle pourrait aller poursuivre ses études en Grande-Bretagne. Elle avait besoin d'un troisième cycle pour devenir médecin, elle qui n'était qu'une petite villageoise de Molo – un village qui ne comptait pas plus de trois mille habitants. Elle avait pris la décision de devenir médecin au cours de sa première année de collège, en 1991, à l'âge de quatorze ans. Elle avait passé le reste de sa scolarité à Kanye, un gros bourg où tous les élèves de Molo espéraient aller après la fin de l'école primaire. En fait, le reste de sa famille s'était installé à Kanye pendant l'année de la sécheresse, quand elle avait dû abandonner l'école.

Aujourd'hui, en 1999, elle avait vingt-deux ans et venait d'entamer son service national. Tandis qu'elle se dirigeait vers le dispensaire du village de Gaphala, elle réfléchissait au fait qu'elle voulait devenir médecin depuis toujours. Elle se rappelait les paroles que sa future famille d'accueil avait prononcées quand elle et ses camarades TSP avaient été présentés aux villageois, au lendemain de leur arrivée : « Je vais prendre celle qui porte la longue jupe marron : la deuxième en partant de la droite – oui, celle-là. Oui, celle qui a les cheveux bien peignés – elle a l'air bien élevée. » Alignée de la sorte avec ses camarades dans le *kgotla*, le lieu de réunion du village, devant des villageois plus ou moins forcés de choisir un TSP à héberger, Amantle se disait que le gouvernement aurait pu trouver un système de sélection plus efficace et plus digne. Elle avait l'impression qu'ils étaient vendus aux enchères ! Plus tard, elle découvrirait que son hôtesse avait deux petits enfants de moins de dix ans, une mère âgée et sourde, et une mobilité réduite parce qu'elle avait mal aux genoux. Amantle devait aussi découvrir, sans équivoque et dès la première soirée passée chez ses hôtes, qu'elle était censée l'aider à s'occuper de toute la famille. Comme elle s'y attendait, elle n'avait pas été particulièrement alarmée par cette perspective, et prendre soin des autres était ce qu'on lui avait enseigné depuis son plus jeune âge.

Le TSP en herbe Daniel Modise, chemise au vent, jean déchiré, oreille percée de plusieurs boucles en argent et dreadlocks en bataille, avait presque été imposé à un couple hésitant. Âgé de dix-neuf ans, d'un tempérament rebelle, Daniel ne voulait pas rester dans ce village, loin de chez lui. Il se moquait d'être pris ou pas ; il comptait retourner à Ramotswa, sa ville natale, d'une façon ou d'une autre. Il ne comptait pas passer un an dans ce trou perdu, loin de la télé, du téléphone, de sa copine et de l'occasion de piquer la voiture de ses parents.

« Ces TSP peuvent être un problème. Je n'ai pas envie de commencer par un jeune visiblement mal élevé – et nous voulions une fille, pas un garçon. » Voilà ce que l'épouse du sous-chef Baareng avait dit quand la responsable des TSP leur avait fait comprendre qu'ils devaient prendre Daniel.

« Je vous en prie, sous-chef : si vous ne le prenez pas, qui le prendra ? Votre foyer est ce qu'il y a de mieux pour un jeune homme comme ça », avait imploré la responsable des TSP.

Le sous-chef et sa femme n'étaient pas heureux du tout d'accueillir Daniel ; néanmoins, le gouvernement exigeait que Daniel soit placé dans une famille. De plus, le sous-chef se devait de donner l'exemple : le gouvernement demandait à tout le monde de faire des sacrifices afin d'assurer la réussite de cette entreprise, dont le but était de donner aux jeunes l'occasion de servir la nation avant de s'embarquer dans leur carrière définitive ou dans une voie professionnelle. M. et M^{me} Baareng avaient donc dû accueillir le jeune rebelle négligé prénommé Daniel – ses dreadlocks et le reste ! « Enlève-moi immédiatement ces boucles d'oreilles ! Enlève-les ! Tu es une femme ou un homme ? Et rentre ta chemise dans ton pantalon. Tu es mal élevé, jeune homme ! Si tu comptes vivre chez moi, il va falloir que tu apprennes mes règles rapidement. J'ai ma façon à moi de dresser les jeunes rebelles – demande à n'importe qui dans ce village. » Dès le début, le sous-chef Baareng s'était montré hostile envers Daniel.

Mauvais plan, s'était dit la responsable du TS. Elle voulait en terminer avec cette histoire de placement afin de pouvoir retourner à Maun ; ensuite, elle comptait venir au village tous les mois pour voir ce que devenaient les TSP.

Après avoir jeté au sous-chef un regard agressif, Daniel avait obtempéré : il avait lentement retiré ses boucles d'oreilles pour les mettre dans sa bouche, puis avait fait tout un cinéma pour rentrer sa chemise dans son pantalon en s'appliquant à le faire de travers. Il aurait adoré qu'on lui donne l'ordre de quitter le village immédiatement ; il aurait sauté de joie. Cela se passait une semaine plus tôt.

Aujourd'hui, en cette belle matinée, Amantle allait donc travailler au dispensaire du village pour la première fois. Le village était en réalité un groupe de petits hameaux, dont chacun était dirigé par un sous-chef. La plupart des fermes comprenaient une grappe de huttes de terre rondes, mais certaines abritaient également quelques structures carrées coiffées de toits en tôle. Les bâtiments publics étaient situés parmi les structures carrées.

Les hameaux se partageaient un dispensaire, une école primaire, un bureau de protection de la nature et un puits de forage. Une fois par mois, un gros camion du gouvernement passait dans les hameaux, et les chauffeurs distribuaient de la nourriture aux femmes enceintes et aux enfants de moins de cinq ans. Parfois, le puits de forage tombait en panne, auquel cas des hommes apportaient de l'eau dans d'énormes conteneurs. À part un ou deux vieux camions brinquebalants, les seuls véhicules qui entraient dans le village appartenaient au gouvernement, et on les surnommait les « BX » en raison de leurs plaques d'immatriculation. Les villageois comptaient sur les « BX » pour se déplacer hors du village. L'ambulance du dispensaire, une Toyota Hilux que le gouvernement avait équipée d'un auvent et d'un matelas pour un peu plus de confort, était le mode de transport que les villageois utilisaient le plus fréquemment.

Amantle était la seule TSP de son petit hameau. Daniel et six autres TSP avaient été affectés dans des hameaux voisins, dans les écoles et le bureau de protection de la nature, ainsi que dans le cadre du programme d'aide contre la sécheresse. Amantle ne s'attendait pas à les voir, sauf peut-être le week-end. Après avoir passé quelques soirées dans sa famille d'accueil, elle était heureuse d'avoir été choisie par Mma-Nono, une employée de banque à la retraite dont la maison comptait parmi les plus modernes du village. Celle-ci comprenait quatre huttes bien construites, de belles latrines et un robinet d'eau dans la cour. Et Mma-Nono était assurément une gentille femme. Amantle ne voyait pas d'inconvénient à préparer le petit-déjeuner pour la famille avant de partir travailler. Elle aimait déjà Sewagodimo, la fille de Mma-Nono, âgée de dix ans. De toute évidence, la fillette avait été prénommée Sewagodimo, « celle qui est tombée du ciel » ou « étoile filante », car Mma-Nono l'avait eue alors qu'elle aurait dû être ménopausée depuis longtemps. La petite fille était d'une nature joyeuse, et elle ressemblait effectivement à quelque chose de spécial tombé du ciel. Amantle s'était attachée à elle presque aussitôt.

Après avoir pénétré dans la cour du dispensaire, alors qu'elle se dirigeait vers le bâtiment, Amantle s'aperçut qu'il n'était pas encore ouvert. Elle consulta sa montre et nota qu'il était 7 h 25, soit cinq minutes avant l'heure d'ouverture. Une quinzaine de patients

attendaient déjà des soins. Il s'agissait surtout de femmes enceintes et de femmes accompagnées de jeunes enfants, mais il y avait également quelques vieillards.

« Bonjour, mes aînés, dit Amantle avec respect. Le dispensaire va bientôt ouvrir : plus que cinq minutes, et vous pourrez voir une infirmière. » Elle pensait que, même pour son premier jour, elle devait se montrer sérieuse et professionnelle. Elle s'assit sur l'un des murets en ciment prévus à cet effet.

Le groupe comprenait deux hommes portant des bandages de fortune crasseux – l'un à la tête, l'autre au pied. Amantle devait découvrir plus tard que les deux hommes pouvaient accuser l'alcool d'être à l'origine de leur blessure. L'un d'eux avait trébuché et s'était cogné la tête sur un rondin alors qu'il rentrait chez lui saoul ; l'autre avait marché sur un serpent et s'était fait mordre alors que, lui aussi, rentrait ivre chez lui. Pour quelque raison, l'homme victime du serpent bénéficiait de la compassion des autres, contrairement à l'homme tombé sur le rondin. Amantle trouvait cela injuste, car les patients prétendaient que même si le premier n'avait pas été saoul, il aurait tout de même marché sur le serpent ; cependant, ils appuyaient peut-être leur jugement sur des informations supplémentaires qu'elle ne détenait pas. Elle leur demanda :

« Est-ce qu'il y a beaucoup de serpents dans la région ? Est-ce que le dispensaire a suffisamment de médicaments ? » Les infirmières doivent faire partie de la communauté, à présent. Elle voulait se lier d'amitié avec eux, s'intégrer au groupe.

Les patients qui attendaient manifestaient une certaine curiosité à son égard, mais ils ne lui répondirent pas : les mères continuèrent de dorloter leurs enfants, et les deux hommes détournèrent la tête. Afin de détendre un peu l'atmosphère, Amantle décida de se présenter, expliquant qu'elle venait d'une autre région et qu'elle n'avait jamais vu de végétation aussi luxuriante. Comme personne ne lui répondait, elle comprit qu'elle avait parlé trop longtemps en s'efforçant de soulager le malaise des patients.

L'un des hommes finit par lui demander :

« Combien de dispensaires avez-vous dans votre village ?

— Oh, je ne sais pas ; que je réfléchisse... environ sept, peut-être dix. Et nous avons aussi un hôpital. C'est un village beaucoup plus grand que celui-ci. Pourquoi cette question ? » Elle était heureuse de participer enfin à une conversation.

« Nous n'avons que ce dispensaire et ces deux infirmières, et ça pour les cinq villages de cette région : Gaphala, Moruti, Seretseng, Serube et Mphaleng ! Nous dépendons tous de ce seul dispensaire et

de ces deux infirmières ! Et les infirmières ne seront pas là à 7 h 30, comme vous l'avez dit – elles viendront quand elles en auront envie. Et elles ont rarement envie de venir à l'heure. Et quand elles finiront par arriver aujourd'hui, ces langues de vipère nous couvriront d'insultes. »

À les entendre parler ainsi, Amantle se dit qu'ils s'attendaient qu'elle ne soit guère différente. Elle ne répondit pas, et décida que la meilleure approche consistait à patienter. Elle ne voulait pas avancer en terrain miné pour sa première journée de travail. Au lieu de cela, elle commença à jouer silencieusement avec une petite fille qui l'observait depuis un moment : elle lui adressa un clin d'œil, et la fillette lui répondit ; elle lui adressa deux clins d'œil, et la fillette l'imita. Quand elles en furent chacune à cinq clignements par œil, le visage de la petite fille se fendit d'un large sourire. La fillette prit ensuite la direction des opérations et entama un nouveau jeu silencieux en se tournant les pouces. Amantle fit tourner son pouce droit en guise de réponse. Quand la fillette se mit à dilater ses narines, Amantle ne put retenir un éclat de rire. Dès lors, une amitié avait été établie, et la petite fille s'approcha d'elle, au grand étonnement de sa mère.

« M'phefo est timide – elle n'aime pas les inconnus ! Je n'arrive pas à croire qu'elle vous laisse la toucher », commenta sa mère.

Amantle répondit :

« Oh, M'phefo et moi, on parle depuis un bon moment dans notre langage à nous, hein, ma grande ? » Elle porta son attention sur la fillette. « Je m'appelle Amantle. Toi, c'est M'phefo, si j'ai bien compris : c'est le diminutif de Mmaphefo ? » Elle sourit à la petite fille. M'phefo avait désormais posé ses petites mains sur les genoux d'Amantle. Elle hocha la tête pour répondre, sous le regard intéressé de sa mère.

« Alors, tu es la petite fille du vent, c'est ça ? reprit Amantle. J'imagine que tu cours comme le vent, ainsi que le suggère ton prénom. »

M'phefo lui répondit par un sourire.

« Tu as quel âge ? » Amantle tenait à présent les petits poings de M'phefo dans ses mains.

En guise de réponse, M'phefo lâcha un petit rire et dégagea ses mains de celles d'Amantle. Elle tendit la main droite, doigts écartés, et, de la gauche, replia soigneusement son pouce. Amantle remarqua que la fillette avait subi de graves brûlures et que son pouce était tout raide.

« Oh, tu as quatre ans ? Tu es une vraie grande fille ! Tu veux

être mon amie ? Je suis nouvelle dans ce village : j'ai besoin d'une amie. »

M'phefo répondit en s'approchant du mur et en perchait son petit derrière sur les genoux d'Amantle.

Il était à présent 7 h 45 mais aucune des infirmières n'était encore arrivée. Leurs maisons se trouvaient dans la même cour que le dispensaire. Les patients qui attendaient voyaient la porte bleue des deux maisons. Aucune ne s'était encore ouverte.

« Est-ce que je ne devrais pas aller voir ce qui les retient ? » proposa Amantle. M'phefo, tu veux venir avec moi ? » Amantle s'était déjà levée, après avoir gentiment fait glisser sa nouvelle amie de ses genoux. L'attente commençait à l'énerver, et elle pensait qu'il était de son devoir d'intervenir.

« Vous avez l'air d'une assez gentille fille : je vous conseille de ne pas y aller : elles seront en colère contre vous, et encore plus contre nous. Contentons-nous d'attendre tous ensemble ; nous avons l'habitude. »

Une femme avec un nourrisson couvert de sueur rétorqua qu'il allait succomber à la fièvre si l'infirmière n'arrivait pas bientôt.

« Mettez-le sous le robinet et aspergez-le d'eau froide ; ça va le rafraîchir. » Amantle ne put s'empêcher de lancer cette suggestion, incapable de garder le silence malgré la promesse qu'elle venait de se faire.

« Vous voulez que ces femmes me crient après ? Surtout la petite – elle va me reprocher de gaspiller de l'eau, fut la réponse de la femme.

— Alors, laissez-moi faire, insista Amantle. Cet enfant est brûlant de fièvre, et il faut le rafraîchir. » Là-dessus, elle prit le petit garçon des genoux de la femme et se dirigea vers le robinet. Une fois là-bas, la femme dut venir l'aider. Amantle et elle se regardèrent. L'enfant formait un pont entre elles, et ce qu'elles virent mutuellement dans leur regard leur plut.

À 8 heures, une des portes bleues s'ouvrit, et une femme drapée dans une serviette de toilette sortit avec une cuvette en plastique remplie d'eau. Elle jeta l'eau à l'extérieur, coula un regard en direction du groupe de patients qui attendaient et rentra dans sa maison, refermant la porte bleue derrière elle. Environ un quart d'heure plus tard, elle sortit à nouveau, vêtue cette fois-ci de son uniforme d'infirmière. Elle portait un bol dans une main et un trousseau de clés dans l'autre. Elle s'approcha du groupe, passa devant les patients et déverrouilla la porte principale du dispensaire. Elle ne prononça même pas un simple « Bonjour ».

Amantle se leva, perplexe : elle voulait se présenter à l'infirmière, mais ne savait pas par où commencer car l'approche de la femme en uniforme avait été très brusque : elle n'avait pas salué le groupe et son visage était resté fermé. Au lieu de cela, Amantle adressa un clin d'œil à M'phefo. La fillette sourit et lui en adressa un à son tour, après quoi Amantle suivit en silence l'infirmière à l'intérieur du dispensaire.

L'infirmière se retourna vers elle, semblant enfin la remarquer.

« Tu dois être la nouvelle TSP. Pourquoi est-ce que tu n'es pas venue chercher les clés ? Tu n'es pas comme la dernière TSP, au moins ? Elle était toujours en retard et n'en fichait pas une ; à part nous faire perdre notre temps. » Cette mise en doute assénée, l'infirmière reprit son chemin sans prendre la peine d'attendre la réponse d'Amantle. « Dis-leur de venir chercher leurs fiches. Dis-leur que je veux de l'ordre : qu'ils n'aillent pas se précipiter ici comme un troupeau de vaches. » Elle fit un geste du menton en direction du groupe pour indiquer que ce « ils » désignait les patients.

L'infirmière, qui s'appelait – ainsi qu'Amantle allait bientôt le découvrir – M^{me} Malala, entra alors dans le bureau et entreprit de prendre son petit-déjeuner. Elle écarta ensuite une enveloppe brune d'un geste rageur : celle-ci était déjà ouverte, et de toute évidence elle en connaissait le contenu. « Chaque fois que je reçois une lettre du gouvernement, j'espère qu'il s'agit d'une mutation... mais ça n'arrive jamais. Je ne sais pas quand ils vont me faire sortir de ce trou pourri. Regarde-moi ce tas de pouilleux : pourquoi est-ce que c'est moi qui suis obligée de travailler ici ? Il y a des gens qui n'ont jamais quitté de leur vie la région de Gaborone – *jamais* ! Mais, moi, ça fait maintenant plus de trois ans que je suis ici. Avant, j'étais à Verda. J'aurais dû être mutée l'année dernière – mais non ! Tu as de la chance de n'être que TSP : tu seras partie d'ici dans douze mois. Qu'est-ce que tu fais plantée là comme ça ? »

Dix minutes plus tard, l'infirmière Malala déclara qu'elle était prête à recevoir le premier patient. Par la suite, grâce aux patients, Amantle allait apprendre que M. Malala, chauffeur pour le département de Protection de la nature et basé à Maun, venait rarement voir sa femme. Elle allait apprendre que lorsqu'il venait il passait son temps au village en compagnie d'une autre femme. La porte de la hutte de celle-ci restait alors fermée pendant plusieurs heures. Allez savoir ce que M. Malala et la femme faisaient à l'intérieur. Les spéculations constituaient un matériau plus que nécessaire aux ragots du village, où il ne se passait jamais grand-chose. Chaque fois que M. Malala s'en allait, l'humeur de l'infirmière Malala devenait particulièrement massacrate. Ce jour-là, Amantle

avait le malheur de commencer son travail peu de temps après la dernière visite de M. Malala.

Amantle comprit rapidement qu'elle allait servir de « boniche » pendant les consultations. Le rôle de l'infirmière Malala semblait se résumer à l'envoyer de droite et de gauche. « Va me chercher une serpillière à côté et nettoie-moi ce désastre », ordonna-t-elle après qu'un enfant eut vomi ; « Va chercher la GDA, derrière ». Amantle n'avait aucune idée de ce que pouvait être une GDA, ni même s'il s'agissait d'une personne – jusqu'à ce que l'infirmière Malala lui explique que c'était la femme en uniforme bleu qui distribuait les rations de nourriture à l'arrière du dispensaire. « Une GDA est une aide de service – on ne t'a donc rien appris ? fut l'explication et la question rhétorique de l'infirmière Malala. Et va dire à ces femmes de faire taire ces mômes – est-ce qu'ils sont obligés de faire autant de bruit ? Elles ne pourraient pas empêcher ces gamins crasseux de courir dans tous les sens ? » ajouta-t-elle pour faire bonne mesure.

À la fin de sa première journée de travail, Amantle était fatiguée des efforts qu'elle avait déployés pour tenter de tout ingurgiter à la fois. Elle n'était toujours pas certaine de savoir en quoi consistaient officiellement ses tâches. Dans l'après-midi, l'autre infirmière, M^{me} Palaki, était passée voir si M^{me} Malala avait besoin d'aide. L'infirmière Palaki avait alors décrété qu'il fallait demander à Amantle de nettoyer le débarras du dispensaire.

« Ce débarras pourrait servir de bureau supplémentaire, avait-elle dit à l'infirmière Malala. Ça fait des années qu'il est en désordre. Cette TSP pourrait trier le bazar qui y est entassé et jeter les affaires inutiles ; de toute façon il n'y a que des vieilleries là-dedans. Et puis ça lui donnera quelque chose à faire à la TSP. » C'est à peine si elle avait regardé Amantle en parlant.

Les deux infirmières s'étaient mises d'accord sans prendre la peine de consulter Amantle. La jeune TSP avait espéré avoir l'occasion d'apprendre des tas de choses sur les maladies et comment les soigner. Elle voulait aider les infirmières à délivrer les ordonnances aux patients afin que ceux-ci puissent revenir la voir plus tard pour lui dire à quel point ils se sentaient mieux. Elle n'avait aucune envie de ranger quelque sorte de débarras. Cependant, elle n'avait pas son mot à dire : on lui avait confié le rangement du débarras, et ça s'arrêtait là.

VI

Le lendemain matin, la première des deux infirmières à arriver au dispensaire, l'infirmière Palaki, ne vint pas avant 8 h 30. Les patients qui attendaient se consolaient en se disant qu'au moins elle avait pris son petit-déjeuner chez elle. L'infirmière Malala arriva une heure plus tard. Les infirmières avaient pour politique de ne pas recevoir de patients l'après-midi, afin de pouvoir se consacrer au travail de bureau pendant ces heures. Cependant, le seul travail de bureau qu'Amantle les vit jamais faire consistait à lire des magazines de mode ou des histoires à l'eau de rose ; elle avait également été témoin de quelques siestes.

Quand l'infirmière Palaki arriva, Amantle avait déjà bien avancé dans son rangement du débarras. La pièce était poussiéreuse, et il y avait des piles de papiers partout. Quand Amantle eut fait quelques aller et retour pour demander à l'infirmière Palaki ce qu'il fallait jeter et ce qu'il fallait garder, la tâche était devenue relativement facile, quoiqu'ennuyeuse. À midi, elle avait dégagé une partie du sol en ciment, et ses éternuements, provoqués par l'inhalation de la poussière, étaient passés. En fin d'après-midi, les étagères ne contenaient plus que des boîtes et des classeurs, et Amantle avait enlevé toutes les feuilles volantes. Elle avait décidé de s'occuper des boîtes et des dossiers le lendemain. Elle avait rassemblé les divers cachets, pastilles et gélules dans une boîte, et prévoyait également d'attendre le lendemain pour décider ce qu'elle en ferait : elle n'avait pas envie d'être responsable de l'empoisonnement d'un enfant curieux.

Quand elle quitta le dispensaire pour rentrer chez elle, elle était fière du travail accompli : ranger le débarras n'était peut-être pas ce pour quoi elle avait choisi de travailler dans un dispensaire, mais le fait de s'être attaquée à un tel tas d'ordures lui avait donné le sentiment de se rendre utile. Elle avait élaboré une stratégie pour reclasser les documents, réétiqueter les boîtes et dresser un inventaire

de ce qui restait dans le débarras. Elle pensait qu'il lui faudrait une dizaine de jours pour achever le travail. Elle se disait que si elle pouvait prouver qu'elle était capable d'accomplir ce boulot les infirmières lui confieraient peut-être une tâche plus prestigieuse. Elle comptait leur proposer de lui laisser le soin d'ouvrir le dispensaire à 7 h 30 et de noter les noms des patients ainsi que le motif de leur visite. Elle leur proposerait même de lire leurs fiches médicales pour voir si oui ou non ils venaient pour un nouveau motif. Elle prendrait des notes sur l'efficacité du traitement précédent : elle avait déjà remarqué que de nombreux patients s'en allaient en marmonnant que les infirmières ne lisaient pas leurs fiches, et qu'elles ne cessaient de leur prescrire les mêmes médicaments, même si ceux-ci n'avaient pas été efficaces jusque-là.

En fait, Amantle ne se vit jamais confier de tâche prestigieuse ; elle n'eut même jamais l'occasion de terminer la première. Au quatrième jour de son rangement, les choses prirent une tournure différente. Parmi les nombreuses boîtes entreposées dans le débarras, elle en trouva une portant l'étiquette : « Neo Kakang : CRB 45/94. » Elle se souvint aussitôt que le jour de son arrivée à la clinique un des patients était une femme répondant au nom de Kakang. Les deux infirmières décrétèrent qu'Amantle devait jeter cette boîte.

« Ça fait plus de trois ans que ce débarras est dans cet état... le contenu de cette boîte ne sert à rien, résuma l'infirmière Malala.

— Mais si jamais c'est utile ? risqua Amantle. La moindre des choses, c'est de demander à la famille de regarder à l'intérieur et de la laisser décider.

— Très bien : fais ce que tu veux, TSP. Ce n'est qu'une vieille boîte – je ne vois pas pourquoi il faut que tu en fasses toute une histoire. » Là-dessus, l'infirmière Malala se remit à feuilleter le dernier numéro de son magazine de mode préféré.

Amantle était vexée que l'infirmière Malala ne l'appelle jamais par son prénom ; elle l'appelait tout le temps « Mma-TSP » ou « la fille du TSP », ou même « la fille du débarras ». Cependant, Amantle avait décidé de tenir sa langue : elle avait une année entière à passer avec ces deux incompetentes, et elle s'était juré de ne rien faire qui puisse la rendre encore plus pénible qu'elle ne promettait de l'être.

Elle décida de demander à un patient de transmettre un message

à la famille Kakang, disant qu'elle avait trouvé une boîte à ce nom. Une heure plus tard, la femme qui se trouvait au dispensaire le premier jour arriva. C'était la femme qu'Amantle avait aidée en faisant chuter la température d'un nourrisson fiévreux, lequel était en l'occurrence son petit-fils.

« Je ne sais pas du tout s'il y a quelque chose de valeur dans la boîte, commença Amantle – je ne l'ai pas ouverte –, mais je me suis dit que vous devriez y jeter un coup d'œil. Ce n'est peut-être rien, mais j'ai pensé que ce n'était pas à moi de m'en débarrasser. » Elle s'inquiétait déjà d'avoir tiré cette pauvre femme de chez elle pour venir examiner une boîte qui ne contenait rien d'important.

« Merci, mon enfant. Je m'appelle Motlatsi Kakang. Nous nous sommes rencontrées le jour de votre arrivée ici, vous vous rappelez ? Vous avez bien fait. Si cette boîte ne contient rien qui nous intéresse, je saurai tout de même que votre intention était bonne. Vous êtes bien élevée, mon enfant. Certains n'auraient pas pris cette peine. » Motlatsi Kakang jeta un regard entendu dans la direction du cabinet des infirmières, et lui adressa un clin d'œil complice. « Puissiez-vous devenir vieille et avoir les cheveux blancs », dit-elle en guise de bénédiction. Elle ajouta ensuite avec un sourire : « Et la petite M'phefo vous passe le bonjour – oui, c'est la fille d'une voisine, et elle demande sans arrêt de vos nouvelles. »

Un peu rassérénée, Amantle alla chercher la boîte dans le débarras. Celle-ci était légère, et si elle n'avait pas été scellée à l'aide de scotch de protection, on aurait pu la croire vide.

« L'étiquette dit « Neo Kakang ». Connaissez-vous quelqu'un de ce nom ? C'est un membre de votre famille ? J'ai pensé que c'était peut-être le cas ; c'est pour ça que je voulais que vous y jetiez un coup d'œil. »

Pour toute réaction, Motlatsi Kakang leva brusquement les yeux. Une autre femme qui allaitait son bébé arracha le nourrisson de son sein et se leva. Le bébé poussa un hurlement de protestation. La mère lui donna une tape et lui intima de se taire, à la suite de quoi il se calma aussitôt.

« Qu'est-ce que vous avez dit ? » demanda Motlatsi Kakang dans un souffle.

Amantle était effrayée par la réaction que ses paroles avaient provoquée.

« J'ai dit quelque chose de mal ? Je vous en prie, dites-le-moi : qu'est-ce que j'ai dit de mal ? » Son regard passait d'une femme à l'autre, espérant quelque signe rassurant. Mais elle ne trouva sur les deux visages aucune expression susceptible de la rassurer.

« S'il vous plaît, ouvrez la boîte, mon enfant », demanda Motlatsi Kakang d'une voix douce. Sa voix trahissait une lassitude évidente. Elle avait les épaules voûtées, et ses yeux étincelaient de peur.

Amantle déchira le scotch de la boîte et ouvrit les battants. Elle regarda dedans et y vit un tas de vêtements : un tout petit tas, posé au fond d'une boîte beaucoup trop grande. Elle plongea la main à l'intérieur et en sortit le tas de vêtements. Ils étaient également retenus ensemble par du scotch de protection. Au premier coup d'œil, elle eut la certitude que ces vêtements avaient appartenu à une fillette d'une douzaine d'années : une jupe, un haut et une culotte.

Avant qu'Amantle ait pu assimiler ce qu'elle voyait, Motlatsi Kakang laissa échapper un cri de douleur ; un cri de douleur perçant à vous déchirer le cœur :

« *Ijooo !* Qu'est-ce que je vois ? Mon enfant ! Mon enfant ! Neo, mon enfant ! *Ijooo !* J'ai des visions ! Je dois devenir folle ! Que me montre cette fille ? Neooooo ! Neooooo ! » Elle avait posé les mains sur sa tête et appuyait dessus, comme si elle tentait de maintenir sa cervelle à l'intérieur de peur que celle-ci ne se répande et qu'elle-même ne devienne complètement folle.

Les patients et les infirmières sortirent en foule du dispensaire. D'autres gens entrèrent dans la cour en entendant les cris de douleur de Motlatsi Kakang. La femme qui allaitait son fils s'était jointe à ses lamentations, et le nourrisson n'avait eu d'autre choix que de l'imiter. Le nom de « Neo » se mit à circuler à voix basse parmi les patients. Il était clair qu'en entendant ce nom tout le monde avait un souvenir qui lui revenait en mémoire. Même Amantle avait l'impression que ce nom aurait dû lui dire quelque chose. Cependant, ce quelque chose restait flou ; Amantle était préoccupée à l'idée d'être au cœur de ce remue-ménage. Tous les yeux étaient fixés sur elle et la boîte posée à ses pieds. Elle se sentait responsable du chaos qui se déchaînait devant elle.

« Qu'est-ce qui se passe, Amantle ? » C'était l'infirmière Malala qui posait cette question : entre la pression et le manque de temps pour penser à ridiculiser Amantle, elle l'avait appelée par son prénom. La question sous-entendait également un reproche.

« Je n'en ai aucune idée, répondit Amantle. La boîte contenait ces vêtements, là – regardez. » Elle tendit les vêtements à l'infirmière Malala pour les lui montrer. Et ce fut alors qu'elle s'aperçut qu'ils étaient raides et couverts d'une épaisse substance brune. La jupe avait un coin bleu, mais les couleurs d'origine des trois vêtements étaient par ailleurs indéfinissables. Le mot « sang » lui vint à l'esprit et s'y logea. Et presque simultanément, l'expression « meurtre rituel »

explosa dans sa tête.

« Oh, mon Dieu ! » C'était à présent l'infirmière Palaki. Est-ce qu'on n'avait pas signalé la disparition d'une enfant prénommée Neo dans ce village, il y a quatre ou cinq ans ? Pourquoi est-ce que ses vêtements sont au dispensaire ? » Elle ne posait la question à personne en particulier, mais elle bredouillait en tentant de trouver un sens à l'absurdité qu'elle avait sous les yeux.

Motlatsi Kakang prit les vêtements des mains d'Amantle et les serra contre sa poitrine en sanglotant. Ils étaient si raides qu'Amantle s'attendait qu'ils se cassent tandis que la femme en pleurs les écrasait contre elle. La foule se mit à discuter à voix basse, et l'infirmière Malala envoya le chauffeur de l'ambulance téléphoner à la police. Amantle reprit doucement les vêtements qui sentaient le moisi à la femme anéantie avant de la serrer entre ses bras. Elle demanda à des patients d'aller chercher d'autres membres de la famille Kakang.

Quand deux hommes et une femme de la famille arrivèrent, l'humeur du groupe passa du choc à la colère. Les gens marmonnaient des suggestions à propos du sort à réserver aux policiers quand ceux-ci viendraient.

« On ne devrait pas les laisser entrer dans le village : cette affaire a été étouffée il y a cinq ans, et ils vont encore l'étouffer aujourd'hui ! » cria un homme robuste à l'arrière du groupe.

— Et cette TSP – où a-t-elle trouvé cette boîte ? Comment se fait-il qu'on retrouve la boîte quand elle arrive ici ? Elle doit répondre », fut la réaction instantanée du groupe.

Amantle leva les yeux, alarmée. Elle cherchait encore comment réagir quand un homme vint à sa rescousse :

« Non. Elle n'a rien à se reprocher. Dieu l'a envoyée ici pour trouver la boîte cachée : c'est elle que nous devons remercier. » Ainsi avait parlé Rra-Naso, un homme qu'Amantle en était venue à apprécier, même si elle n'était dans le village que depuis quelques jours. Il avait le regard doux et une tendance à toucher imperceptiblement la personne à qui il parlait : il semblait effectuer ces légers frôlements dans une constante quête de contacts humains. C'était un adorable vieillard qui ne manquait jamais de dire une parole gentille aux gens. Quand Motlatsi Kakang avait amené son petit-fils au dispensaire, Rra-Naso s'était approché au moins deux fois pour venir bavarder avec elle et prendre des nouvelles du nourrisson.

« Et ces deux infirmières, alors ? demanda quelqu'un. Elles ne nous ont jamais traités avec respect. Elles nous regardent de haut. Allez savoir si ce ne sont pas elles qui ont caché les vêtements ? » Les gens s'en prenaient aux infirmières pour la seule et unique raison qu'il

s'agissait de fonctionnaires ; si la scène s'était déroulée dans une école et non un dispensaire, les enseignants auraient aussitôt été pris pour cibles. Naturellement, le fait que de leur côté les deux infirmières n'aient jamais tenté de s'intégrer à la communauté n'aidait pas les choses – elles se croyaient supérieures et digéraient mal le fait d'avoir été affectées aussi loin de chez elles.

« Je ne suis là que depuis deux ans... je vous en prie, vous le savez, vous le savez tous, bien sûr, vous le savez tous ! Je vous en prie ! » La voix de l'infirmière Palaki était étranglée par la peur tandis qu'elle tentait de justifier sa conduite. Son ton d'habitude arrogant était devenu tremblant et implorant. Si la situation n'avait pas été aussi grave, l'entendre implorer aurait été amusant : au cours de ses deux années passées au dispensaire, elle n'avait jamais jugé utile d'employer l'expression « s'il vous plaît » quand elle s'adressait aux villageois.

« J'ai été affectée ici il y a trois ans. J'ignorais l'existence de cette boîte. Vous devez me croire : je n'étais pas au courant de tout ça. » L'infirmière Malala elle aussi était terrifiée.

Les membres du groupe s'étaient rapprochés des infirmières, qu'ils encerclaient en leur jetant des regards furieux. « Mise à mort ! » fut l'expression qui traversa l'esprit d'Amantle.

« Jamais vous ne nous avez traités comme des êtres humains ! Vous nous considérez avec mépris ! Vous arrivez en retard au travail ! Vous nous engueulez comme si nous étions des enfants. C'est vrai ou c'est pas vrai ? » Ces accusations venaient d'une femme enceinte que les infirmières avaient renvoyée la veille parce qu'elle était venue un jour avant le rendez-vous fixé. Qu'elle soit venue à pied depuis une ferme située à quinze kilomètres de là n'avait eu aucun poids dans ses efforts pour persuader l'une des deux infirmières de la recevoir. Ses excuses, à savoir qu'elle ne savait pas lire et que son fils avait confondu le 6 et le 5, n'avaient pas non plus rencontré une oreille compatissante. Quand elle avait avancé que son bébé ne bougeait plus, l'infirmière Malala avait menacé de repousser son prochain rendez-vous au mois suivant. À la suite de quoi, la femme avait passé la nuit chez un parent et causé une grande inquiétude à sa famille en ne rentrant pas chez elle. Ce matin, son mari avait à son tour parcouru à pied les quinze kilomètres pour voir ce qui s'était passé. Du coup, avec l'absence du père, les deux enfants du couple, âgés tous deux de moins de six ans, se retrouvaient seuls. Pas étonnant que la femme fût en colère.

Les deux infirmières ne disaient rien. Elles jetaient des regards discrets autour d'elles pour tenter de trouver une échappatoire.

« Vous n'irez nulle part. Nous n'allons pas vous laisser partir et

concocter une histoire avec la police, comme ça s'est passé en 1994. Et pas question que les policiers remportent ces vêtements. Je suis d'avis de vous lier les mains et les pieds, et de vous enfermer dans le débarras. » Ces idées musclées furent suggérées par un parent de Motlatsi Kakang.

Quand l'infirmière Malala parcourut la foule du regard en quête de compassion, ses yeux croisèrent ceux de Palai, un officier de police en permission. Cependant, l'espoir qui avait jailli dans son cœur s'évanouit quand elle comprit qu'aujourd'hui l'homme n'était qu'un simple villageois et non un officier de police. Sa loyauté allait aux gens de sa communauté, pas à ceux qui lui versaient son salaire.

VII

Tandis que le groupe de villageois attendait l'arrivée de la police en discutant, l'agressivité et l'angoisse commencèrent à monter parmi eux. Depuis son plus jeune âge, Amantle lisait les journaux avec avidité et écoutait avec intérêt les informations à la radio. En se remémorant ce qu'elle avait entendu à la radio et lu dans les journaux, elle finit par rassembler les pièces du puzzle.

Amantle avait dix-sept ans quand la jeune Neo Kakang avait disparu, et même si pour les adultes qui se trouvaient en ce moment autour d'elle 1994 ne remontait qu'à quelques années, cela lui paraissait faire des siècles. À l'époque, elle n'avait pas trop su quoi penser de ce qu'on racontait sur la disparition de la fillette. La radio et les journaux colportaient toutes sortes d'histoires bizarres. « Une jeune fille vomit des serpents » ; « Un garçon mort vu en train de garder le troupeau de la famille » ; « Un homme se transforme en python et tue sa grand-mère » : les gens étaient régulièrement confrontés à de tels articles, et les équivalents radiophoniques n'étaient guère différents. Aussi, quand Amantle avait entendu parler du meurtre rituel présumé d'une enfant de Gaphala, elle n'avait pas su quel crédit accorder à l'histoire. Elle avait espéré qu'il s'agissait seulement d'une histoire. Quand elle était enfant, on la mettait constamment en garde contre toutes sortes de dangers, surtout quand elle allait à l'école primaire et devait passer beaucoup de temps loin de ses parents.

La plupart des vendredis de ses années d'école primaire, sauf de juin à septembre, Amantle parcourait à pied les dix kilomètres séparant le village de Molope des Rasitsi Lands. C'était dans les Rasitsi Lands que sa mère et ses sœurs labouraient les champs et s'occupaient des récoltes familiales pendant une grande partie de la période s'étendant d'octobre à juin. Parfois, son père et ses frères y travaillaient également, mais la plupart du temps ils travaillaient encore plus loin, à l'élevage de Kgomokgwana, où ils s'occupaient du

troupeau de la famille. Pendant que sa mère et ses sœurs étaient aux champs, Amantle dormait chez Moshi, où Mmina, la sœur aînée de ce dernier, s'occupait d'elle. Mmina avait une jambe atrophiée, et de ce fait on lui avait confié la tâche de veiller sur « les élèves », terme qui désignait collectivement les quatre enfants qu'elle avait sous sa responsabilité : Moshi, Amantle et deux cousins de Moshi. Environ une fois par mois, la mère ou l'une des sœurs d'Amantle venait au village pour balayer la cour, nettoyer les rondavels, et vérifier si tout allait bien : le reste du temps, Amantle voyait sa famille le week-end, aux champs.

Pour se rendre là-bas, Amantle partait en compagnie de cousins et de voisins plus âgés, lesquels avaient parcouru ce trajet d'innombrables fois. La classe se terminait en milieu d'après-midi, et Amantle devait ensuite se hâter de rejoindre ses compagnons de marche pour entreprendre le trajet jusqu'aux champs. Ils finissaient par partir vers 16 heures, et ils devaient toujours se dépêcher pour ne pas avoir à marcher de nuit ; sinon, ils auraient pu rencontrer des fantômes et risqué de se perdre, ou de mourir. « Les fantômes sont rusés et ont plus d'un tour dans leur sac. » C'est ce qu'un nombre incalculable de personnes avaient dit à Amantle un nombre incalculable de fois. Cependant, la plupart des tours joués par les fantômes étaient inoffensifs. L'un de leurs tours préférés consistait à se coucher en travers du chemin du marcheur trop confiant et de se transformer en oreiller. Le marcheur, pensant avoir trouvé un article de valeur, ramassait l'oreiller. Comme le meilleur moyen de transporter un oreiller est de le fixer sur son dos, le marcheur le fixait sur son dos. Mais environ cinq kilomètres plus loin l'oreiller prenait une tête et des membres. Après s'être montré, le fantôme exigeait que le marcheur le ramène là où il l'avait trouvé. À moins de vouloir porter un fantôme sur son dos pendant le reste de ses jours, il fallait naturellement retourner à l'endroit où l'on avait trouvé l'oreiller, car le fantôme ne vous libérait qu'à ce moment-là. Ce tour était tellement connu qu'Amantle se demandait qui pouvait être assez stupide pour ramasser un oreiller sur la route en pleine nuit – d'autant qu'un fantôme plus méchant pouvait vous conduire jusqu'à un gouffre et vous y précipiter.

La route de dix kilomètres reliant Molope et les Rasitsi Lands était également fréquentée par de grands hommes noirs originaires du Nord et se rendant dans les mines d'or sud-africaines. Ils portaient des valises entourées de nuées de mouches. Ils attrapaient des jeunes filles qui marchaient seules, les violaient et les coupaient en deux au niveau de la taille. Ils fourraient le bas dans une valise qu'ils transportaient pendant des jours afin de pouvoir réutiliser le demi-cadavre, jusqu'à ce qu'ils trouvent une autre jeune fille ou que le demi-cadavre

commence à se décomposer. Les grands hommes noirs venus du nord avaient un front proéminent, des narines épatées, de grosses dents blanches et des gencives noires. Ils parlaient aussi une langue étrange.

Et si vous arriviez à échapper aux fantômes ou aux hommes venus du nord, vous deviez encore craindre de tomber sur les hommes en quête d'un « agneau sans poils ». Ces hommes parlaient le setswana, et ils pouvaient donc convaincre un enfant de s'arrêter et de les écouter en feignant d'être gentils ou de simplement chercher leur chemin. Ils préféraient capturer des enfants à la peau sombre car ils s'étaient aperçus qu'ils pouvaient s'en servir pour fabriquer les meilleurs *dipheko*, autrement dit, les meilleurs « fortifiants traditionnels ». Ces hommes pouvaient vous *lobela dintsi*, c'est-à-dire vous tuer de façon si efficace et si discrète que même les mouches ne s'apercevaient pas que vous étiez mort. Ces hommes recherchaient des parties du corps, surtout les seins, l'anus et le cerveau de jeunes enfants. Ils étaient connus sous de nombreux noms effrayants, dont les *Bo-Rakoko* : « Les Hommes du Cerveau ». Leurs pouvoirs étaient tels qu'on n'arrivait jamais à les attraper.

Quand Amantle parcourait ces dix kilomètres, elle regardait partout, guettant un oreiller, un homme portant une valise ou seulement un homme à l'air gentil. Elle se demandait ce qui arrivait aux nuées de mouches qui suivaient les hommes du Nord quand la nuit tombait : à sa connaissance, les mouches dormaient la nuit, alors, quittaient-elles la valise pour se poser sur les arbres jusqu'au lever du soleil ? Si oui, se dépêchaient-elles de retrouver les hommes le lendemain matin, ou trouvaient-elles une autre carcasse en décomposition pour se nourrir ? Après avoir appris qu'une mouche domestique vivait seulement quelques jours avant de mourir de vieillesse, elle s'était demandé combien de générations de mouches les hommes du Nord transportaient avec eux durant leur long voyage jusqu'à Johannesburg, dans la province de Gauteng – « le lieu de l'or ».

En grandissant, Amantle avait commencé à douter de ces histoires. Néanmoins, il arrivait qu'une écolière disparaisse, si bien que les meurtres rituels ne semblaient finalement pas appartenir au royaume des mythes.

Aujourd'hui, Amantle commençait à se souvenir des articles de

journaux et des informations à la radio disant qu'un après-midi la petite Neo Kakang, âgée de douze ans, avait disparu en allant chercher les ânes de la famille dans les prés. Les villageois avaient organisé des recherches dans le village et les champs alentour pendant toute la nuit. Les recherches avaient continué pendant cinq jours, avec l'aide d'officiers de police, mais personne n'avait trouvé de traces de Neo. Finalement, les villageois avaient accepté l'idée que Neo était à jamais perdue.

Il y avait eu une théorie, retenue par la police, selon laquelle elle aurait été attaquée, tuée et dévorée par des animaux sauvages. Cependant, les gens du village ne partageaient pas cette opinion : ils affirmaient que si des bêtes sauvages avaient été responsables de la mort de Neo, les recherches auraient au moins permis de retrouver ses os. Les vautours les auraient conduits jusqu'aux restes de la fillette : quand quelque chose mourait, les vautours ne manquaient jamais d'en informer le village tout entier. Naturellement, certains pensaient qu'un crocodile avait pu traîner Neo dans la rivière, auquel cas les vautours ne se seraient pas aperçus de sa mort. Toutefois, cette possibilité restait faible : Neo savait qu'elle ne devait pas s'approcher seule de la rivière, et elle n'avait aucune raison d'aller si loin cet après-midi-là. Quelqu'un avait aperçu les ânes de la famille tout près de la ferme avant que Neo parte les chercher. Les villageois pensaient que quelqu'un avait attiré l'enfant hors du village ou l'avait simplement enlevée.

À l'époque, donc, Shosho était passé chez Motlatsi Kakang pour annoncer à la famille qu'il revenait du poste de police, où il avait remis aux officiers une jupe, un haut et une culotte couverts de sang séché : des vêtements qui ne pouvaient appartenir qu'à Neo. Il se rendait à son élevage lorsqu'il avait fait cette sinistre découverte. La police l'avait conduit à l'endroit où il avait trouvé les vêtements, afin de pouvoir y jeter un coup d'œil. En conséquence de quoi Shosho avait passé toute la journée avec la police et n'était pas allé à son élevage. Quand il avait expliqué aux policiers où il avait trouvé les vêtements, les officiers n'avaient pas compris : si les vêtements étaient là depuis le début, quelqu'un aurait obligatoirement dû les trouver pendant les recherches. Force avait été de conclure que quelqu'un les avait placés là après les recherches. Les Kakang avaient décidé de se rendre au poste de police le lendemain.

Ce poste étant situé à une bonne trentaine de kilomètres, de très bonne heure le matin les membres de la famille s'étaient entassés dans une carriole attelée à un âne. En arrivant, ils étaient las et affamés. Ayant en outre perdu une enfant dans des circonstances douloureuses, ils pensaient être reçus immédiatement. Cependant, un agent de police bourru leur avait aboyé :

« Vous voyez cette file de gens ? Allez vous mettre là-bas. Tout le monde a une histoire triste à raconter – attendez votre tour. » Il avait à peine levé les yeux tandis qu'il agrafait des papiers et, avec un ample geste théâtral, tamponnait des documents.

Shosho pensait que s'il parvenait à se faire entendre la situation serait différente, car il était venu au poste seulement la veille – et l'histoire de la famille était particulièrement triste.

« Je suis venu vous voir hier, chef, avait-il risqué. Ce sont les... »

Il n'avait cependant pas pu terminer son explication.

« Je n'ai pas été assez clair ? Allez vous asseoir et attendez votre tour. Qu'est-ce que vous avez – vous êtes sourd ou vous avez bu ? » L'officier de police avait regardé autour de lui de façon éloquente pour inviter les autres policiers à confirmer son diagnostic.

Quand les Kakang eurent entendu une femme raconter qu'elle s'était fait violer, un homme expliquer qu'il avait perdu une vache, un autre dire que son champ avait été détruit par le bétail de son voisin, un troisième rapporter qu'il avait perdu son permis de conduire et une autre femme déclarer que les données inscrites sur le certificat de naissance de son enfant étaient erronées, leur tour était enfin venu de raconter leur histoire. Un oncle avait dit au policier :

« Nous sommes venus à propos des vêtements que Shosho a trouvés : nous voulons voir si ce sont bien ceux de Neo. »

Le policier avait répondu :

« Vous voulez faire une déposition ? » Il avait posé la même question à tous les plaignants précédents. De toute évidence, quelle qu'ait pu être sa formation, il avait particulièrement bien compris et maîtrisait parfaitement la partie où on lui avait expliqué comment prendre des dépositions. Il terminait chaque déposition par une signature, laquelle était une véritable œuvre d'art : tout en boucles, en traits et en points. Il semblait lui-même étonné par un tel chef-d'œuvre, et il avait tendance à le contempler chaque fois qu'il l'exécutait.

Mma-Neo était intervenue.

« Une déposition à propos de quoi ? Je ne comprends pas : nous avons déjà fait des dépositions dans lesquelles nous avons décrit la façon dont Neo était habillée le jour de sa disparition. » La rédaction de ces dépositions avait d'ailleurs été laborieuse : chaque personne avait dû raconter son histoire en setswana, une phrase à la fois, après quoi le policier avait murmuré la traduction en anglais pour la mettre au point avant de l'écrire sur son formulaire. Au moins dix formulaires avaient terminé froissés en boule dans la poubelle du bureau. Mma-Neo n'était pas d'humeur à répéter cette comédie.

« Oh, je vois, avait dit le policier. Vous venez du village où l'enfant a disparu. Pourquoi est-ce que vous ne l'avez pas dit tout de suite ? Vous ne pouvez donc pas dire clairement ce que vous voulez ? Je vais appeler l'officier de police qui s'occupe de votre affaire. Monsieur l'agent, dites au sergent-détective Bosilo que des témoins veulent le voir. »

À son arrivée, le sergent-détective Bosilo avait aussitôt reconnu la famille Kakang. Il s'était adressé à Shosho :

« Vous étiez là hier. C'est vous qui avez apporté les vêtements. Monsieur l'agent, allez chercher les vêtements dans le coffre. Neo Kakang : c'est le nom de la défunte. Et prenez aussi le procès-verbal qui se trouve dans le bureau n° 3. » Le sergent-détective s'était ensuite tourné vers le petit groupe affligé : « Tout ce que nous voulons pour le moment, c'est que vous regardiez les vêtements pour nous dire si ce sont bien ceux que Neo portait quand elle a disparu. Et, si je puis me permettre de vous mettre en garde, ce n'est pas très joli à voir : armez-vous de courage. » Il avait prononcé ces dernières paroles d'un ton compatissant.

Quelques minutes plus tard, l'agent était revenu avec le procès-verbal, mais sans rien d'autre. Il avait expliqué que le coffre ne contenait aucune preuve correspondant à la description en question. Le sergent-détective Bosilo avait feuilleté le rapport, vérifié les informations qu'il contenait dans un registre, donné à l'agent une série de chiffres, et lui avait ordonné de retourner au bureau n° 3 et de rapporter les vêtements. Il avait regardé le groupe de personnes inquiètes en haussant les épaules, comme pour dire : « Cette incompétence est ce que je dois affronter en permanence. » Ils avaient toute sa sympathie : cet homme les comprenait.

L'agent était à nouveau revenu, toujours sans les vêtements. Le sergent-détective était alors parti mener ses propres recherches, mais à son retour lui aussi avait les mains vides. S'il était parti avec une expression de détermination, il était revenu à pas lents, le visage voilé par la perplexité et peut-être par un soupçon de peur. Les deux policiers s'étaient ensuite retirés dans un coin, et lorsqu'ils s'étaient approchés du petit groupe inquiet le plus gradé des deux avait annoncé qu'ils n'étaient pas en mesure de leur montrer les vêtements pour le moment.

« Ce n'est pas vraiment un problème, avait-il déclaré, tentant d'afficher une confiance qu'il n'avait pas. Vous avez déjà fait des dépositions décrivant les vêtements, et il n'est pas urgent que vous les voyiez aujourd'hui. Je suis sûr que cet homme – comment vous appelez-vous : Shosho ? –, oui, que Shosho a dû vous décrire ce qu'il avait trouvé.

— Mais nous voulons les voir de nos propres yeux. C'était ma fille. Je dois voir ce qu'on a trouvé ; je ne peux pas me contenter de l'apprendre par quelqu'un d'autre. Je vous en prie, avait imploré Motlatsi Kakang, la mère de Neo.

— Écoutez : nous prendrons les vêtements, et nous vous les apporterons chez vous, au village – ça vous va ? » Le sergent-détective avait espéré utiliser un ton autoritaire pour décourager la mère.

« Pourquoi ne peut-on pas les voir aujourd'hui ? On vient de loin. » La mère de Neo avait insisté.

« Vous ne pouvez pas les voir aujourd'hui parce que le coffre est fermé à clé, et que l'un des policiers est parti avec la clé », avait annoncé le sergent-détective. L'agent avait regardé son supérieur d'un air sévère : il était tout à fait évident qu'il mentait.

« Eh bien, alors, nous attendrons, avait déclaré Motlatsi Kakang, obstinée.

— Non, vous n'attendrez pas. Ceci est un ordre. Vous ne devez pas entraver les enquêtes de police, sinon, vous aurez de sérieux problèmes. Vous comprenez, femme ? » Malgré sa fermeté, sa voix trahissait un soupçon de peur ; il semblait plus la supplier de s'en aller que le lui ordonner.

« Nous attendrons devant le poste de police ; comme ça, nous n'entraverons pas les enquêtes », avait repris Motlatsi Kakang.

L'agent s'était raclé la gorge afin d'attirer l'attention de son supérieur.

« Monsieur, pourquoi ne dites-vous pas simplement la vérité à ces gens ? » Et, en posant cette question, il avait regardé son chef dans les yeux comme pour lui dire : « Faites-moi confiance. »

« Quelle « vérité » ? Taisez-vous, monsieur l'agent ! Vous ai-je donné l'autorisation de parler ? » La voix du sergent-détective était presque un gémissement. Son assurance s'était désintégrée sous le poids d'une peur que tous pouvaient voir de façon évidente. Le fait qu'il cachait quelque chose était clair aux yeux de Motlatsi et de sa famille. Seul ce qu'il cachait n'était pas clair. Des théories avaient commencé de se former dans la tête de chacun.

« Monsieur, la vérité est que les vêtements ont été envoyés au laboratoire de Gaborone pour qu'on y analyse le sang. » L'agent tentait le tout pour le tout. « En général, nous attendons d'avoir arrêté un suspect, mais il y avait beaucoup de sang sur les vêtements, si bien qu'on a pensé qu'il valait mieux agir vite. Vous comprenez, les experts du laboratoire de Gaborone pourront peut-être nous aider dans notre enquête. C'est pour ça que les vêtements ne sont pas ici : on les a envoyés à Gaborone. » L'agent s'était ensuite tourné vers son supérieur

en le regardant droit dans les yeux : ils savaient tous les deux que c'était un mensonge, mais ils convenaient en silence qu'il s'agissait d'un meilleur mensonge que celui du coffre fermé à clé ; du moins pouvaient-ils s'en servir pour gagner du temps.

« Pourquoi ne pas nous l'avoir dit tout de suite ? » avait demandé la mère de Neo d'un ton de défi. Elle n'était pas dupe des deux policiers ; la mort de votre fille vous donne de la force. Jamais elle ne se serait crue ainsi capable de défier un représentant de la loi.

« Parce que les enquêtes de police doivent être tenues secrètes. Vous ne devez parler de cela à personne au village. Si quelqu'un a tué l'enfant, cette personne pourrait apprendre à quel stade de l'enquête nous en sommes et déjouer nos efforts pour l'arrêter. Vous comprenez, n'est-ce pas ? Nous devons être prudents. » La voix du sergent-détective avait retrouvé un peu de son ancienne assurance.

Les Kakang ne croyaient pas les policiers, mais ils ne savaient pas quoi faire. Ils avaient demandé aux deux hommes quand ils pouvaient espérer voir les vêtements, et l'agent avait répondu « Un mois », tandis que son supérieur disait « Une semaine ». Les deux hommes avaient répondu en même temps. Le supérieur, peut-être convaincu qu'il fallait seulement chercher un peu mieux et demander des renseignements aux autres policiers, avait promis d'apporter les vêtements à la famille une semaine plus tard.

« Comment ça « si » quelqu'un l'a tuée ! Vous pensez peut-être qu'elle est morte de vieillesse ? Qu'est-ce que ça veut dire, « si » quelqu'un l'a tuée ? » Motlatsi Kakang avait commencé à craindre que la mort de son enfant ne reste inexpliquée, comme tant de cas similaires dans d'autres villages étaient restés inexpliqués. Ç'avait été la première inquiétude de presque tous les villageois quand ils avaient compris qu'ils se trouvaient face à un meurtre dont le but était de récolter des parties du corps humain, c'est-à-dire un meurtre rituel. Motlatsi avait alors été submergée de douleur à la seule idée de la souffrance et de la peur que sa fille avait dû éprouver avant de mourir. Motlatsi imaginait les couteaux, s'interrogeait sur leur forme, leur taille et leur couleur – allant jusqu'à se demander s'ils étaient bien aiguisés. Elle avait tenté de chasser les images des couteaux en train de découper sa petite fille sans défense. Depuis la disparition de sa fille, elle était incapable de dormir ou de manger correctement. Le stress et le manque d'énergie dont elle souffrait étaient évidents à en juger par ses yeux cernés, son visage sec et jaunâtre.

« De toute façon, nous devons nous rendre dans votre village la semaine prochaine pour aller chercher des témoins dans l'affaire du bétail du sous-chef. Nous apporterons les vêtements à ce moment-là. » Le sergent-détective venait de faire une promesse qu'il n'était pas sûr

de pouvoir tenir. Il n'avait aucune idée de ce qui était arrivé à la boîte contenant les vêtements, une boîte qu'il avait personnellement étiquetée et placée dans le coffre. Il avait besoin de temps pour réfléchir.

Épuisés et inquiets, les membres de la famille s'étaient alors levés pour prendre congé. Arrivée à la porte, Motlatsi Kakang s'était retournée et avait braqué ses yeux tristes et cernés sur le sergent-détective pour retenir son attention. D'une voix douce, elle avait dit :

« Monsieur le fonctionnaire, quand vous ferez votre travail, souvenez-vous simplement : je n'ai pas perdu une chèvre, et ma vache n'a pas été heurtée par une voiture. Ma fille a été tuée – par des gens qui pensent que vous ne ferez rien. Allez-vous les laisser s'en tirer, comme chaque fois qu'ils ont tué ? »

Un silence était tombé sur le bureau quand Motlatsi s'était retournée, le visage ruisselant de larmes, pour suivre sa famille anéantie.

Les Kakang étaient ensuite rentrés dans leur village pour y attendre la police. À dater de ce jour, les villageois racontèrent et reracontèrent que Shosho avait trouvé les vêtements puis les avait apportés à la police, et que la police n'avait pas été capable de les montrer à la famille.

VIII

Deux semaines après le retour des Kakang au village, une camionnette de police s'était arrêtée devant chez Motlatsi.

« Vous êtes Motlatsi Kakang, la mère de la défunte Neo Kakang ? lui avait demandé un policier.

— Oui, c'est moi », avait répondu Motlatsi. Elle avait ensuite posé sa propre question. « Avez-vous les vêtements que vous aviez promis de nous apporter ? Ça fait deux semaines, maintenant – nous nous apprêtions à retourner au poste de police. » À ce moment, elle pesait à peine plus de la moitié de son poids d'origine : elle avait perdu son appétit à la suite du chagrin et de l'angoisse accablants qu'elle éprouvait. Comment une personne peut-elle nourrir son corps quand son âme se flétrit ?

« Je suis l'enquêteur chargé de cette affaire. Je suis le sergent-détective Senai. Je remplace le sergent-détective Bosilo. Je suis venu vous apporter des nouvelles fraîches de l'enquête. » Le sergent-détective avait une voix et des manières agréables.

Motlatsi s'était adressée à l'une de ses filles.

« Salome, va chercher tes oncles et tes tantes, vite. Dis-leur que la police est ici pour nous présenter son rapport. Appelle aussi Rra-Naso – il est devenu ma « béquille » ces dernières semaines. Il voudra savoir ce que la police a à nous dire. » Elle avait ensuite expliqué au sergent-détective qu'il n'est pas sage d'entendre un rapport important tout seul : beaucoup d'oreilles valent mieux que deux.

Le sergent-détective Senai avait tenté de dissuader Motlatsi d'appeler d'autres personnes, mais celle-ci avait insisté. Quand tout le monde fut enfin assis, il avait informé les membres de la famille que, selon les conclusions de la police, l'enfant avait été tuée par des animaux sauvages.

« Vous savez tous qu'il y a des lions dans cette région. Il advient parfois que les vieux lions n'arrivent plus à chasser du gibier rapide et s'en prennent à la place à un être humain. Vous le savez tous. L'affaire est donc classée. C'est ce que je suis venu vous dire. Je sais que je vous apporte de tristes nouvelles – mais il vaut mieux savoir que ne pas savoir. » On avait dit au sergent-détective qu'il ferait preuve d'une grande courtoisie envers les Kakang s'il allait leur apporter les conclusions de la police au lieu d'attendre qu'ils viennent eux-mêmes au poste. Il avait été affecté au poste de Maun aussitôt après avoir achevé une formation d'un an en Angleterre sur les enquêtes criminelles. S'il n'était guère heureux d'être muté de Maun au poste de police de Gaphala, il comprenait que les mutations faisaient partie intégrante de la vie des fonctionnaires. À propos des villageois de la région qui s'intéressaient à l'affaire Neo Kakang, le commandant de brigade de Gaphala lui avait dit : « Ce sont de simples villageois, mais nous devons tout de même nous montrer courtois : allez là-bas et présentez-leur un rapport de vive voix. Nous classons cette affaire. » Ce jour-là, cependant, en entendant la réaction des villageois, il avait commencé à se dire que les choses évoluaient rapidement dans une direction qu'il n'avait pas prévue.

« Mais ce n'est pas ce qu'on nous a dit la dernière fois. Et les vêtements ? Peut-on voir les vêtements, s'il vous plaît ? C'est ce qu'on attendait aujourd'hui : qu'on nous montre les vêtements afin que l'on puisse confirmer qu'ils appartenaient bien à Neo. » La voix de Motlatsi était calme, mais elle était en contradiction avec la rage qui bouillait en elle. Elle s'attendait à une espèce d'histoire bizarre, mais pas à s'entendre suggérer que Neo avait été tuée par des animaux sauvages : la police ne pouvait pas espérer faire avaler cette histoire à quiconque dans le village.

« Je ne vois pas de quoi vous parlez. » Le sergent-détective avait l'air sincèrement surpris – ou peut-être était-il seulement bon acteur. « Quels vêtements ? On n'a jamais retrouvé les vêtements. Nous avons conclu que des lions – ou d'autres animaux – avaient traîné le corps loin d'ici. Ou peut-être qu'un autre animal les avait enterrés – mais personne n'a jamais retrouvé de vêtements. Vous le savez sûrement ! Vous avez participé aux recherches. De quels vêtements parlez-vous ? » Mentir et dire la vérité en une seule phrase s'avérait difficile : il ne croyait pas lui-même à l'histoire des lions, mais il voulait que les villageois le croient à propos des vêtements.

« Salome, va chercher ton oncle Shosho, s'il te plaît », avait dit Motlatsi à sa fille. Elle s'était ensuite à nouveau tournée vers le sergent-détective. « Monsieur le détective, pourquoi les autres policiers ne sont-ils pas venus aujourd'hui – ceux qui ont pris nos dépositions ? Ceux qui m'ont dit – qui nous ont dit – que les vêtements

avaient été envoyés à Gaborone ? Pourquoi êtes-vous venu nous raconter une nouvelle histoire ?

— Vous devez comprendre, madame, que personne ne possède une affaire. Une affaire peut être reprise par un autre policier à n'importe quel moment ; le gouvernement n'appartient pas à une seule personne – c'est donc moi qui enquête désormais sur cette affaire. » Si le sergent-détective Senai avait compris que Motlatsi était accablée par le chagrin, il était fâché qu'elle lui montre un tel manque de respect. En tant qu'officier de police, il pensait avoir droit au respect.

Motlatsi, cependant, avait décidé de dire les choses telles qu'elles étaient.

« Laissez-moi vous dire ce qui est arrivé à ma fille, monsieur le détective : elle a été tuée pour le *muti* ; le *dipheko*, le *ditlhare*, la médecine traditionnelle. Vous le savez, je le sais, nous le savons tous ; n'importe quel idiot peut le voir. La question est : « Pourquoi fuyez-vous la vérité ? » Qui protégez-vous ? Vous venez ici nous raconter des histoires de lions. C'est ridicule, et vous le savez. Shosho a vu les vêtements. Ils n'étaient pas déchirés, sauf, peut-être, la culotte. Est-ce que les lions lui ont enlevé ses vêtements ? C'est ça, que vous voulez nous faire croire ? Vous croyez que nous sommes nés d'hier ? »

À ce stade, le sergent-détective s'était levé. Il avait commencé à crier après Motlatsi, et les voisins de la famille s'intéressaient désormais à ce qui se passait. Certains avaient déjà franchi la porte de leur cour pour pouvoir entendre. Il ne s'agissait pas d'une affaire privée ; cette affaire concernait le village, et les voisins estimaient qu'ils n'avaient pas besoin d'une invitation pour assister à la scène.

Sello, le cousin de Motlatsi, avait alors repris ses arguments.

« Tout le monde sait que ce sont des gens importants qui commettent les meurtres rituels, pas des hommes dépourvus d'influence. Et on entend toujours dire que la police couvre ces meurtres. On n'aurait jamais cru voir arriver ça ici, dans notre village. L'affaire est classée, nous dites-vous. Cette affaire, monsieur le détective, n'est pas classée. Elle ne sera pas classée avant que vous nous ayez remis les vêtements, et ensuite nous nous occuperons de cette affaire à notre façon ; les meurtriers sauront qu'ils ne sont pas les seuls à connaître de puissants sorciers : nous irons au fin fond du désert du Kalahari et nous trouverons le meilleur des meilleurs. Nous espérons que vous avez apporté les vêtements. » Il avait tendu la main pour montrer clairement qu'il était prêt à les prendre.

Le sergent-détective Senai s'était mis à transpirer. Il se disait qu'il ne valait mieux pas se lever, car les villageois pourraient mal interpréter son geste et le prendre pour un acte d'agressivité. Cependant, assis, il se sentait vulnérable, surtout avec un homme en

colère au-dessus de lui et des personnes qui ne cessaient d'entrer dans la cour. En général, les gens craignaient la police, mais ceux-ci ne semblaient pas avoir été intimidés en voyant sa luxueuse camionnette et les deux agents en uniforme qui l'accompagnaient. Il avait alors jeté un coup d'œil en direction de la camionnette, mais n'avait pas vu les deux agents.

« J'ai relu toutes les notes sur cette affaire. Les vêtements n'ont pas été retrouvés. Tout ce qui se passe dans une affaire est consigné. S'il y avait eu des vêtements, cela serait mentionné dans le rapport. Vous devez vous tromper. » Le sergent-détective avait tenté de prendre une voix autoritaire. Il bouillait également à l'idée qu'on ne lui ait pas tout dit avant de l'envoyer parler aux villageois.

La famille réunie avait alors regardé le sergent-détective : cet homme leur mentait-il, ou est-ce qu'on ne lui avait pas tout dit ? Shosho était arrivé et il commençait à répéter à la famille Kakang ce qu'il avait trouvé, remarqué et fait.

Le sergent-détective était resté perplexe, mais il avait tenté de cacher sa confusion. *Cet homme, Shosho, n'invente pas cette histoire, s'était-il dit. La mère et son cousin non plus.* Il commençait à se sentir perdu dans cette histoire. « Tout ce que je peux vous dire à ce stade, c'est ce que je vous ai déjà dit. Je ne peux pas vous en dire plus. » Il s'était levé comme pour partir – mais quelqu'un lui avait bloqué le passage.

Motlatsi lui avait ordonné :

« Vous ne partirez pas avant de nous avoir donné les vêtements. Vous cachez quelque chose. Vous protégez quelqu'un. Salome, va chercher les voisins. »

Mais c'était inutile : la cour était déjà remplie de voisins, dont certains étaient armés de bâtons. La mauvaise humeur avait commencé de s'installer. Certains villageois avaient poussé les deux agents jusqu'à leur supérieur ; ils se cachaient à l'intérieur de la camionnette de la police.

Le sergent-détective avait imploré :

« Je vous en prie, écoutez-moi : je n'ai peut-être pas compris le rapport – pourquoi est-ce que vous ne me laissez pas retourner au poste pour que je puisse le relire ? » Il fallait qu'il trouve un moyen d'échapper à l'agressivité qui s'installait autour de lui.

Un homme avait empoigné le sergent-détective.

« Vous avez le rapport à la main : lisez-le maintenant et dites-nous s'il vous apprend quelque chose de nouveau. Vous nous prenez vraiment pour des imbéciles. Vous croyez qu'on est stupides parce qu'on ne sait pas lire ? On va vous montrer qui est le plus stupide. » Il

avait ensuite poussé le sergent-détective contre un arbre. Sa tête avait produit un bruit sourd en heurtant le tronc.

Le sergent-détective avait commencé de se décomposer, et il implorait maintenant d'une voix forte :

« Je vous en prie, croyez-moi quand je vous dis qu'on m'a remis ce rapport tel qu'il est. Il n'y avait rien concernant des vêtements. Si vous nous faites du mal maintenant, cela ne vous aidera pas. Ce que vous voulez, ce sont les vêtements. Et si vous dites qu'ils ont été apportés au poste de police par cet homme-là, ils doivent être là-bas. Quelqu'un a peut-être oublié de le consigner dans le rapport d'enquête. Si vous nous laissez partir, je vous promets de revenir demain pour vous apporter les vêtements. Vous comprenez, l'ancien officier de police a été muté dans un autre village, et j'ai fondé mes conclusions sur ce qu'il a écrit dans le dossier. Donnez-moi juste un jour de plus – je ne vous décevrai pas. »

Le groupe avait finalement laissé partir les trois policiers ; l'idée de les retenir était née d'une immense déception. Neo avait disparu depuis déjà trois semaines et, pour la famille et les villageois, la police agissait de façon très étrange.

Sur le chemin du retour, le sergent-détective Senai avait tenté d'interroger les deux agents pour découvrir s'ils savaient quelque chose à propos des vêtements.

L'agent Moruti avait répondu de son mieux :

« Tout ce que je sais, monsieur, c'est qu'avant son départ le sergent-détective Bosilo était un homme effrayé. Je crois que cet homme, Shosho, a bien apporté les vêtements au poste. Je n'étais pas de service ce jour-là, mais c'était assez clair d'après les conversations qu'on entendait au poste. Bosilo les a mis dans une boîte, il a étiqueté cette boîte et a demandé à ce qu'on la mette au coffre. Il l'y a peut-être mise lui-même ; je ne m'en souviens plus. Mais le lendemain, quand il a demandé qu'on lui apporte la boîte, la boîte n'était plus là – elle avait disparu. Au début, il s'est dit qu'on l'avait simplement mise ailleurs, mais elle avait disparu ; comme ça – sans laisser de trace ! Le registre montrait que la boîte avait bien été enregistrée sous un numéro et tout. La procédure d'enregistrement des preuves avait été suivie. » En entendant cela, le sergent-détective Senai était devenu furieux : l'humiliation qu'il venait de subir devant ses subalternes, aux mains des villageois du coin, était quelque chose qu'il n'était pas près d'oublier aussi rapidement.

« Pourquoi ne me l'a-t-on pas dit ? Pourquoi n'en est-il pas question dans le procès-verbal ? J'ai regardé l'historique de l'enquête, et il n'y a rien concernant des vêtements ou une boîte. » L'agent Monaana était alors intervenu.

« J'ai l'impression que le sergent-détective Bosilo a falsifié le rapport, monsieur. Pardonnez-moi de dire une chose pareille à propos d'un officier supérieur, monsieur. Je crois qu'il a fabriqué un autre dossier, monsieur. Voilà ce que je crois. Ça m'inquiète, parce que ces gens, au village, ils sont au courant pour les vêtements. L'un d'eux les a vus. Les autres ont parlé à Bosilo, et Bosilo a confirmé l'existence de ces vêtements. Je ne pense pas qu'ils vont accepter de croire que le dénommé Shosho était saoul. »

Senai conduisait relativement vite pour la piste sablonneuse. Son agitation augmentait à chaque instant.

« Qu'est-ce que vous racontez ? Qui a dit que Shosho était saoul ? »

En répondant, l'agent Monaana s'était presque mis à geindre. Il faisait de son mieux pour retenir ses larmes.

« J'ai participé à l'enquête initiale, monsieur. Le sergent-détective Bosilo m'a ordonné de dire que Shosho n'avait jamais apporté de vêtements. Je devais dire, si jamais on me posait la question, qu'il était saoul et n'avait fait que parler de ces vêtements. On m'a demandé de rédiger une déposition pour expliquer cela. Vous avez dû la lire. Mais il les a bien apportés – je les ai vus de mes propres yeux : une jupe, un chemisier et une culotte, tout tachés de sang. Aucun des habits n'était déchiré, à part la culotte. Comment pourrais-je dire que je n'ai jamais vu ces choses ? J'ai également demandé une mutation, mais on m'a dit de travailler avec vous pour m'assurer qu'il n'y ait pas de vagues. J'ai peur, moi aussi, monsieur. Je ne veux pas être impliqué dans des affaires de meurtres rituels. Pourquoi est-ce que Bosilo a été muté et pas moi ? Ce n'est pas juste. C'était lui, le supérieur ; c'est lui qui aurait dû rester.

— Le commandant de brigade est-il au courant de tout cela ? avait demandé Senai. Est-ce que vous en avez déjà parlé avec lui ? »

À ce stade, Monaana était incapable de cacher sa propre peur.

« Nous ne l'avons pas vu tous ensemble, monsieur. Il m'a appelé après le départ du sergent-détective Bosilo et m'a simplement ordonné d'agir comme le sergent l'avait conseillé. J'ai rédigé ma déposition et je la lui ai remise. C'est tout. Lui aussi semblait effrayé, si je puis me permettre, monsieur – et j'ai fait tellement de dépositions concernant cette affaire que je ne sais plus très bien ce que j'ai écrit ! »

La colère de Senai s'était dangereusement accrue.

« Alors, comme ça, tous les deux, vous êtes en train de me dire que vous avez perdu des preuves importantes, que vous avez concocté une histoire pour étouffer l'affaire, que vous m'avez laissé entrer dans cette cour pour raconter toutes ces bêtises, et que vous ne pensiez pas

devoir me mettre au courant – c’est bien ça ? » L’accroissement de sa colère avait eu une influence directe sur la vitesse à laquelle il roulait. Il avait appuyé sur l’accélérateur.

Les deux policiers s’accrochaient à leur siège. La route était sablonneuse et étroite, si bien qu’il ne pouvait y passer qu’un seul véhicule à la fois – et la camionnette traversait à présent des élevages. Ayant survécu aux villageois, les deux jeunes agents souhaitaient survivre au trajet retour. Ils avaient décidé de ne pas répondre tout de suite à la question du sergent-détective. Finalement, l’agent Moruti avait repris la conversation, d’une voix basse et éraillée qui trahissait un profond désespoir.

« Mais qu’est-ce qu’on va faire, monsieur ? Peut-être que si on ne retourne pas au village, ils oublieront toute l’affaire. »

Senai avait été incapable de se contrôler.

« Parce que vous pensez que cette femme va oublier qu’elle avait une fille appelée Neo ? Vous pensez qu’elle va oublier qu’un jour cette enfant a disparu ? Vous pensez qu’elle va oublier que les policiers ont perdu la seule preuve qu’ils avaient et qu’ils sont arrivés dans une Toyota Hilux flambant neuve avec « POLICE » écrit en gros, pour lui dire que son enfant avait été tuée par des lions manifestement doués pour déshabiller leur victime ? Vous croyez vraiment que c’est ce qui va se passer ? » Comme pour souligner sa question, il avait écrasé la pédale de frein, envoyant presque basculer la camionnette. « Seigneur, vous êtes un idiot ! Vous êtes tous des idiots ! Ce gros lard de commandant de brigade est un idiot ! » Il était ensuite sorti de la voiture pour aller s’appuyer contre un arbre.

Les deux policiers ne savaient pas quoi dire ni quoi faire. Leur supérieur avait garé la camionnette juste avant un virage, et si jamais un autre véhicule arrivait à ce moment-là, il la percuterait de plein fouet. Ils avaient fini par se dire qu’au lieu de parier sur leurs chances de survivre à une collision frontale ils allaient parier sur leurs chances de survivre à une attaque de leur supérieur. Ils étaient sortis du véhicule.

Senai avait aboyé, plutôt que crié, la question qui suivait logiquement :

« À votre avis, que sont devenus les vêtements ? Dire que tout ce que je voulais, c’étaient deux années tranquilles avant ma retraite ! Que sont devenus les vêtements, à votre avis, hein ? ! »

L’agent Monaana avait avancé d’une petite voix : « Peut-être, monsieur, comme le sergent-détective... »

— Je vous demande votre avis à vous, pas ce que cet idiot a dit. Qu’est-ce qui s’est passé, selon vous ? *Vous ! Vous ! Vous !* Vous ne

pouvez pas utiliser votre tête, *pour une fois ? Seigneur !* » Senai était à bout.

« Je crois que les meurtriers ont emporté les vêtements, avait suggéré Monaana.

— Ah oui, et comment ça ? » La colère de Senai venait de céder la place à la curiosité.

« Vous savez qu'ils ont des pouvoirs : ils m'ont peut-être fait croire que je les avais mis dans le coffre alors que je ne l'ai pas fait ; ils ont peut-être ouvert le coffre grâce à leurs pouvoirs, la nuit, quand il n'y avait personne. Mais ils les ont forcément pris – parce que ces vêtements ont tout bonnement disparu. » Monaana s'était mis à gémir de frayeur. Depuis la disparition de la boîte de vêtements, il faisait d'épouvantables cauchemars. La fillette, Neo, lui apparaissait la nuit, debout à côté de son lit, mais elle ne disait rien. Il voyait son visage comme une forme ovale vierge, sans trait précis à part de grands yeux ronds effrayés. Elle se contentait de rester là, à le regarder, du sang coulant de ses aisselles, de sa poitrine et de ses parties intimes. Il était allé consulter trois fois son guérisseur, mais les choses ne s'étaient pas du tout améliorées. Ce n'était pas comme s'il avait participé au meurtre de la fillette. Il ne comprenait pas pourquoi elle lui apparaissait : était-ce pour lui demander de l'aide ou pour lui reprocher d'avoir donné ses vêtements à ses meurtriers ? Le guérisseur lui avait dit que d'une certaine façon c'était sa faute si les assassins avaient pu récupérer les vêtements, car il avait négligé de se fortifier avant de se lancer dans une affaire pareille.

Le sergent-détective avait ensuite ramené l'agent à la réalité en lui posant une autre question.

« Pourquoi est-ce qu'ils se sont débarrassés des vêtements au départ s'ils comptaient les garder ? Pourquoi les jeter pour les récupérer ensuite ? avait-il demandé d'un ton de défi.

— Monsieur, s'il vous plaît, vous pourriez enlever le véhicule de la route ? Je suis désolé, monsieur, mais j'ai peur que quelqu'un ne le percute bientôt, monsieur – je suis vraiment désolé, monsieur. » Monaana avait tenté de garder pour lui son avis sur la position précaire de la voiture, mais il avait échoué : il n'avait pas envie d'avoir à traverser cette partie de la brousse à pied – entre les assassins qui commettaient des meurtres rituels et les lions qui rôdaient dans les plaines.

Pour toute réponse, Senai s'était dirigé vers le véhicule et, une fois à l'intérieur, avait claqué la portière.

Les agents s'étaient hâtés de monter par la portière du passager : ils n'allaient pas se laisser abandonner dans la brousse.

« Cela dit, vous n'avez pas répondu à ma question. » Le ton agressif du sergent-détective ne s'était guère apaisé pendant que le trio s'installait dans la camionnette. Il avait écrasé l'accélérateur, et les agents s'étaient une nouvelle fois retrouvés accrochés à leur siège en priant pour que tout se passe bien.

Monaana avait exprimé sa pensée suivante par désespoir.

« Les vêtements ont peut-être été ensorcelés pour que tout le monde s'embrouille. Vous comprenez ? Ça a marché. Le sergent-détective Bosilo s'est embrouillé, et maintenant l'affaire est classée. L'enfant s'est fait dévorer par des lions. Pourquoi est-ce que vous ne pouvez pas simplement accepter cette idée et classer l'affaire ? »

Senai avait complètement ignoré la remarque implorante de son subalterne. Au lieu de cela, il s'était tourné vers Moruti.

« Agent Moruti, vous ne dites rien – qu'est-ce que vous en pensez ?

— Monsieur, avait répondu l'équipier de Monaana, je veux simplement être muté dans un autre poste de police. Ces gens sont puissants : je ne veux pas finir mort ou fou. Je ne dors plus ; je ne mange plus. Je veux juste quitter ce village, monsieur !

— Je vois », s'était-il entendu répondre sèchement.

En arrivant au poste, Senai avait aussitôt cherché à voir le commandant de brigade, lequel avait demandé d'un ton désinvolte :

« Comment ça s'est passé ?

— Monsieur, avait commencé le sergent-détective d'une voix hésitante, je dois vous dire que je regrette de ne pas avoir été mis au courant à propos des vêtements et de leur disparition. Je savais qu'il s'agissait d'une affaire de meurtre rituel, que tout le monde préférerait classer par manque de preuves. À présent, je découvre qu'on ne m'a pas tout dit. Et les villageois sont en colère. Je croyais que le sergent-détective Bosilo avait été muté dans le Sud pour des raisons de santé. » Senai se lançait dans un défi risqué : il s'adressait à un officier supérieur.

Le commandant de brigade avait alors regardé Senai pendant un moment sans rien dire. Quand il avait fini par ouvrir la bouche, il s'était exprimé d'une voix ferme, avec la façon de parler d'un homme maître de lui. L'ensemble de son argumentation ne souffrait aucune contradiction. Les deux hommes étaient dans la police depuis assez longtemps pour savoir ce qui arrivait aux officiers subalternes qui osaient défier leurs supérieurs. Le commandant de brigade était de toute évidence celui qui commandait.

« Sergent-détective Senai, écoutez-moi, et écoutez-moi attentivement. Je ne le dirai qu'une seule fois : cette enfant a été tuée

par des animaux sauvages – *point final* ! La déclaration concernant l'existence de vêtements a été faite par un ivrogne indigne de confiance – *point final* ! Votre mission d'aujourd'hui consistait simplement à expliquer cela à la famille Kakang. Si je veux vous envoyer chercher des preuves, sergent-détective, je vous le ferai savoir ! Avez-vous fait votre travail, sergent-détective Senai ?

— Oui, monsieur, je l'ai fait, avait répondu Senai. Mais ils ne croient pas à cette histoire. Je n'étais pas au courant pour les vêtements, si bien que je leur ai dit que je vérifierais et que j'y retournerais demain pour leur présenter mon rapport.

— Depuis quand les policiers sont-ils censés rendre des comptes à des villageois ignorants à propos de leurs enquêtes ? Vous leur avez livré les conclusions auxquelles nous étions arrivés, et ça s'arrête là. Vous n'allez pas retourner là-bas : *suis-je clair* ? C'est un ordre, sergent-détective : *suis-je clair* ?

— Oui, monsieur, avait seulement pu répondre Senai.

— Tenez-vous droit, et saluez comme un véritable officier de police ! » Le commandant qui commandait avait décidé de faire jouer son grade.

« Oui, monsieur ! » avait obtempéré Senai, mais le commandant de brigade n'avait pu manquer l'expression de mépris affichée sur le visage de son subalterne.

Le commandant s'était alors contenté de grogner, et le sergent-détective avait docilement quitté son bureau. Une fois dehors, il s'était mis à marmonner et à maudire le commandant de brigade ainsi que la mère, la grand-mère et l'arrière-grand-mère du commandant de brigade. Sa fureur avait atteint son point culminant. Le guérisseur que consultait sa famille se trouvait à plus de trois cents kilomètres et, au vu des derniers événements, il savait qu'il devait à tout prix aller le voir. Avant sa mutation, il avait consulté le devin afin de savoir si la voie était libre. Le devin n'avait vu aucun obstacle majeur sur le chemin du sergent-détective : en lançant les os, il avait seulement mis au jour les habituelles jalousies mesquines. Les deux hommes avaient peut-être pris la divination pour un acte de routine et ne s'étaient pas donné la peine de chercher les obstacles cachés. À présent, pourtant, le sergent-détective avait la certitude qu'une situation problématique de ce genre aurait dû sauter aux yeux du devin. Il s'était dit qu'il était peut-être temps d'en chercher un autre. *On n'est jamais trop prudent avec les devins, de nos jours*, avait-il pensé. *Ce n'est pas comme avant, quand personne n'osait jouer avec une profession telle que la divination*. Aujourd'hui, à l'inverse, toutes sortes de charlatans polluaient le métier. Non que le devin de Senai ait pu être un charlatan, cependant : il avait hérité ses pouvoirs de son grand-père, qui lui-

même les tenait de son père... Restait à savoir pourquoi le devin n'avait pas vu que s'il était muté dans ce village Senai devrait affronter les meurtriers de Neo Kakang ?

Deux jours après la visite du sergent-détective Senai, des villageois avaient lapidé et incendié un véhicule de police venu chercher des témoins dans une affaire de vol sans importance. Les villageois n'avaient cependant pas blessé les deux policiers : au lieu de cela, ils leur avaient demandé de dire à Senai que les choses allaient empirer s'il ne leur apportait pas les vêtements. Le lendemain, ils avaient incendié un autre véhicule du gouvernement et confié au chauffeur le même message. Après l'incendie d'un troisième véhicule, l'État avait répondu par une démonstration de force.

Quand de jeunes officiers de la police paramilitaire avaient fait une descente sur le village, équipés d'armes destinées à réprimer les émeutes et au volant de véhicules semblables à des tanks, les villageois les avaient ignorés et avaient vaqué à leurs occupations comme si de rien n'était. Frustrés et belliqueux, les policiers s'étaient mis à les provoquer, mais les gens du village avaient gardé leur calme : ils avaient refusé de se laisser entraîner dans ce qui aurait pu se terminer en bain de sang. Bien que les villageois les plus jeunes et les plus agressifs aient eu envie de riposter, les aînés avaient donné l'ordre formel de ne pas affronter la police et de ne pas lui fournir de prétexte pour les attaquer. Les villageois étaient donc retournés à leurs champs, au dispensaire et aux magasins comme si la police n'était pas déployée dans leur village.

Cependant, ils tenaient des réunions secrètes sous le nez de la police. Des groupes se réunissaient chez les Kakang afin de mettre au point des stratégies concernant leur prochaine action. Ils avaient fini par s'entendre pour que le sous-chef convoque une assemblée au *kgotla*, avant laquelle le commandant de brigade, en présence d'un membre du parlement de la région, aurait reçu l'ordre de leur présenter un rapport officiel.

Mais cette assemblée n'avait jamais eu lieu, et après des semaines passées à endurer une démonstration de force de la part des autorités et les frustrations qui allaient de pair la situation s'était terminée en queue de poisson. Les villageois avaient repris leur vie, et les autorités avaient repris la leur. Au cours de l'année suivante, bien que des querelles aient éclaté de temps à autre entre les villageois et

les autorités, ce que les autorités espéraient s'était produit : la colère des villageois avait reflué – du moins jusqu'à ce qu'Amantle soit chargée de nettoyer le débarras et qu'il en sorte une chose qui était loin d'être propre.

IX

Motlatsi, la mère de Neo, n'arrivait pas à croire que la blessure qu'elle pansait dans l'espoir de la voir se refermer un jour ait été rouverte de façon aussi étrange. La découverte par la jeune TSP de la boîte contenant les vêtements de Neo couverts de sang était si étrange que Motlatsi était incapable de penser à des théories susceptibles de l'expliquer. Ses voisins et amis venaient lui soumettre toutes sortes d'hypothèses, dont aucune n'avait vraiment de sens. Était-ce l'œuvre des ancêtres de la famille, qui, après toutes ces années, étaient enfin prêts à révéler la vérité ? Était-ce l'œuvre du diable, déterminé à raviver de vieilles blessures ? Était-ce l'œuvre de Dieu, qui répondait aux nombreuses prières de Motlatsi demandant justice ?

Au cours des cinq ans qui s'étaient écoulés depuis la mort de Neo, Motlatsi avait acquis un rythme qui l'aidait à surmonter sa perte. Sa fille aînée, Tebogo, avait entre-temps eu un enfant, Maemo, et Motlatsi s'occupait en l'élevant. Les souffrances d'une mère sont toujours apaisées quand la femme a un autre bébé dont elle doit s'occuper. De plus, Motlatsi était devenue très proche de son voisin, Rra-Naso. Au cours des cinq dernières années, il lui avait témoigné une gentillesse infinie. Il avait le front ridé, les doigts tremblants et des manières douces, et il avait été pour elle une source constante de force et de réconfort. En voyant le profond chagrin qu'il éprouvait, on aurait pu croire qu'il avait perdu son propre enfant. Il avait, en fait, perdu sa femme, et il était donc sans doute capable de comprendre la peine de Motlatsi plus que n'importe quel autre voisin.

« Mma-Tebogo, tu dois laisser la paix entrer dans ton cœur. Tu dois être forte pour les aînés de tes enfants. » Il prononçait ces mots en regardant son amie dans les yeux, mais tournait rapidement la tête en voyant que sa blessure semblait toujours à vif.

« J'essaie, Rra-Naso, disait-elle, j'essaie. Mais Neo était tellement

petite. Et puis, c'était une enfant si forte ; toujours obéissante, pourtant, et elle cherchait toujours à contenter les adultes. Mais tellement petite pour son âge – la plus petite de sa classe ; la plus petite des enfants de son âge. Mais toujours la plus forte. » Motlatsi s'arrêtait, pensant à sa fille : « Comme un petit springbok, toujours en train de courir et de jouer. Comment n'ont-ils pas eu pitié d'une si petite chose ? Comment ont-ils pu être aussi cruels, aussi inhumains ? Quel genre de personne peut tuer une toute petite fille ? »

Rra-Naso ne répondait pas ; il se contentait de l'écouter gentiment. Il avait entendu ces questions bien souvent.

Mma-Neo poursuivait à voix basse, presque pour elle-même.

« Mais elle a peut-être été marquée à sa naissance pour subir quelque chose comme ça.

— Comment ça, « marquée » ? intervenait Rra-Naso. N'accuse pas cette pauvre enfant d'une chose aussi horrible – ni les ancêtres ; ce sont ses meurtriers qu'il faut accuser, qui que cela puisse être, et quoi que les gens puissent penser d'eux. Ce genre de brutalité n'est pas excusable – jamais ! » Sa voix trahissait une telle véhémence, un tel chagrin. Ce débordement était inévitablement suivi par la friction involontaire d'une cicatrice qu'il avait à un doigt, comme s'il cherchait du réconfort en se souvenant d'une blessure bien plus petite que celle qui affligeait leurs esprits.

Mma-Neo revenait ensuite sur les circonstances de la conception de Neo.

« Je n'ai jamais pu parler de la façon dont elle a été conçue : cela a toujours été trop douloureux. Tout le monde sait qu'il y a eu un scandale. Mais maintenant je me dis : *Elle a peut-être toujours été marquée, toujours été destinée à me quitter. Elle n'a peut-être jamais vraiment été mon enfant ; je l'ai peut-être portée pour d'autres. Peut-être que d'une façon perverse c'était la volonté de Dieu.* » Ensuite, ses yeux se perdaient dans le vague.

« Je n'ai pas la moindre idée de ce qui t'a poussée à quitter Mahalapye pour venir ici, mais, quoi qu'il en soit, Neo a été tuée par des hommes cruels en quête de pouvoir – ou peut-être par lâcheté. Mais quelles qu'aient pu être leurs motivations ce sont eux qu'il faut blâmer. Ils l'ont choisie comme on choisirait un poulet pour le repas du dimanche, et ils l'ont tuée comme on tuerait une chèvre. Cela, Mma-Tebogo, ne peut être la volonté de Dieu : Dieu ne pourrait jamais désirer une chose pareille. » Depuis la mort de Neo, Rra-Naso n'appelait jamais son amie Mma-Neo ; pour lui, elle resterait toujours Mma-Tebogo, du nom de sa fille aînée. Elle appréciait cette attention ; c'était un homme tellement prévenant. Il avait compris que prononcer le nom de Neo était comme titiller une blessure refusant de cicatriser.

Des larmes se mettaient à rouler sur le visage du vieil homme, et Mma-Tebogo se mettait elle aussi à pleurer. Ils étaient devenus deux personnes vieillies avant l'âge, liées par la perte d'un être cher et par le désespoir ; deux personnes dont les cicatrices s'étaient à présent rouvertes, à la suite de l'ouverture accidentelle d'une boîte poussiéreuse. « Je t'en prie, parlons d'autre chose. Essayons de chasser ce sujet de notre esprit, sinon, nous allons devenir fous tous les deux – si nous ne le sommes pas déjà. » Mais pendant ces cinq années Mma-Tebogo – Motlatsi – n'avait cessé de penser à ce jour funeste où, de nombreuses années plus tôt, elle avait cherché à avoir une vie meilleure, au lieu de quoi elle était revenue changée pour toujours. Sa vie avait bel et bien changé, mais elle n'était pas certaine qu'on puisse qualifier ce changement d'amélioration. Pourtant, ce changement lui avait donné Neo, si bien qu'en un sens il y avait bien eu une amélioration : un enfant, quelle que soit son origine, est toujours une amélioration dans la vie de quelqu'un.

Motlatsi était allée voir un dénommé Samesu, qui habitait un petit hameau aux abords du village de Mahalapye. L'homme, lui avait-on dit, était un spécialiste des problèmes féminins. Il pouvait aider une femme stérile à tomber enceinte, tout comme il savait guérir des maladies sexuellement transmissibles. Il était capable de trouver un mari à une femme qui en cherchait un, tout comme il pouvait aider une femme à obtenir une promotion dans le cadre de son travail. Des gens lui avaient dit qu'il était particulièrement doué pour corriger les problèmes liés à l'utérus : les utérus tordus ; les utérus douloureux ; les utérus stériles ; les saignements de l'utérus ; les utérus peu attrayants – tout ce qu'on pouvait imaginer : c'était lui l'expert. Les femmes qui entreprenaient ce pèlerinage venaient de loin pour bénéficier de son célèbre savoir-faire.

Le « problème féminin » de Motlatsi était que son partenaire, qui l'avait mise enceinte huit fois et avec qui elle avait eu cinq enfants en huit ans, ne manifestait aucune envie de l'épouser. Il semblait satisfait de cet arrangement, grâce auquel il dormait et mangeait chez les parents de Motlatsi sans qu'on lui demande de participer à la vie du foyer. De temps en temps, il passait quelques nuits chez son autre petite amie. Au début, ce détail n'avait pas constitué un problème majeur, car il était discret – et de toute façon tout le monde sait qu'un homme ne peut se contenter d'une seule femme. Non, d'après Motlatsi, le problème avait pris des proportions sérieuses quand il était devenu moins discret et avait commencé à lui témoigner de moins en moins d'intérêt du point de vue sexuel. C'est à ce moment qu'elle avait décidé d'aller consulter Samesu. Elle espérait qu'il ferait avancer les choses et qu'elle dirait bientôt « Oui » devant le préposé aux mariages.

En secret, elle avait pris un autocar pour se rendre au village de Samesu, s'arrangeant pour arriver là-bas en début de soirée : on ne va pas chercher le genre de remèdes dispensés par des gens tels que Samesu en plein jour. Un homme entreprenant avait découvert que les femmes désespérées avaient besoin d'un moyen de transport « crépusculaire ». Il ne posait aucune question, tant que les femmes payaient ses tarifs exorbitants sans renâcler. En arrivant devant la cour de Samesu, Motlatsi avait vu que sept autres femmes attendaient avant elle. Elles étaient toutes silencieuses et réservées et, parce que cela ne se fait pas, elle ne leur avait pas demandé de quoi elles souffraient.

La queue avait avancé assez vite, et bientôt son tour était arrivé. Une fois à l'intérieur de la hutte, elle s'était retrouvée face à un homme nu dont le corps luisait dans la pénombre. Son corps était presque noir charbon, et il était huilé, si bien qu'il avait un aspect velouté et magique. Elle ne s'attendait pas que le devin soit nu et, parce qu'il se tenait devant elle comme si de rien n'était, elle en avait déduit qu'il s'agissait de son état habituel pendant ses séances de divination. Elle avait entendu dire que certains devins et prêtres travaillaient nus, même si elle n'en avait jamais rencontré auparavant.

« Entrez, *mma*, entrez. Je vois que vous venez de loin. Vous êtes fatiguée : asseyez-vous. » Il avait une voix musicale. Une voix qui suggérait un calme à la fois chaleureux et effrayant : la voix qu'on peut prendre pour amadouer un animal récalcitrant et le capturer dès qu'il s'approche.

Motlatsi avait hésité.

« Entrez. Si vous voulez que votre homme se rapproche de vous, vous ne pouvez pas reculer maintenant. » À nouveau, la voix douce et apaisante.

Cependant, il avait établi ce rapide diagnostic avant même qu'elle soit assise, et cela l'avait convaincue. Elle s'était avancée vers ce bel homme nu – il était *vraiment* beau.

« Asseyez-vous, asseyez-vous ici. » Le devin avait indiqué une natte posée sur le sol. Il s'était ensuite assis à côté de Motlatsi.

Sa patiente n'arrivait pas à faire abstraction de sa nudité. Elle tentait de ne regarder que son visage, mais ses yeux ne cessaient de se poser sur son entrejambe.

« Pour atteindre la nature, il faut être naturel : vous allez devoir enlever vos vêtements. » À ce stade, Samesu s'était mis à préparer ses instruments de divination, et Motlatsi avait commencé à sentir qu'elle n'avait d'autre choix que d'obtempérer. Elle s'était mise nue de nombreuses fois devant des médecins et des infirmières, au

dispensaire comme au grand hôpital. Ce soir-là, elle s'était convaincue que cet endroit n'était pas différent : elle était, après tout, tombée sur un médecin particulièrement réputé.

Quand elle avait été entièrement dévêtue, le devin s'était mis à lui parler de sa même voix douce et rassurante.

« Vous avez des problèmes de nature féminine, n'est-ce pas ? »

— Oui, c'est ça. » Elle avait tenté de garder les jambes serrées, mais le devin avait commencé à lui frictionner les chevilles, puis les jambes, avec un onguent, en remontant le long de ses cuisses jusqu'à ses parties intimes.

Il lui avait ensuite doucement écarté les jambes, la massant selon un rythme lent et doux.

« C'est votre homme, le problème – n'est-ce pas ? Je vous en prie, écartez les jambes. Ne résistez pas, s'il vous plaît. Le remède doit couvrir tout votre corps, sinon, je vous donnerai un mauvais diagnostic.

— Oui, c'est ça. » Elle n'était pas certaine d'avoir répondu oui à la question ou à la demande d'écartier les jambes. Elle avait donc écarté les jambes et répété oui, pour être certaine de répondre aux deux questions : elle voulait avoir le bon diagnostic et le bon traitement. Elle avait cinq enfants à élever, et elle voulait être sûre que leur père reviendrait pour l'aider à les élever. Elle n'obtiendrait jamais ce résultat si elle laissait la pudeur se mettre en travers de son chemin.

« Racontez-moi tout. Mais avant buvez ceci. »

Motlatsi avait bu la tasse qu'on lui tendait. Elle avait commencé à se sentir incertaine de ce qu'elle ressentait : elle se sentait à la fois prise au piège et apaisée. Elle avait l'impression d'être un petit oisillon : faible mais pas craintive – juste merveilleusement impuissante.

« Nous avons cinq enfants, mais il refuse de m'épouser.

— Ce n'est pas tout – quoi d'autre ? » Le massage avait continué. Samesu avait désormais entamé un mouvement circulaire pour lui frictionner le ventre. Il l'avait ensuite repoussée doucement sur la natte.

« Maintenant, il a une autre petite amie. » Motlatsi s'efforçait de garder l'esprit clair : quelque chose se passait en elle, et elle perdait le contrôle.

« Tous les hommes ont des petites amies – ce n'est pas le problème, n'est-ce pas ? Tenez : buvez ceci. » Il lui avait de nouveau tendu la tasse. Il l'avait ramenée en position assise pour lui permettre

de boire. Quand il l'avait repoussée sur la natte, il n'avait rencontré qu'une faible résistance. Il lui massait à nouveau l'intérieur des cuisses. « Quel est le vrai problème ? » avait-il demandé de sa voix douce et apaisante.

De la vapeur envahissait désormais la pièce, mais Motlatsi ne se souvenait pas de l'avoir vu allumer quoi que ce soit.

« Il... il... il ne dort plus avec moi, avait-elle bredouillé.

— Votre mère ne dort plus avec vous... alors, ce n'est pas ça le problème ; vous devez me dire quel est le problème si vous voulez que je vous aide. » Ses mains avaient cessé de bouger, mais elles restaient suspendues au-dessus de son vagin ouvert. Elle s'était aperçue qu'elle s'arc-boutait vers ses mains – mais il les avait retirées. Après les avoir de nouveau enduites d'onguent, il avait commencé à se masser l'entrejambe. Qu'il était prêt à entreprendre un rapport sexuel ne faisait aucun doute.

« Il ne veut plus avoir de rapports sexuels avec moi – pas aussi souvent qu'avant. J'ai peur qu'il ne me désire plus. » Motlatsi s'était redressée pour s'approcher de la voix apaisante.

« Votre féminité a perdu son pouvoir – ça arrive, parfois. Je vais introduire ce médicament en vous. Allongez-vous et détendez-vous. » Là-dessus, il l'avait gentiment allongée. Il lui avait écarté les jambes et avait commencé à lui introduire dans le vagin une espèce de crème lisse et tiède semblable à du lait de toilette. « Maintenant, je vais la faire pénétrer à l'intérieur. Restez allongée et sentez-vous revenir à la vie. Oui : restez allongée ; restez allongée. Je vais la faire pénétrer pour que cela fonctionne. »

À ce stade, il était sur elle et elle avait commencé à réagir. Sa féminité s'était bel et bien réveillée, ainsi qu'il l'avait promis. Avant de comprendre ce qui se passait, elle s'était aperçue qu'elle n'avait pas ressenti autant de plaisir depuis longtemps – peut-être de toute sa vie.

Elle s'était ensuite assoupie. Elle s'était vaguement rendu compte que Samesu continuait ses massages et ses lubrifications, et qu'il la possédait à de nombreuses reprises. Elle était cependant trop loin pour participer. Elle voulait protester, mais les protestations se formaient dans sa tête sans parvenir à aller plus loin. Ses lèvres refusaient de lui obéir, comme toutes les autres parties de son corps.

Plusieurs heures plus tard seulement elle avait pu se redresser. En regardant autour d'elle, elle avait vu que Samesu s'était rhabillé et qu'il préparait des paquets de médicaments, comme s'il ne s'était rien passé de mémorable entre eux.

« Asseyez-vous et prenez ceci. Ça, c'est à boire, et...

— Pourquoi avez-vous fait ça ? avait-elle demandé.

— Fait quoi ? »

Elle n'avait pas répondu : elle était trop troublée pour articuler clairement ce qu'elle voulait dire. Et elle avait honte.

Le devin l'avait regardée un moment avant de reprendre la préparation de ses paquets. Il avait secoué la tête, comme si Motlatsi avait été une enfant ingrate indigne même d'être réprimandée.

« Écoutez-moi, si vous voulez guérir. Je n'ai fait que commencer le traitement, mais c'est à vous de le poursuivre et de le terminer. Réfléchissez soigneusement avant de gâcher tous les progrès que nous avons accomplis aujourd'hui. » Il avait ensuite entrepris de lui expliquer comment elle devait utiliser ses médicaments. Dans les mois à venir, elle devrait avoir plusieurs rapports sexuels identiques à ceux qu'ils venaient d'avoir ; naturellement, il n'avait pas utilisé cette expression : « séances de traitement » était le terme qu'il avait employé. Il avait ensuite annoncé son tarif : 250 pulas, et Motlatsi avait payé en silence.

En retournant attendre l'autocar, elle avait pleuré. Des larmes silencieuses roulaient sur son visage. Elle se sentait stupide de s'être laissé violer par Samesu. Cependant, elle savait qu'elle ne parlerait à personne de ce qu'elle avait vécu. Elle savait qu'elle pouvait être enceinte ou, pire encore, qu'elle pouvait avoir contracté une maladie sexuellement transmissible. La transmission du sida était en augmentation, de sorte qu'elle venait peut-être de signer son arrêt de mort. Elle était certaine d'avoir été violée, mais elle n'espérait pas que quiconque partage son opinion à propos de ce rapport sexuel – après tout, elle n'avait pas résisté. Pourtant, elle avait été violée. Elle, une enseignante de trente-cinq ans, lettrée, était entrée dans une hutte, s'était retrouvée face à un inconnu entièrement nu, avait retiré ses vêtements et avait eu un rapport sexuel avec lui – qui pouvait appeler cela un viol ? Pourtant, elle appelait ça un viol. Et elle savait aussi que c'était un viol dont elle ne parlerait jamais – à personne.

Neuf mois plus tard, elle donnait naissance à une petite fille qu'elle avait appelée Neo, ce qui signifie « cadeau ». À ce moment-là, le responsable de ses huit grossesses et père de ses cinq enfants l'avait quittée pour l'autre femme. Déshonorée et humiliée, elle était partie s'installer dans le village de Gaphala afin de fuir son passé honteux. Elle avait emmené ses six enfants avec elle, sachant que son ancien partenaire ne lui apporterait aucun soutien. Il ne lui vint jamais à l'esprit d'aller voir Samesu afin de lui demander une pension pour élever Neo. De temps en temps – puis plus rarement – elle retournait dans son ancien village pour aller rendre visite à sa famille. Ses jeunes sœurs refusaient de la regarder dans les yeux. Elle n'avait aucun moyen de savoir ce que les gens leur avaient dit à propos d'elle et de

Neo, mais dans tous les cas elles en éprouvaient de la honte.

Dans sa décision de prendre la fuite, pourtant, elle avait choisi un village où, même s'il était reculé, vivaient certains membres de sa famille. Elle pensait que personne ne pouvait vivre sans avoir de la famille à proximité. Elle pensait que ses ancêtres ne sauraient peut-être pas où la trouver si elle les appelait à l'aide. Si les gens reprochaient jadis au père de ses enfants de ne pas vouloir l'épouser, on l'accusait désormais de l'avoir trompé. Et maintenant, Neo avait été assassinée ; conçue sous le charme d'un devin, elle avait péri entre les mains d'hommes faisant appel aux pouvoirs des devins. Son destin était-il de mourir ainsi ? Le seul but de son existence avait-il été de mourir ainsi ? Avait-elle été plantée uniquement pour être cueillie de cette façon ? Les hommes qui l'avaient tuée avaient-ils vraiment leur mot à dire dans cette affaire ? Neo n'avait peut-être jamais appartenu à Motlatsi – la mère n'avait été qu'une nourrice. Mais Motlatsi l'avait tant aimée !

Mma-Neo fut ramenée à la réalité en entendant Rra-Naso secoué par une de ses quintes de toux déchirantes.

« Tiens, lui dit-elle, bois une autre tasse d'eau chaude : ça calmera ta poitrine. » Elle regarda son ami avec inquiétude.

« Merci, Mma-Tebogo, merci. » Le vieil homme entreprit de siroter en silence la tasse qu'on lui tendait.

X

Cinq années s'étaient lentement écoulées, et aujourd'hui, en 1999, le sergent de garde au poste de police de Maun avait dû répondre à un rapport écrit par un chauffeur d'ambulance. Les villageois de Gaphala prétendaient qu'une boîte contenant les preuves d'une vieille affaire de meurtre avait été découverte dans un débarras. Le sergent avait répondu en envoyant deux agents maladroits à Gaphala afin d'enquêter sur cette affaire. Les agents n'avaient pas compris la nature de la découverte avant d'arriver au village, où une foule en colère les avait accueillis. Les villageois avaient ensuite refusé de leur remettre la boîte contenant les preuves, celle qu'Amantle leur avait confiée.

Finalement, les villageois avaient proposé de leur donner la TSP Amantle. Un chef autoproclamé **s'était avancé pour déclarer :**

« C'est une employée du gouvernement : vous pouvez l'emmener – mais vous n'emmènerez rien ni personne d'autre. Nous exigeons des réponses. » Une voix s'était élevée du fond de la foule. « Oui, et c'est elle qui a trouvé la boîte ! C'est peut-être *vous* qui l'avez envoyée ici pour feindre de la retrouver ! Comment pouvons-nous avoir confiance en *vous* ? »

Une heure plus tard, Amantle se trouvait dans la salle d'accueil du poste de police de Maun. Elle regardait des gens tenter de parler à un préposé aux renseignements en criant pour couvrir le sifflement incessant des talkies-walkies. Ces gens devaient crier à travers un comptoir impersonnel à la fois trop haut et trop large. Amantle attendait d'être reçue par le sergent qui avait envoyé les deux agents à

Gaphala.

Une des nombreuses affiches de la salle d'accueil représentait la photo d'un homme séduisant au sourire étincelant et à la posture affectée. Tandis qu'Amantle regardait le visage au sourire arrogant affiché à l'autre bout de la pièce, elle ne pouvait se douter qu'elle utiliserait un jour cette même photo pour tenter de retrouver cet homme. Sous la photo, une main volontaire et assurée avait écrit : « Silas Molemi. Race : Africaine. Cheveux : noirs. Yeux : blancs. » Pour passer le temps, Amantle regarda et lut les légendes inscrites sous les autres photos. Les yeux de Bashi Moreti étaient décrits comme étant rouges, et il avait effectivement les yeux injectés de sang. Les yeux d'Agang Bonosi étaient également censés être rouges, mais sa photo étant en noir et blanc et non en couleur Amantle ne pouvait le confirmer.

En attendant, elle regarda par les fenêtres basses et remarqua deux chèvres qui se battaient sans beaucoup d'enthousiasme. Au-delà des chèvres, elle apercevait des latrines et, un peu plus loin, une rivière. Elle se demanda s'il était très sage d'installer des latrines sur la berge d'une rivière dont l'eau était utilisée pour toutes sortes de choses, y compris pour la consommation. Elle vit ensuite un tourbillon bleu, battant des bras et tapant des pieds, sortir en trombe des latrines, effrayant les chèvres qui se séparèrent avant de prendre la fuite. Quand les battements de bras et les piétinements s'arrêtèrent, Amantle vit, à l'endroit où se trouvaient les chèvres, une femme vêtue de ses seuls sous-vêtements. Un petit groupe de curieux s'attroupa autour d'elle, et la cause de son effroi devint évident quand on aperçut sa main enflée : un scorpion l'avait piquée au moment où elle prenait le journal qui servait de papier-toilette. Voulant l'aider, un homme était allé chercher sa robe bleue à côté des latrines, mais il la lâcha quand un des badauds lui apprit ce qui avait provoqué la douleur de la femme. Celle-ci se trouvait à présent en pleine rue, uniquement vêtue de ses sous-vêtements peu flatteurs.

Une femme armée d'une serpillière entra alors dans la salle d'accueil et la pointa en direction d'Amantle en lui demandant :

« Vous êtes Amantle ? On vous demande au bureau n° 2 – au bout du couloir, par là. » La porteuse de serpillière ne s'arrêta pas ; elle ne précisa pas non plus où était « par là ». Amantle se dit que « par là » devait désigner la direction d'où venait la porteuse de serpillière. Elle s'arracha au drame du scorpion et s'aperçut que le bureau n° 2 se trouvait seulement deux portes après la salle où elle attendait.

Elle frappa à la porte et entra. Derrière un bureau marron éraflé, assis sur une chaise pivotante marron déchirée, se trouvait un homme

d'une trentaine d'années portant un costume rayé. Les agents de la salle d'accueil étaient en uniforme : chemise et pantalon bleus. La chemise de l'uniforme ressemblait en fait à un croisement entre une chemise et une veste, et exigeait d'être retenue par une ceinture pour avoir une certaine tenue. Pour les policiers trop gros, le port de la ceinture sur un ventre protubérant n'était pas du plus bel effet. Sur les officiers négligeant de mettre une ceinture, la veste-chemise ressemblait à une robe de grossesse ; portée avec ceinture, ainsi qu'elle devait l'être, sur de jeunes policiers soignés et bien bâtis, elle ressemblait à une jolie robe courte.

Le policier assis dans le bureau n° 2 n'avait pas à subir l'affront de porter un haut laissant planer le doute sur sa véritable identité : il travaillait pour la police criminelle, de sorte qu'il était dispensé de porter l'uniforme.

« Asseyez-vous. Vous êtes bien Amantle Bokaa, n'est-ce pas ? Vous êtes la TSP du dispensaire. » Il s'adressa à Amantle en rangeant des formulaires, un tampon en caoutchouc et un tampon encreur. Un stylo coincé au coin de sa bouche s'agitait au rythme de ses paroles.

« Oui, monsieur, répondit-elle.

— Dites-nous ce que vous savez. » Une certaine autorité émanait de sa voix.

« À propos de quoi, monsieur ? demanda Amantle.

— Ne faites pas la maligne, jeune femme : vous savez pourquoi vous êtes ici. » Il y avait un soupçon de lassitude dans sa voix et ses manières : la lassitude feinte d'un homme sachant avec certitude qui était le chef.

« Non, en fait, j'ignore pourquoi je suis ici. J'ai reçu l'ordre de monter dans un véhicule de police ; on m'a dit qu'on m'expliquerait pourquoi en arrivant ici, répondit-elle en toute honnêteté.

— Écoutez, sans vous, nous n'aurions pas deux infirmières retenues prisonnières par des villageois en ce moment même – alors, ne faites pas l'ignorante. J'attends votre déposition, alors, allez-y. » Il tenait un stylo, prêt à écrire.

« Il était une fois un crapaud et...

— Pourquoi est-ce que vous me faites ça ? Pourquoi refusez-vous de coopérer avec la police ? » Il regarda Amantle, espérant peut-être l'effrayer pour la pousser à coopérer.

« D'abord, dites-moi pourquoi on m'a donné l'ordre, comme à une criminelle, de venir ici : suis-je en état d'arrestation ? demanda-t-elle.

— Non, vous n'êtes pas en état d'arrestation – mais vous finirez

peut-être en état d'arrestation si vous nous entravez dans notre enquête. » Il parlait d'un ton tranchant.

« Oh, je serais heureuse de partir dès maintenant afin de ne pas vous entraver dans votre enquête – et de quelle enquête s'agit-il ? » Elle se montrait sûre d'elle et culottée.

« Écoutez, jeune demoiselle, l'avertit l'officier de police, je n'ai pas de temps à perdre : il me faut votre déposition.

— Ne devriez-vous pas me guider et me dire ce qui vous intéresse ? Je pourrais commencer en vous racontant l'histoire de ma vie, mais comment saurais-je que c'est ce que vous voulez savoir ? » Sa remarque était pertinente.

« Très bien. Nous frôlons l'émeute, dans ce village : nous voulons savoir ce qui a déclenché tout ça et qui a pris la tête du mouvement. » Un préambule somme toute assez vague.

« Pourquoi frôle-t-on l'émeute dans ce village ? » Amantle lui retourna un regard furieux.

« À cause de la boîte de vêtements que vous avez prétendument trouvée dans un débarras ! Cette boîte a disparu de ce poste de police il y a cinq ans ! Alors, comment se fait-il que vous l'ayez subitement retrouvée dans ce débarras ? Il ne peut pas s'agir de ces vêtements – comment ont-ils atterri là-bas ? Vous comprenez ce que ça signifie ? » demanda-t-il d'une voix rendue perçante par la peur et le désespoir. Sa fausse autorité s'évapora au cours de son envolée passionnée.

« Comment a-t-elle disparu du poste il y a cinq ans ? Est-ce que votre dossier explique comment ça s'est produit ? » Il s'agissait d'une question assez raisonnable.

« Qui pose les questions, ici ? Vous êtes là pour répondre aux questions, pas pour les poser. » Il tentait de réaffirmer son autorité.

« Eh bien, la seule réponse que j'aie, vous la connaissez déjà : j'ai trouvé cette boîte dans le débarras. Vous le savez déjà, car vous venez de me le dire. Vous savez aussi que la boîte a disparu de ce poste : ce sera une information intéressante à transmettre aux gens du village, parce qu'on leur a raconté une histoire complètement différente, il y a cinq ans. Ils seront heureux de savoir qu'ils avaient raison depuis le début – d'ailleurs, ils n'en ont pas douté un seul instant. Eh bien, merci. Pouvez-vous demander à quelqu'un de me reconduire, maintenant, s'il vous plaît ? Je vais annoncer à tout le monde que vous êtes à présent d'accord avec les villageois pour dire que vous aviez les vêtements et qu'ils ont disparu d'ici. Bon, quand dois-je leur dire que cette disparition a eu lieu ? » Elle s'exprimait avec une clarté implacable.

L'officier de police était nerveux : il en avait trop dit et, à

présent, il ne savait pas comment retirer ces informations.

Afin d'accroître son malaise, Amantle dit en souriant :

« On peut retirer un doigt pointé ; on ne peut pas retirer des paroles, monsieur l'officier. Donnez-moi ce papier : je vais rédiger moi-même ma déposition.

— Contentez-vous de parler, et j'écirai, ordonna-t-il.

— Non ; donnez-moi ce papier, et j'écirai ma déposition. Je ne veux pas qu'il y ait de litiges plus tard à propos de ce que j'ai dit. Le formulaire, s'il vous plaît, monsieur l'officier – je sais écrire, vous savez. » Elle lui jeta un regard menaçant.

« Quel âge avez-vous ? demanda-t-il. Vous n'êtes pas TSP ? » Il tentait de comprendre comment une fille de son âge avait le cran de tenir tête à un homme portant l'insigne de la police – il avait l'habitude de traiter efficacement avec des villageois obéissants, quel que soit leur âge.

« Qu'est-ce que mon âge vient faire là-dedans ? Je l'écirai sur le formulaire. Vous voulez cette déposition, oui ou non ? » Elle ne lâchait pas.

Le policier lui tendit le formulaire à contrecœur pour qu'elle puisse rédiger sa déposition. Quand elle eut terminé, il lut ce qu'elle avait écrit et lui dit qu'il n'était pas satisfait du résultat. Elle reprit sa déposition et la regarda.

« Vous voulez que j'ajoute à ma déposition que le sergent Monaana n'a pas aimé les informations que je lui ai données ? C'est bien votre nom, n'est-ce pas ? Vous n'êtes pas très doués pour les présentations, ici, hein ? On m'a trimbalée d'une personne à une autre, et aucun de vous n'a pris la peine de se présenter. C'est mal élevé, ça. Dois-je ajouter un paragraphe spécifiant que vous souhaitez que je change ma déposition pour y mettre ce que vous voulez et non ce que je sais ? C'est ça ? » Elle tentait délibérément d'énervier le policier dans l'espoir qu'il lui révèle d'autres informations sous l'influence de la colère.

L'ancien agent Monaana ne voulait plus avoir affaire à cette odieuse jeune femme ; il voulait sa déposition.

Cependant, Amantle insista pour en avoir une photocopie avant de partir.

« Où est la photocopieuse ? Je tiens à en faire une copie moi-même, déclara-t-elle.

— Comment ça, vous voulez faire une copie ? Nous ne photocopions pas les dépositions pour les témoins – et nous n'autorisons certainement pas les témoins à manipuler le matériel de

la police ! gronda-t-il.

— J'ignore de quoi je suis censée être témoin. Et je ne vous donnerai pas cette déposition avant d'en avoir une copie en main – alors, arrêtez-moi si vous voulez. » Elle semblait vouloir être placée en état d'arrestation. Intérieurement, pourtant, elle craignait que ce stupide officier ne soit assez dingue pour l'arrêter.

Perplexe, le sergent alla informer le commandant de brigade des exigences de la jeune femme empoisonnante. Quelques minutes plus tard, il revint en lui disant que le commandant désirait la voir. Il la conduisit aussitôt dans le bureau de son supérieur, situé plus loin dans le couloir.

Le bureau du commandant de brigade était vaste mais encombré de toutes sortes de meubles et de gadgets cassés. Il y avait au moins trois ventilateurs hors d'usage posés dans un coin. *Ce type doit être du genre à ne jamais rien jeter*, se dit Amantle. *Et il n'a aucun goût pour la décoration*. Les murs étaient d'un vert répugnant. Le plafond, blanc à l'origine, présentait de grosses taches rondes de couleur brune résultant d'infiltrations dans le toit. Le sol avait jadis été d'un gris ciment assez banal jusqu'à ce qu'on donne de la peinture bleue à quelqu'un, et le résultat était maintenant pénible à regarder. Amantle pensait que ce désastre devait être récent car derrière la porte elle apercevait de petites taches de peinture bleue encore fraîche. Le commandant avait manifestement mangé des œufs ou de la crème anglaise à son dernier repas, à en juger par la tache jaune qu'on voyait sur sa cravate ; la crème anglaise étant généralement servie en dessert pour les mariages ou les repas de Noël, Amantle se dit qu'il s'agissait très certainement d'œuf.

« Asseyez-vous et dites-moi pourquoi vous faites entrave à une enquête de police. » Cet homme avait une voix retentissante, et qui n'avait rien d'aimable – une voix habituée à donner des ordres.

« Tout ce que je veux, c'est une copie de ma déposition – c'est tout, répondit-elle simplement.

— Pourquoi y tenez-vous tellement ? mugit-il.

— Le sergent-détective m'a expliqué que les choses avaient tendance à disparaître de ce bureau. Il m'a dit que l'une de ces disparitions concernait les vêtements appartenant à la victime d'un meurtre – désolée, monsieur, à la victime de lions. Je n'ai pas envie que ma déposition disparaisse. Je sais que les termites mangent le papier, et il y a plein de papier dans ces bureaux. Je sais que les disparitions entraînent des reconstitutions – et les reconstitutions ne correspondent pas toujours à la vérité, n'est-ce pas ? » Elle dévisageait le commandant, bien décidée à ne pas ciller la première.

« Vous ne croyez tout de même pas à l'histoire que les gens de ce village font circuler et disant que les vêtements ont disparu de ce poste de police, si ? » Le commandant feignit la perplexité en fronçant les sourcils.

« Le sergent y croit, lui aussi, expliqua Amantle. C'est lui qui m'en a parlé : demandez-lui. » L'ombre d'un sourire apparut sur son visage lorsqu'elle l'invita à interroger son subordonné.

Le sergent Monaana baissa la tête. Le commandant de brigade grogna, puis cria :

« Espèce de crétin ! Vous n'avez quand même pas dit ça à cette fille, si ? Vous êtes un idiot ! Je ne comprends pas comment vous avez pu devenir sergent ! » Il était si furieux que ses yeux menaçaient de sortir de leurs orbites. Il se tenait les tempes, comme s'il tentait physiquement de contenir sa colère.

Amantle décida de mettre un peu de sel sur la plaie.

« Certaines personnes croient qu'il a été promu à ce grade justement *parce que* c'est un idiot, monsieur : seul un idiot aurait réussi à étouffer aussi mal cette mystérieuse disparition de vêtements, monsieur. Mais qu'avez-vous fait des vêtements, monsieur ? Ça, il ne me l'a pas dit. » Elle répétait « monsieur » pour irriter le commandant de brigade.

« Vous ne pouvez pas traiter d'idiot un officier de police, rétorqua-t-il. Je vais vous boucler pour avoir dit une chose pareille. » Il bondit en avant, les yeux exorbités.

Amantle, cependant, ne broncha pas.

« Je ne crois pas, monsieur. Vous comprenez, il faudrait que vous vous arrêtiez d'abord, parce que c'est vous qui l'avez traité d'idiot en premier – je me suis contentée d'en convenir. Je serais – quel terme employez-vous, déjà – l'inculpée secondaire ? Et vous seriez l'inculpé principal – ou comptez-vous témoigner contre votre complice ? Ce serait terriblement injuste, monsieur.

— Taisez-vous ! cria le commandant de brigade.

— Quel serait le chef d'accusation, monsieur ? poursuivit Amantle comme si le commandant ne l'avait pas interrompue. Il faudra dire : L'accusée, Amantle Bokaa, a, en ce jour du 2 juin 1999, traité d'idiot un sergent brillant, promu pour avoir perdu, caché ou donné à des personnes inconnues, des preuves concernant une affaire de meurtre rituel...

— J'ai dit : taisez-vous, jeune fille ! Si vous continuez, vous allez finir en cellule. Vous croyez que c'est un jeu ? Et si vous continuez à crier sur les toits qu'il s'agit d'une affaire de meurtre rituel, vous allez avoir des problèmes – je vous préviens ! » Le commandant de brigade

transpirait sous l'effort qu'il fournissait pour exprimer sa colère.

« Nooon – vous n'allez pas m'enfermer. Vous êtes tous dans le pétrin, et m'enfermer vous y enfoncera jusqu'au cou. Je vous en prie, emmenez-moi à la photocopieuse, monsieur le commandant. Je suis fatiguée, et je veux rentrer à Gaphala avant le coucher du soleil. Je suis désolée de continuer à dire qu'il s'agit d'un meurtre rituel, monsieur : bien sûr, il s'agit d'une affaire de lions – ou était-ce des hyènes qui ont tué cette pauvre enfant ? J'oublie sans arrêt. De quel animal s'agissait-il, monsieur ? » Amantle remportait la partie.

« Montrez-lui la photocopieuse, et faites-la sortir d'ici. Je ne veux plus jamais la revoir. Que sont devenues les filles bien élevées ? Ce n'est qu'une TSP, non ? » Le commandant de brigade grogna, et le sergent Monaana interpréta ce grognement comme l'ordre de sortir. Il s'exécuta et, en sortant, il entraîna Amantle hors du bureau aux couleurs criardes et rempli de bric-à-brac.

Amantle fit deux copies de sa déposition et donna l'original au sergent Monaana. Elle reprit bientôt la route de Gaphala, conduite par un jeune agent dans une camionnette de police. Cependant, ses tentatives pour lui soutirer des informations restèrent vaines : il chanta pendant tout le trajet pour éviter d'avoir à entretenir la conversation.

Dès qu'Amantle et le sergent eurent franchi la porte, le commandant de brigade appela son secrétaire, l'agent Nnono, qui travaillait dans un bureau adjacent. Quand l'agent Nnono, un jeune homme qui avait vu Amantle entrer dans le bureau de son chef et qui avait écouté la conversation en douce, prit l'appel, il n'attendit pas que son chef lui explique la raison de son coup de téléphone. Au lieu de cela, il saisit l'occasion de lui dire ce qui le préoccupait.

« Dites, monsieur, cette fille qui était là, Amantle Bokaa : n'est-ce pas celle qui a causé toute cette agitation l'année dernière, au National Stadium – je veux dire, quand les étudiants ont manifesté contre l'armée ? » Le jeune agent de police était tellement désolé qu'il parvenait difficilement à s'exprimer : son chef le terrorisait, et il aurait préféré être dans la rue, à combattre le crime, au lieu d'être assis ici, à taper toute la journée à la machine comme une petite fille et à répondre aux appels du commandant de brigade. Il ne comprenait pas pourquoi les forces de police n'employaient pas des secrétaires, comme toutes les autres administrations : *De jolies filles en jupe courte seraient une bonne chose pour le moral*, voilà ce qu'il pensait.

« Qu'est-ce que vous me racontez !? » aboya le commandant de brigade. Passez-moi M^{me} Molapo – tout de suite ! Qui est M^{me} Molapo – c'est ça, que vous me demandez ? Pourquoi est-ce que j'ai un secrétaire si j'ai besoin de vous expliquer des choses aussi

simples ? « Qui est Molapo ? » Vous me demandez ça, à moi ? À moi ? ! Est-ce que j'ai l'air d'une standardiste ? Est-ce que j'ai l'air d'un agent ? Agent Nnono, comment pouvez-vous espérer réussir à mener une enquête si vous n'arrivez même pas à vous rappeler l'information la plus basique ? Par le Dieu des israélites, regardez ce que je dois affronter ! M^{me} Molapo est la directrice du *tirelo sechaba*, compris ? Bon, passez-la-moi ! *Et dans les plus brefs délais !* »

L'agent Nnono regrettait que son chef ne l'ait pas écouté quand il avait voulu lui donner ce qui, il en avait la certitude, était une information importante : le fait que la jeune TSP était plus dangereuse qu'elle n'y paraissait. Il craignait également qu'on ne lui reproche plus tard de ne pas avoir mis en garde son commandant de brigade contre cette fille.

Mais le commandant ne faisait que grogner et crier, et il n'écoutait personne.

« M^{me} Molapo est en ligne, monsieur. » L'agent Nnono avait trouvé la destinataire de l'appel, et il décida de rester en ligne afin d'écouter la conversation. Il redoutait son chef, mais il considérait qu'écouter aux portes faisait partie de son travail : c'était une façon de savoir qui était important et qui ne l'était pas – des informations dont il avait besoin afin d'accomplir son difficile travail. Aujourd'hui, en entendant que son chef prévoyait de faire muter la TSP hors de la région, il poussa un soupir de soulagement : il pensait lui aussi qu'elle devait être transférée au plus tôt. Il décida pourtant de rester en ligne jusqu'à la fin de la conversation.

« M^{me} Molapo, ici le commandant de brigade du poste de police de Maun. J'ai besoin d'un service. Il y a une jeune fille, du nom d'Amantle Bokaa, affectée au dispensaire de Gaphala, et nous avons des raisons de croire qu'elle pourrait être en danger. Je ne peux pas en dire trop pour le moment, mais je vous conseillerais d'écrire au plus vite une lettre de transfert vers un autre village – de préférence vers un autre district – et ce dans les plus brefs délais. » Les civils étaient toujours impressionnés par les formules officielles, se dit-il.

« À quel genre de danger faites-vous allusion ? » demanda M^{me} Molapo, dont la première pensée fut : *Encore une fille qui reçoit les faveurs d'un homme puissant*. Elle n'allait pas laisser des pratiques corrompues se développer dans son département : elle avait établi sa réputation en ne s'autorisant aucun favoritisme dans les placements, les réaffectations, et les retours anticipés, et elle n'allait pas mettre cette réputation en danger au premier coup de fil.

« Comme je vous l'ai expliqué, reprit le commandant de brigade, je ne peux pas vous en dire plus pour le moment : c'est une affaire de police sensible. » Il y avait de la fermeté dans sa voix – il pensait

nécessaire de se montrer ferme lorsqu'il traitait avec des civils.

« Dans ce cas, puis-je vous suggérer de soumettre votre demande urgente par écrit, monsieur ? » M^{me} Molapo se montrait tout aussi ferme. L'actuel lot de TSP était sur le terrain depuis moins de deux mois, et elle avait déjà reçu une trentaine de demandes de transfert, pour toutes sortes de raisons. Bien que la plupart des TSP aient invoqué des raisons de santé, la plupart de leurs demandes étaient liées au fait que ces jeunes étaient peu disposés à aller dans des villages de campagne reculés. Les TSP originaires de la région de Gaborone étaient les pires, et M^{me} Molapo n'allait pas se laisser convaincre d'organiser un transfert seulement parce qu'un commandant de brigade pensait que la police dirigeait le monde.

Elle n'était pas aujourd'hui dans les meilleures dispositions, car elle s'était retrouvée coincée dans des bouchons en venant au travail à la suite de ce qu'elle considérait comme un barrage de police inutile. La ville entière semblait actuellement en chantier, et la police n'arrangeait rien en installant de nombreux barrages routiers. Les chauffards ivres continuaient de faucher des usagers de la route innocents, et la police dressait des barrages pénibles qui ralentissaient encore la circulation sans pour autant enrayer la marée des accidents de la route. De plus, M^{me} Molapo détestait être témoin de l'arrogance avec laquelle les policiers s'adressaient aux automobilistes.

« Nous avons très peu de temps, madame Molapo, précisa le commandant de brigade, vous devez agir maintenant. Si vous me faxez la lettre de transfert, nous pourrions demander à l'ambulance du dispensaire de passer chercher la fille et nous pourrions l'évacuer d'ici quelques heures.

— Si c'est tellement urgent, pourquoi ne proposez-vous pas simplement de la mettre à l'abri pendant un jour ou deux – ou jusqu'à ce que le danger soit écarté ? J'imagine qu'elle aussi veut se mettre à l'abri du danger. Pourquoi avez-vous besoin d'une lettre de transfert ? Y a-t-il d'autres fonctionnaires dans le même cas ? Qu'en est-il des autres TSP affectés dans les villages voisins – envisagez-vous de les transférer, eux aussi ? J'ai la liste devant moi, et, voyons : il y a cinq autres TSP dans ce groupe de villages. Comment se fait-il qu'elle soit la seule à être en danger ? » M^{me} Molapo posa ces questions en toute sincérité.

« Madame Molapo, reprit le commandant de brigade, vous ne comprenez manifestement pas la gravité de cette affaire. Ne venez pas me dire que je ne vous ai pas prévenue si cette fille a des ennuis. J'espérais que vous pourriez m'aider avant qu'une innocente se retrouve mêlée à des problèmes dont elle ne sait presque rien. Bonne journée, madame Molapo.

— Attendez, monsieur... »

Mais il avait raccroché.

Quand l'agent Nnono entendit le clic, il s'inquiéta à nouveau. Il se dit qu'il devait aller prévenir son chef à propos de cette fille, la dénommée Amantle. Pour le moment, pourtant, il resta dans son bureau. Il s'approcha de la porte et s'appuya contre celle-ci pour être sûr qu'on ne l'ouvre pas à l'improviste ; il ne pouvait pas la fermer à clé. Il alluma une cigarette, sur laquelle il tira goulûment quelques rapides bouffées. Il écrasa le petit bout restant, puis alla jeter le mégot par la fenêtre. Il prit ensuite deux chewing-gums, qu'il mâcha rapidement. Il déglutit à plusieurs reprises, tentant de chasser l'odeur de tabac de son haleine. Pour plus de précautions concernant son hygiène buccale, il ouvrit le tiroir du bas de son bureau d'où il sortit un pot de mayonnaise. Il déboucha celui-ci et prit une cuillerée de mayonnaise qu'il fit tourner dans sa bouche avant de l'avaler. Il était fermement convaincu que la mayonnaise éradiquait l'odeur du tabac. Il se sentait désormais parfaitement prêt à affronter son chef.

Devant la porte de son supérieur, il s'arrêta pour arranger sa chemise et s'assurer que sa ceinture était bien en place. Il mit ses mains en coupe, souffla, puis inhala profondément l'haleine piégée à l'intérieur. Satisfait, il frappa avec hésitation. Un grognement se fit entendre de l'autre côté de la porte ; il interpréta celui-ci comme une invitation à entrer, et il entra. Son chef grognait tout le temps pour dire : « Entrez », « Sortez », « Restez », « Asseyez-vous », « Levez-vous », etc. : c'était à son subalterne d'interpréter ce grognement, et il arrivait fréquemment que ledit subalterne se trompe. Les conséquences de cette mauvaise interprétation variaient, pouvant se traduire par l'obligation de marcher de long en large dans la cour comme un soldat de garde, ou par des heures supplémentaires. Les autres officiers racontaient qu'un jour un agent qui avait mal interprété un de ses grognements avait dû passer une nuit en cellule à titre de punition.

Au moment où l'agent Nnono entra, le commandant de brigade referma brutalement un des tiroirs de son bureau. Il y avait un secret dans ce tiroir, et l'agent prévoyait de le découvrir un jour – *Sans doute un magazine « cochon », pensait-il, ou peut-être ses remèdes traditionnels.* Le commandant de brigade était si rusé qu'il saurait sûrement si quelqu'un touchait à son tiroir. L'agent n'avait pas réussi à trouver le courage de chercher ce que contenait le tiroir, que le commandant refermait brutalement chaque fois qu'il pénétrait dans son bureau. Il avait l'impression que plus son chef était nerveux, plus il se tournait vers le contenu de ce tiroir. La curiosité de l'agent était refrénée par la possibilité que le tiroir contienne des remèdes traditionnels : il n'avait

pas envie de finir aveugle ou estropié juste parce qu'il était curieux. Pourtant, s'il y avait des magazines de filles nues à l'intérieur, il se dit que ce serait chouette de pouvoir y jeter un coup d'œil de temps en temps...

« Qu'est-ce que vous voulez, agent Nnono ? aboya l'officier supérieur. Et tenez-vous droit ! Vous êtes officier de police ou quoi ? Ne restez pas planté là, mou comme un filet de morve !

— Oui, merci, monsieur. Monsieur, je voulais vous dire que cette fille, Amantle Bokaa, a causé des problèmes au National Stadium il y a deux ans, monsieur. C'était le leader des étudiants qui ont organisé la manifestation le jour de la fête nationale de l'Armée – ceux qui se sont appelés les Enfants pour la Paix, monsieur. Il y a eu des émeutes, monsieur, et un officier militaire a été limogé, monsieur. » L'agent marqua une pause : il ne voulait pas que le commandant de brigade pense qu'il était en train de dire qu'il risquait de se faire virer. Il se mordit la lèvre et attendit.

« Continuez, fut sa seule réponse.

— Je n'en sais guère plus, monsieur – mais peut-être que le siège a un dossier sur elle, monsieur. Il y a eu une commission d'enquête, parce qu'elle s'est plainte d'avoir été arrêtée illégalement, monsieur. Ensuite, un soldat a été limogé, et je crois que deux officiers de police ont été suspendus. Il y a eu sa photo dans les journaux pendant des semaines. Je me suis dit que vous deviez être mis au courant, monsieur. » Il tentait de déchiffrer l'expression de son chef : il savait qu'un grognement se préparait, et il voulait l'interpréter correctement. Cependant, quand celui-ci sortit, il fut accompagné de deux demandes impeccablement formulées : il devait lui fournir tous les documents relatifs à la commission d'enquête et appeler le sergent-détective Maladu au quartier général.

Plus tard, alors qu'il écoutait une conversation téléphonique entre son chef et Maladu, l'agent Nnono apprit que Maladu avait été l'un des six membres chargés de la commission d'enquête. La conversation qu'il entendit le laissa insatisfait. Il alluma une autre cigarette : tant que son chef restait au téléphone, il n'avait pas à se mettre derrière la porte pour fumer. Cependant, quand il eut terminé sa cigarette, il décida de mâcher d'autres chewing-gums et d'avaler une autre cuillerée de mayonnaise. Ça l'ennuyait de penser qu'avant de mourir d'un cancer lié au tabac il aurait la bouche pleine de dents cariées à cause du sucre contenu dans les chewing-gums, et son derrière déborderait de sa chaise à cause de toute la mayonnaise qu'il aurait ingérée. Il se disait que si on pouvait lui assigner de véritables tâches de policier, il aurait l'occasion de marcher, de se dépenser, et de moins fumer. Il avait déjà un ventre digne d'un homme qui

empochait un chèque plus important à la fin du mois. Ses collègues le taquinaient en lui disant que pour un agent il avait un physique de commandant de brigade. En silence, il reprocha à son chef son tour de taille croissant, ses dents brunâtres et sa toux sèche du matin.

XI

La conversation avait éveillé la curiosité de M^{me} Molapo : quelque chose ne tournait pas rond dans l'appel qu'elle avait reçu de Maun. Elle appela Amantle au dispensaire de Gaphala.

« C'est bien le dispensaire de Gaphala ? Pourrais-je parler à Amantle Bokaa, s'il vous plaît ? »

C'était Amantle qui avait décroché.

« Amantle à l'appareil. Qui êtes-vous ? »

— C'est M^{me} Molapo, du bureau du *tirelo sechaba*, à Gaborone, lui répondit-on.

— Oui, madame Molapo ? demanda Amantle.

— Avez-vous des ennuis de quelque sorte ? » demanda M^{me} Molapo.

Amantle décida d'être prudente.

« Pourquoi cette question ? »

— Parce que je viens de recevoir un appel très étrange de la part du commandant de brigade de votre région ; il prétend que vous courez un danger, et il voulait vous faire transférer de ce village sur-le-champ – pas seulement du village, en fait, mais du district. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? »

Amantle réfléchit vite : elle savait qu'elle devait trouver rapidement une histoire plausible.

« Ah, le commandant de brigade exagère – même si je suis certaine que ça part d'une bonne intention. Simplement, on m'a demandé de ranger un vieux débarras, et certaines personnes ont trouvé que ce n'était pas une tâche digne d'une TSP. Mais je n'y vois aucun inconvénient ; je ne me suis pas plainte. Quelqu'un s'est plaint à ma place sans me demander mon avis. Oui, je crois que c'est simplement le rangement de ce débarras qui a causé tous ces

problèmes. » *Un peu de vérité vaut mieux que pas de vérité du tout*, se dit-elle.

« Mais qui s'est plaint, alors ? insista M^{me} Molapo. Comment se fait-il que le commandant de brigade soit impliqué dans cette histoire ? » Elle était certaine qu'il se passait quelque chose de louche. Elle s'attendait que la fille saute sur l'occasion pour se faire muter dans un village plus proche des magasins et autres commodités ; le fait qu'elle ne veuille même pas être transférée n'avait aucun sens.

Amantle devait réfléchir vite à nouveau.

« Je crois que c'est un officier de police. Il a peut-être cru me rendre service : il répétait sans cesse que je n'aurais pas dû ranger ce débarras – il disait que je devrais être dans un joli village, près de jolies choses. Mais je suis bien, ici, madame Molapo. Je vous en prie, ne me transférez pas : je vais bien – vraiment ! Et puis, je vis chez une famille charmante. » Elle tentait d'avoir l'air heureuse et enthousiaste.

M^{me} Molapo devina cependant une faille dans son raisonnement :

« Pourquoi cet officier de police s'intéressait-il à votre travail ?

— Je n'en sais rien du tout, répondit Amantle. Je crois qu'il va être muté dans un autre district, et il était désolé de me laisser ici. En fait, je le connais assez peu. Il a dit que le commandant de brigade l'aimait bien et lui rendrait service ; je ne me doutais pas qu'il comptait me faire muter. Je suis désolée qu'on vous ait ennuyée avec ça – ce n'était vraiment pas la peine. » *Donnons-lui un peu de ce qu'elle soupçonne déjà*, pensa-t-elle.

« Je suis heureuse de l'entendre, répondit M^{me} Molapo. Je crois que l'affaire est classée, alors. Je suis heureuse que vous vous soyez bien adaptée. Je crois que j'avais raison, en définitive. » Cette dernière remarque s'adressait plus à elle-même.

« Raison à propos de quoi, madame Molapo ? » Amantle se montrait insistante, et elle le savait.

« Peu importe, trancha M^{me} Molapo en décidant de mettre un terme à la conversation. Au revoir. » Et elle raccrocha. Pourtant, quelque chose continuait de la tourmenter... Puis elle eut le déclic, et elle comprit ce que c'était : la petite Bokaa avait été dans les journaux environ deux ans plus tôt – une histoire d'émeute et d'arrestation illégale. M^{me} Molapo soupçonnait le commandant de brigade de ne pas vouloir quelqu'un ayant une telle réputation dans son district. « Eh bien, pas de chance, monsieur le commandant, murmura-t-elle tout bas, parce qu'elle va rester où elle est ! » Elle était heureuse de contribuer à causer quelque tracas à un officier de police – à n'importe quel officier de police. Les policiers n'étaient pas des gens qu'elle

appréciait beaucoup.

Amantle s'interrogeait au sujet de cet appel téléphonique, et elle espérait que M^{me} Molapo continuerait de s'opposer à la police. En réfléchissant à sa situation, elle arriva à la conclusion – et pas pour la première fois – qu'elle avait une tendance à se retrouver mêlée à des choses incroyables. La réalité était sans doute que lorsqu'il se passait des choses incroyables elle ne s'enfuyait pas en courant, contrairement à la plupart des gens : cela l'intriguait, et elle se retrouvait embarquée dans ces histoires.

Par exemple, il y avait eu la fois où, à douze ans, elle avait annoncé à ses amis que la directrice de l'école désirait les voir dans son bureau. En arrivant là-bas, elle avait déclaré à la directrice qu'en dépit de l'interdiction de leurs parents ses camarades continuaient de se baigner dans la rivière. Tout le monde savait que la rivière était dangereuse : sale, infestée par la bilharziose, profonde par endroits, et capable de crues rapides et dangereuses assez imprévisibles. À la suite de ses révélations, ses amis avaient reçu une correction pour les punir de céder à leurs pulsions suicidaires, et plus tard ils avaient donné une correction à Amantle pour la punir de les avoir trahis. Ils l'avaient ensuite bannie, refusant de jouer avec elle et répandant le bruit que c'était une « grande gueule » et la chouchoute de la directrice. Ils avaient toutefois cessé d'aller se baigner dans la rivière. Un mois plus tard, deux filles de leur école s'étaient noyées alors qu'elles nageaient dans cette même rivière. Les élèves de la classe d'Amantle avaient décidé de lui pardonner, et avaient encouragé tout le monde à les imiter.

Il y avait également eu la fois où on l'avait tirée d'un joli rêve – dont elle n'avait jamais pu se rappeler les détails – pour aider une de ses cousines en train d'accoucher. Elle et sa cousine se trouvaient alors aux champs, et leurs voisins les plus proches habitaient à environ deux kilomètres. Amantle avait treize ans, et elle n'avait jamais réfléchi sérieusement à la façon dont le bébé qui grandissait dans le ventre de sa cousine allait venir au monde. Sa cousine avait déjà eu trois enfants, et cette nuit-là, pressante et sévère, elle avait ordonné à Amantle d'aller chercher du sable pour confectionner un lit qui absorberait le sang, d'aiguiser et de faire bouillir un couteau et, ensuite, de se débarrasser du placenta. Amantle avait accompli toutes ces tâches à la seule lumière de la lune. Le bébé avait choisi d'arriver avec deux semaines d'avance, la nuit où aucun adulte, à part sa propre mère, n'était là pour l'aider à naître.

XII

La situation évoluait rapidement, et Amantle se retrouvait au cœur de l'action. Elle avait espéré passer une année tranquille à Gaphala, mais elle s'était vite aperçue que ses espoirs n'allaient pas se concrétiser.

Elle se demandait si elle allait à nouveau se retrouver confrontée aux autorités, comme cela s'était produit pendant la « marche pour la paix », ainsi que les journaux avaient intitulé la courageuse manifestation étudiante contre l'armée en 1997. Amantle était alors en form 4, son avant-dernière année de lycée. Elle savait qu'on l'avait accusée d'être le leader de la manifestation, même si ce n'était pas sa façon de voir les choses. C'était Simon Motlotle qui avait appelé au premier rassemblement et suggéré la manifestation étudiante. Et c'était Rita Leselo qui était entrée par effraction dans la salle de dessin de l'école afin de voler la peinture dont les élèves s'étaient servis pour fabriquer les banderoles.

Amantle avait décidé de participer à la manifestation seulement après s'être assurée que celle-ci se déroulerait sans violence. Une de ses cousines s'était fait expulser pendant les émeutes, lesquelles s'étaient soldées par l'incendie de l'école, deux professeurs blessés et quinze étudiants arrêtés. Amantle n'avait aucune intention de se faire expulser, même si elle pensait nécessaire d'organiser un genre d'action. Elle était alors allée recruter d'autres étudiants pour les convaincre de participer à la manifestation. Le jour de la manif, elle brandissait la banderole principale en tête de cortège – mais, en dépit de cette position particulièrement visible, elle ne s'était jamais considérée comme le leader du mouvement, ainsi que les autorités et les journalistes de la presse écrite avaient décidé de l'appeler. Pourtant, une fois étiquetée de la sorte, elle avait eu des affaires plus urgentes à régler que de tenter de rétablir la vérité.

Aujourd'hui, donc, elle décida d'appeler une de ses amies : l'avocate Boitumelo Kukama.

« Je suis bien chez Kukama, Badisa et Cie ? demanda-t-elle. Amantle Bokaa à l'appareil. Pourrais-je parler à M^{lle} Kukama, s'il vous plaît ?

— Salut Amantle. C'est Boitumelo. On commençait à se demander si tu ne nous avais pas oubliés – « loin des yeux, loin du cœur » ? On a tous apprécié le temps que tu as passé parmi nous. Beaucoup de clients me demandent de tes nouvelles. Comment ça va ?

— Écoute ! Écoute ! » Amantle était impatiente. « Le téléphone du dispensaire est le seul téléphone de tout le village, et je n'ai pas pu appeler avant. Maintenant, c'est moi qui dirige le dispensaire, parce que les infirmières sont, comment dirais-je, « indisposées ». Les circonstances sont bizarres, mais je ne peux pas t'expliquer maintenant ; je te rappellerai quand j'aurai plus de temps. Je voulais seulement te dire que tu vas peut-être bientôt entendre des histoires intéressantes à propos de ce village et d'une affaire vieille de cinq ans concernant la disparition d'une fillette de douze ans. Elle s'appelait Neo Kakang. Tu peux regarder ce que tu trouves sur cette affaire ? Tout ! Retrouve les vieux articles de journaux qui en parlaient. Appelle tes amis au ministère public et soutire-leur des informations. Tu as des amis dans la police ? Appelle-les et interroge-les aussi. Fais vite, avant qu'ils n'aient la frousse. Tant qu'ils pensent que c'est une vieille affaire enterrée, ils accepteront de parler. Demain, ce sera trop tard : personne ne voudra plus te dire quoi que ce soit. « Il va y avoir de la merde dans le ventilateur », comme tu dis. Souviens-toi de ces noms : sergent-détective Senai, sergent-détective Bosilo, agent Moruti, et agent Monaana ; je te donnerai d'autres noms quand j'en saurai plus. Et souviens-toi que ces grades remontent à cinq ans : on parle d'avril 1994. Et une dernière chose – après, il faut que je raccroche : si j'ai besoin de toi, tu viendras ? J'aurai peut-être bientôt besoin d'un avocat ici. On a déjà menacé de m'arrêter, mais je crois que c'était seulement pour m'intimider. Je sais que c'est beaucoup demander, mais réfléchis-y – ne me donne pas de réponse maintenant.

— Amantle, dans quoi tu t'es fourrée, là-bas ? demanda Boitumelo. Je croyais que TSP était un boulot assez tranquille. Et ce village, il n'est pas au milieu de nulle part ? Qu'est-ce qui peut bien se passer là-bas ? » Elle était à la fois alarmée et excitée : elle travaillait sur un contrat de bail et s'ennuyait ferme. Ce que lui racontait Amantle contenait un grand potentiel d'excitation.

« Deux mots : meurtre rituel ! répondit Amantle. Je ne dirai rien de plus à ce stade – mais je t'appellerai plus tard dans la soirée. Et encore une chose : tu peux aller voir mes parents pour leur dire que

quoi qu'ils entendent à la radio je vais bien ? Tu connais mon père : il s'inquiète pour rien. Merci. » Avant de raccrocher, elle promit une nouvelle fois de rappeler.

Elle était devenue très proche de Boitumelo quelques mois plus tôt, alors qu'elle effectuait un stage de cinq mois chez Kukama, Badisa et Cie. Elle avait beaucoup appris, et elle avait aimé participer aux travaux juridiques du cabinet. Ce travail avait été une formidable façon de s'occuper après deux dernières années de lycée particulièrement ardues. C'était au cours de son avant-dernière année qu'elle avait contribué à motiver un groupe d'étudiants – même s'il s'agissait d'un petit groupe – pour organiser cette manifestation contre l'armée.

Le gouvernement avait nommé une commission d'enquête afin d'en savoir plus sur les circonstances et les personnes ayant participé à la manifestation. À la suite des conclusions de la commission, un officier militaire avait été limogé et deux policiers suspendus. Quand Amantle avait intenté un procès pour arrestation illégale, Boitumelo Kukama était devenue son avocate. Cependant, la procédure n'avait pas été facile, et à présent, presque deux ans plus tard, les participants avaient à peine eu le temps de tirer un trait sur cette affaire. Le plus dur, pour Amantle et les autres membres du groupe, c'est qu'au moment où la commission avait commencé de les interroger, en 1998, ils étaient tous très occupés à préparer leurs examens de fin d'études.

Par moments, Amantle n'avait plus très bien su qui étaient leurs amis. Même certains étudiants censés témoigner en leur faveur avaient eu la frousse. Des parents étaient venus à l'école pour dire à la directrice que leurs enfants préféreraient se concentrer sur leurs études plutôt que d'avoir à témoigner. Il avait été difficile de maintenir la cohésion du groupe et d'inciter les autres élèves à donner à la commission des informations sur ce qu'ils savaient. Les membres du groupe avaient subi des intimidations de toute part. Boitumelo Kukama et une de ses amies journalistes étaient devenues les meilleures alliées d'Amantle, et elles l'avaient guidée et épaulée pendant toute cette épreuve.

Les étudiants avaient fini par triompher, mais Amantle estimait que ce triomphe était limité à bien des égards. Tout d'abord, le rapport final de la commission, que celle-ci avait remis au bureau du président, n'avait jamais été rendu public ; Amantle avait découvert assez rapidement qu'un rapport public n'était pas nécessairement – en fait, pratiquement jamais – le résultat d'une enquête publique. Le peu d'informations qu'elle avait glanées à propos du rapport étaient des bribes qu'elle avait réussi à réunir grâce à sa seule ingéniosité et à la persévérance de Boitumelo. Dans son rapport, la commission avait

établi différentes conclusions et recommandations. Les gens ne les avaient cependant pas toutes respectées, et Boitumelo tentait encore de les faire appliquer correctement.

Après le coup de téléphone d'Amantle, Boitumelo appela quelques amis et connaissances pour tenter de découvrir si l'un d'eux savait quelque chose à propos d'une affaire de meurtre rituel commis cinq ans plus tôt à Gaphala. Toutes ses demandes de renseignements restèrent vaines, mais elle ne pensa pas pour autant qu'on tentait de lui cacher quelque chose. Elle comprit cependant que cinq ans plus tôt aucune des personnes qu'elle venait d'interroger ne pouvait être avocat ou officier de police. Elle décida d'envoyer Nancy Madison, une jeune Britannique étudiante en droit, « à la pêche » aux renseignements : avec mission de lire des coupures de presse concernant l'affaire, rédiger un rapport sur ce qu'elle trouverait et dresser une liste de tous les noms mentionnés dans les articles.

Quelques heures plus tard, Boitumelo avait lu suffisamment d'articles pour être convaincue que la disparition de Neo Kakang était bien due à un meurtre rituel de plus commis pour le *dipheko*. Les circonstances entourant la disparition de Neo, les recherches infructueuses, la colère de la communauté, la position officielle, tout n'était que trop familier. À peine deux ans plus tôt, Boitumelo avait été contactée par une assistante sociale de Morule pour aider une jeune fille de treize ans persuadée que son père l'avait vendue à des assassins perpétrant des meurtres rituels. Après avoir échappé aux trois mêmes hommes à deux reprises, la fillette effrayée avait décidé de demander de l'aide. Des questions qu'elle lui avait posées, Boitumelo avait acquis la conviction que la fille avait raison de soupçonner son père de complicité.

Avec l'aide de l'assistante sociale et d'un fonctionnaire compatissant, la jeune fille avait été transférée dans une pension située loin de son village. La véritable raison de ce transfert rapide et clandestin n'avait été évoquée dans aucun document officiel. Boitumelo était restée en contact avec la jeune fille après l'incident et l'avait encouragée à poursuivre ses études. Les conseillers de la jeune fille avaient tous parié sur le fait que deux ou trois ans plus tard elle serait jugée trop vieille pour être bonne pour le *dipheko*. Boitumelo s'était souvent demandé quelle pauvre fille innocente avait pris la place de sa cliente. Elle s'était dit que les meurtriers n'avaient

sûrement pas renoncé à leurs projets parce qu'une fille n'était plus disponible : ils avaient une élection à gagner, des affaires à faire prospérer ou une promotion à obtenir – ils devaient trouver une autre gamine. Ils avaient peut-être dû la chercher dans un autre village afin de minimiser les risques d'être pris. Depuis l'incident, Boitumelo n'avait jamais pu lire un article concernant une enfant tuée par des crocodiles, dans un accident de train ou dans un incendie sans se demander si les autorités ne cherchaient pas à couvrir une mort plus sinistre.

Boitumelo se demandait aujourd'hui sur quoi Amantle avait pu tomber pour faire ressurgir l'affaire Kakang quand son téléphone sonna. C'était sa secrétaire, pour lui annoncer que son client suivant dans l'interminable file d'attente qui s'étirait dans le bureau de la réception était arrivé.

XIII

« Puis-je parler au commandant de brigade, s'il vous plaît ? C'est Amantle Bokaa, du dispensaire de Gaphala. » Amantle respira profondément pour se calmer. Avec tous ces événements, elle ne savait pas trop où elle allait. *À ce train-là, je vais sûrement finir en prison*, se dit-elle : aider et encourager un enlèvement étaient des délits graves.

Le commandant de brigade prit le téléphone.

« C'est M^{lle} Bokaa à l'appareil – pas « TSP » ; pas « fillette » ; pas « jeune demoiselle » : vous comprenez ? » Quitte à risquer de moisir en prison pour enlèvement, autant se montrer impolie avec un commandant de brigade : le juge n'alourdirait pas sa peine parce qu'elle avait manqué de politesse à l'endroit d'un officier supérieur de police.

« Non mais pour qui vous vous prenez, pour me parler comme ça ? ! » La voix à l'autre bout du fil était – de façon prévisible – un beuglement.

« Vous n'écoutez pas – si c'était le cas, vous ne poseriez pas cette question. Vous m'appellerez « mademoiselle Bokaa », et je ne vous appellerai pas « vieil homme » ou « monsieur le commandant de brigade », ni par aucun autre nom absurde : je vous appellerai « monsieur Badidi » – c'est entendu ? Bien. Maintenant, écoutez. Je ne suis qu'une messagère. Les villageois tiennent à vous dire qu'ils ne veulent pas voir le SSG débarquer dans leur village avec tout leur attirail de commando. Je dois vous rappeler que les infirmières sont toujours leurs hôtes, et qu'ils ont les vêtements en leur possession. Ce sont les deux choses qui vous intéressent, non ? Vous ne devez pas répandre de méchantes rumeurs racontant que les infirmières sont retenues en otages : les villageois veulent vous faire savoir qu'en aucune manière ils ne détiennent des otages. »

M. Badidi avait avalé sa salive de travers en entendant Amantle parler du SSG, le Groupe spécial de soutien, une unité de police paramilitaire à laquelle le gouvernement faisait appel pour réprimer les émeutes. Et quand elle avait prononcé le mot « otages », elle avait retourné le couteau dans la plaie.

« Jeune fille... »

Amantle raccrocha, sur quoi le téléphone se mit à sonner aussitôt. Elle et le groupe de villageois qui l'entourait l'ignorèrent. *Laissons-le mariner un peu*, décidèrent-ils. Au bout d'un moment, Amantle rappela M. Badidi.

« Si vous persistez à m'insulter, je refuserai d'être votre intermédiaire. Je vous rends service, vous savez ; rien ne m'oblige à faire ça. » Elle ne croyait pas un mot de ce qu'elle disait : elle avait peur, et elle se demandait comment tout cela allait finir.

« Oui, mademoiselle Bokaa, lui répondit-on d'une voix résignée.

— Bien ; je note un énorme progrès dans votre attitude. Maintenant, écoutez-moi. Vous pouvez attaquer ce village avec votre SSG et embarquer tout le monde, ou bien écouter les revendications des villageois : c'est à vous de décider – mais les villageois voudraient que vous réfléchissiez très soigneusement aux conséquences. Si vous choisissez la première alternative, vous ne retrouverez ni les infirmières ni les vêtements. Votre prison n'est pas assez grande pour y enfermer tout le village – et il faut penser aux enfants : bien sûr, vous pouvez décider de les arrêter, eux aussi. Si vous choisissez d'écouter les villageois, il va falloir vous armer de patience : ils n'ont pas fini de se consulter. Alors, que décidez-vous, monsieur Badidi ?

— Pouvez-vous me donner le nom des villageois impliqués dans cette affaire ? » Il tentait de remettre le pouvoir à sa juste place.

« Il vous faudra appeler le bureau d'Omang, la mairie ou le bureau du recensement pour obtenir ces informations ; tout le village est impliqué. » Amantle adora sa dernière réplique.

« Et en ce qui concerne les personnes qui se trouvent dans le bureau avec vous en ce moment même ? demanda-t-il, sans perdre espoir.

— Eh bien ? » Amantle feignait l'incompréhension.

« Pouvez-vous me donner leurs noms ? » Il dut préciser sa demande.

« Une minute – laissez-moi leur demander leurs noms. » Elle marqua une pause avant de répondre. « Désolée : ils refusent de me dire comment ils s'appellent.

— Vous croyez que je suis assez stupide pour croire ça ! ? » Le

commandant de brigade ne put réprimer son exaspération une seconde de plus, et la colère explosa dans sa voix.

« L'étendue de votre stupidité n'est pas mon principal sujet de préoccupation pour le moment – alors, passons à des choses plus pertinentes, je vous prie.

— Je ne peux pas rester assis ici et vous laisser diriger les choses là-bas – je dois remettre un rapport à mes supérieurs, et c'est eux qui décideront d'envoyer ou non le SSG. Le ministre tiendra certainement à être informé. » La frustration de Badidi se devinait à l'autre bout de la ligne, même s'il tentait de paraître sûr de lui.

Amantle continua de mener le jeu.

« Ne téléphonez pas tout de suite – donnez trois heures aux villageois.

— Trois heures ! s'écria-t-il. Trois heures, c'est trop long ! Un de ces parvenus d'agents peut appeler un ami, qui appellera un ami, et toute cette affaire prendra une tournure différente. » Il était debout.

« OK, deux heures, alors, répondit-elle calmement.

— Pourquoi vous faut-il tout ce temps, d'abord ? » Il fallait qu'il sache.

« Les villageois veulent rédiger une pétition et la faire signer par tout le monde – ça va prendre du temps. Ensuite, ils vous inviteront ici, vous pourrez récupérer les vêtements, et les infirmières pourront retourner à leurs occupations. Les villageois tiennent à ce que vous sachiez qu'ils sont tout aussi pressés que vous de voir les infirmières reprendre leur travail. Vous voyez, ils sont déjà fatigués d'avoir à les nourrir et à vider leur pot de chambre. » *Un brin d'humour ne peut pas faire de mal*, se dit-elle.

« Puis-je parler aux infirmières ? » Il posa cette question sans trop y croire. « Comment puis-je être sûr que vous ne leur avez pas fait de mal ?

— Attendez une minute, lui ordonna Amantle avant de marquer une courte pause. Vous êtes toujours là ? reprit-elle. Tenez : vous pouvez parler à l'infirmière Palaki. »

L'infirmière Palaki prit le téléphone, et Amantle la laissa parler dans le combiné.

« Est-ce que vous... »

Cependant, Amantle estima que quatre mots étaient suffisants, si bien qu'elle interrompit l'infirmière au milieu de sa phrase.

« Vous êtes satisfait ? Je vous appellerai toutes les demi-heures – et les villageois tiennent à préciser que si jamais ils sentent approcher le moindre hélicoptère, le marché ne tient plus. Ils disparaîtront dans

la brousse – les vêtements, les infirmières et tout ; vous pourrez arrêter et tuer qui vous voudrez, à ce moment-là. Vous vous souvenez de ce qui est arrivé au commandant de brigade de Sasawe quand il a reçu l'ordre d'envoyer le SSG ? Vous ne voulez pas servir de bouc émissaire, si ? » Ce petit *si* était une façon très efficace de terminer la description du pire scénario possible pour lui.

Il demeura cependant intransigeant.

« Je ne suis pas convaincu que ce soit la bonne façon de gérer cela, mademoiselle Bokaa : ne pouvons-nous pas trouver une autre solution ? Que diriez-vous de... »

Ce fut à Amantle de l'interrompre une nouvelle fois.

« Je vous rappellerai dans une demi-heure. » Elle finit par raccrocher, également peu convaincue de gérer cette affaire de la bonne façon.

XIV

« Puis-je parler à M^{lle} Kukama, s'il vous plaît ?... Boitumelo, c'est Amantle. Écoute : les choses se sont considérablement aggravées. Non, écoute : j'ai besoin que tu viennes ici, ou dans le coin. C'est quand, la dernière fois que tu es allée camper ? Fais tes bagages comme si tu partais en camping : oui – les tentes et tout ; des pneus de rechange, aussi. Et apporte deux téléphones portables avec leur chargeur : oui – un Vista, et l'autre un Mascom ; on ne sait jamais ce qu'on capte, ici. Et apporte un annuaire. Apporte aussi le matériel photo du bureau – appareils et caméra. Oui, tout le « tralala » ; de l'eau et de l'essence, aussi. N'oublie pas les portables. Ne dis à personne où tu vas. Viens avec Milly – elle mérite ce scoop. Envoie un fax à la Haute Cour de Francistown et demande à parler à un juge. Trouve qui s'occupe des affaires urgentes ; ensuite, va à Gantsi – non, tu ne vas pas à Francistown : « Francistown », c'est pour égarer ceux qui pourraient se souvenir que tu leur as posé des questions sur l'affaire Kakang. Quand peux-tu être à Gantsi ? Il te faut sept heures, je pense ; ensuite, trois de plus, et tu devrais être ici. Et, si tu peux, trouve une carte détaillée de la région. Non – laisse tomber : on n'a pas le temps. Je t'appellerai toutes les heures pour te donner des nouvelles. Je dois y aller : il faut que j'appelle le commandant de brigade, maintenant. Et une dernière chose : apporte ton ordinateur portable – et du papier, bien sûr. Apporte tout le nécessaire pour préparer des documents légaux dans la brousse. » Pendant sa tirade, Boitumelo tenta de s'opposer à l'exécution de son projet, mais Amantle ne se laissa pas démonter. À la fin, elle expliqua qu'elle n'avait pas beaucoup de temps et, en entendant son amie exprimer des réserves, elle promit de la rappeler plus tard dans la journée. Elle souligna cependant que les quelques heures qui allaient suivre seraient précieuses, qu'elles seraient en fait décisives.

« Qu'est-ce qui se passe ? Tu as l'air bien agitée – c'était encore ton amie ? » demanda Nancy Madison. Elle se trouvait dans le bureau de Boitumelo quand Amantle avait appelé. Arrivée au Botswana depuis peu, elle était sûre d'y être à sa place. Depuis le premier appel d'Amantle, elle parcourait de vieux articles de presse concernant la mystérieuse disparition de Neo Kakang. Elle avait également mené ses propres recherches à propos de disparitions similaires. D'après ce qu'elle avait pu trouver dans le temps limité dont elle disposait, elle avait l'impression que ces disparitions débouchaient toujours sur des troubles de l'ordre public que le gouvernement devait réprimer en envoyant la police paramilitaire. Peu d'éléments prouvaient que les quelques arrestations effectuées par la police paramilitaire avaient jamais abouti à une véritable condamnation. Toutefois, jusqu'ici, elle n'avait guère eu le temps de mener des recherches approfondies sur la question – et la petite bibliothèque de son village n'était pas susceptible de lui fournir le genre d'informations dont elle avait besoin pour tirer de telles conclusions.

« Oui, répondit Boitumelo, c'était Amantle. Elle est sur un coup énorme, d'après ce que j'ai compris. Elle veut que j'aille la rejoindre là-bas avec Milly.

— C'est où, « là-bas » ? demanda Nancy. Je peux venir ?

— Elle se trouve dans un village au bord du delta, répondit Boitumelo – apparemment, c'est un très bel endroit. Je n'y suis jamais allée.

— Vraiment ? demanda Nancy. Le delta de l'Okavango ? C'est censé être une des dernières régions vraiment sauvages de la planète, si on en croit toutes les pubs. J'aimerais bien vous accompagner, Milly et toi, si ça ne t'ennuie pas.

— Je ne vois pas pourquoi ça m'ennuierait, répondit Boitumelo. Mais il faut que tu saches que le trajet va être long – et les routes ne sont pas goudronnées partout. Qu'est-ce que ça donne, tes recherches ? »

Les deux femmes parlèrent ensuite des informations qu'elles avaient pu réunir. Elles travaillèrent ensemble, excitées à l'idée d'entreprendre un long et pénible trajet à travers le désert du Kalahari. Avant de quitter l'Angleterre, Nancy s'était beaucoup documentée sur le Botswana, et elle espérait pouvoir caser un petit voyage dans l'une des célèbres réserves naturelles du pays au cours des six mois de son séjour. Jamais elle n'aurait cru pouvoir combiner travail et plaisir, ainsi qu'elle s'apprêtait à le faire.

« On part quand ? demanda-t-elle à Boitumelo. – Demain aux aurores, répondit Boitumelo ; la route est longue. Si tout se passe comme prévu, on devrait arriver à Gaphala demain soir vers le

coucher du soleil. On va prendre la route de Gantsi – c'est plus court en termes de distance, mais ce n'est pas goudronné tout le long. Ça veut dire qu'on va être ralenties un peu pendant les trois derniers quarts du trajet. Ça te tente toujours ? » Nancy avait de la peine à contenir son émotion. « Si ça me tente ? Mais bien sûr ! Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? »

Boitumelo prit un ton de conspiratrice.

« Parle doucement – c'est la première chose : Amantle veut que personne ne soit au courant de ce voyage. J'ai une amie qui travaille au ministère public et, si jamais quelqu'un apprend qu'on part pour Gaphala, cette personne risque de voir des portes se fermer devant elle. Pour le moment, elle n'est pas sûre de vouloir nous fournir des informations, mais je pense qu'elle le fera. Comme tu peux l'imaginer, elle a des scrupules à me parler – si bien qu'on ne peut révéler à personne où l'on va pour le moment, ni pourquoi. Résume la situation à Milly dès qu'elle arrive – je file à Gaborone, pour voir Naledi : c'est l'amie qui acceptera peut-être de me parler, ou peut-être pas.

— Tu reviens quand ? demanda Nancy. On ne devrait pas préparer nos bagages ce soir, si on part demain ? À quelle heure on part, au juste ? Qu'est-ce que je dois prendre ? Et pour combien de temps on part ? » Elle était organisée de tempérament, et il lui fallait des listes, des horaires et des unités de mesure.

« Ne te la joue pas britannique avec moi, d'accord ? » Boitumelo sourit. Les deux femmes se taquinaient à ce sujet depuis que Nancy avait échoué au « test du robinet », une épreuve que tous les stagiaires américains et britanniques de Boitumelo avaient ratée. Elle avait dit à Nancy, qui à l'époque habitait chez elle, que la maison disposait de l'eau chaude. Très peu de maisons du village en étaient pourvues, si bien que c'était une information digne d'être mentionnée à un hôte. Le lendemain matin, au petit-déjeuner, Nancy avait raconté qu'elle avait pris une douche froide parce qu'il n'y avait pas d'eau chaude. Boitumelo avait répondu :

« J'ai pris une douche chaude, et tu aurais pu en prendre une, toi aussi, si tu avais ouvert le robinet d'eau chaude.

— Mais c'est ce que j'ai fait, avait rétorqué Nancy, et j'ai eu de l'eau froide. » Elle s'était cependant empressée d'ajouter : « Je ne me plains pas ; vraiment, je ne suis pas... l'eau n'était pas si froide que ça. »

En se concentrant pour beurrer sa tartine, Boitumelo avait répondu :

« Je crois que tu viens d'échouer au test du robinet. » Elle avait ensuite pris le pot de confiture en se demandant pourquoi les

Britanniques, avec l'exactitude qui les caractérisait, disaient qu'ils beurreraient leur pain mais pas qu'ils le « confituraient ». *Ces Anglais, on ne peut pas compter sur eux – pour le langage, tout au moins, s'était-elle dit. Juste au moment où on croit les avoir compris, ils vous filent entre les doigts.*

« Comment ça ? avait demandé Nancy, perplexe.

— Tu avais deux robinets devant toi, avait expliqué Boitumelo. Tu as ouvert celui qui a un point rouge, en t'attendant qu'il fournisse de l'eau chaude. Comme ce n'était pas le cas, tu as conclu qu'il n'y avait pas d'eau chaude. Il ne t'est pas venu à l'idée d'essayer l'autre : celui qui a un point bleu ! C'est ça, le test du robinet. Tu viens d'échouer. » Elle avait regardé Nancy en souriant. « Je crois que votre esprit d'explorateur, rendu célèbre par ces sauvages britanniques qui sillonnaient l'Afrique avant notre époque, est mort il y a longtemps.

— J'ai raté quelque chose ? Il y a une leçon à tirer de tout ça, alors ? » Nancy était déconcertée : pourquoi son hôte se montrait-elle aussi impolie avec elle ?

« Oui, il y a bien une leçon, avait répondu Boitumelo ; même plusieurs, à vrai dire. Laisse tomber tes ancêtres explorateurs : ils n'ont rien à voir avec cette leçon – mon esprit s'égare, parfois. Au cours des six prochains mois, ça t'aidera à te souvenir d'une chose : nous ne sommes pas très doués pour les mesures et le temps, ici. Si une cliente te dit qu'elle sera là à 10 heures, ce qu'elle veut vraiment dire, c'est qu'elle essaiera de passer avant le déjeuner...

— Et à quelle heure est le déjeuner ? avait coupé Nancy.

— Ça dépend, avait expliqué Boitumelo. Le déjeuner se situe avant l'après-midi : vers 13 heures. La leçon, c'est qu'il ne faut pas tout mettre de côté à 10 heures pour attendre ta cliente : tu prévoies pour le cas où elle arrive et pour le cas où elle n'arrive pas. Tu t'organises de façon que si elle arrive une heure plus tard, ou si elle ne vient pas du tout, ta journée ne soit pas fichue. Il faut toujours avoir un plan de rechange – un plan « au cas où ».

— Mais comment peut-on travailler dans une telle incertitude ? avait demandé Nancy. Je veux dire, comment est-ce qu'on peut diriger un bureau avec des clients aussi peu fiables ? »

Boitumelo avait rétorqué en posant à son tour une question.

« Qui a dit qu'ils étaient peu fiables ? Ce robinet marqué d'un point rouge est fiable. Il donne de l'eau froide chaque fois qu'on l'ouvre – ou presque toujours, en tout cas. De temps en temps, en construisant une maison, il arrive que quelqu'un déterre une canalisation d'eau parce que personne ne se rappelle où se trouvent les tuyaux – mais c'est une autre histoire. Tout comme mes clients sont

fiables. Ils ne viennent pas toujours à l'heure dite. Je compte sur cette incertitude, et je prévois en conséquence. Je ne me mets pas dans tous mes états parce qu'ils sont en retard ; je prévois cette éventualité. »

Nancy avait froncé les sourcils.

« Je ne suis pas certaine que ce soit très logique.

— Et si tu demandes à quelqu'un si son village est loin d'ici, il te répondra « Pas loin » ou « Très loin ». Si tu veux vraiment obtenir cette information, trouve-la ailleurs : on ne se balade pas avec ce genre d'information en tête. Si tu demandes à mes clients quel âge ils ont, ils te donneront leur année de naissance. On ne voit pas l'intérêt de modifier notre âge sur une base annuelle quand il suffit de retenir une seule date. C'est seulement notre façon de voir les choses. C'est différent, peut-être, parce que nous avons des priorités différentes. Ce que je veux dire, c'est que si quelque chose ne te semble pas logique, réfléchis et demande-toi si ce n'est pas toi qui n'as pas la mentalité adéquate pour le comprendre. Tout ce que je demande aux stagiaires, c'est d'approcher les choses l'esprit ouvert. On n'est pas à Manchester ; on n'est pas en Grande-Bretagne : prépare-toi à être surprise. » Boitumelo avait admirablement comblé le gouffre culturel en la soumettant au test du robinet et en le lui expliquant.

« Eh bien, je te remercie, avait répondu Nancy. J'ai sans aucun doute beaucoup à apprendre ; je n'ai jamais cru le contraire. Mais je suis curieuse : as-tu inversé délibérément les robinets ?

— Non, avait dit Boitumelo. Mais bien sûr j'aurais pu te prévenir. Tu verras des robinets comme ça dans de nombreuses maisons. Tu tomberas peut-être sur deux robinets rouges ou deux robinets bleus. Il y a peut-être un plombier farceur en liberté dans ce pays – mais c'est peut-être juste une autre démonstration de notre devise : « Au Botswana, on n'est pas pressé. » Savoir quel robinet est le bon nous ferait économiser sans aucun doute, de façon collective, quelques milliers de secondes chaque matin. Je crois qu'on s'est dit que perdre une seconde par-ci, une minute par-là, et une heure – parfois une journée – ailleurs n'avait rien de grave. »

Il en avait fallu plus pour convaincre Nancy. « Et ça ne vous pose pas de problèmes ? Je n'arrive pas à comprendre comment on peut accomplir quoi que ce soit dans ces conditions. » Boitumelo avait commencé à préparer sa mallette pour partir au travail.

« Certains disent que nous sommes fainéants et improductifs. Ils ont peut-être raison – bien sûr, il y a une part de vérité là-dedans. Mais que personne ne te prenne à dire ça. Tu verras, aujourd'hui : on va arriver au bureau, et il y aura au moins un employé absent. Il y aura un mot – si j'ai de la chance, il y aura un mot – disant qu'un de ses parents est malade, mort ou à l'agonie. La plupart des parents sont

malades, morts ou à l'agonie le lundi – surtout les lundis suivant la paie. Quelqu'un devrait effectuer une étude sur le fait que les parents des employés ont des problèmes de santé provoqués par « le lundi suivant la paie » – c'est un jour particulièrement malsain, et je peux même te dire que, parfois, ce sont les employés eux-mêmes qui sont souffrants. »

Nancy avait souri.

« J'en déduis que tu n'apprécies pas trop le fait que le robinet rouge donne de l'eau froide. »

Boitumelo lui avait retourné son sourire.

« Allez ! Partons au bureau. Tu vas adorer ce travail : le chaos et le manque de certitude ne feront qu'y ajouter du piquant. »

La discussion sur le test du robinet avait eu lieu un mois avant l'appel d'Amantle. À ce souvenir, Nancy sourit et leva les mains pour feindre de se rendre.

« D'accord ! D'accord ! Pas d'horaires ; pas de mesures.

— Plus sérieusement, commença Boitumelo, voici une liste des choses qu'on doit emporter. Ne te gêne pas pour fouiller la maison ; il y a aussi des trucs dans le débarras. Dis à tout le monde que, Milly et toi, vous travaillerez à la maison aujourd'hui – un « dossier urgent ». Et n'oublie pas de demander à ma secrétaire d'appeler Francistown pour avoir un juge – c'est seulement pour ajouter de la crédibilité à notre histoire de dossier urgent. Je serai de retour avant six heures ce soir ; appelle-moi s'il y a du nouveau. » Elle avait déjà franchi la porte et s'en allait en hâte. Elle se retourna cependant pour ajouter : « Je plaisantais : sur ce coup-là, tu as le droit de te la jouer britannique – on ne peut pas se permettre d'oublier quoi que ce soit. Dresse une liste de ce dont on peut avoir besoin en cas de problème sur une piste, loin des stations-services, des garages, des magasins d'alimentation et des téléphones. Il n'y aura pas de robinet de rechange – sauf si on en apporte un ! Merci ! À ce soir. »

XV

Dès qu'Amantle eut terminé sa conversation téléphonique avec Boitumelo, elle s'adressa au groupe de villageois qui l'entourait.

« Commençons par nous mettre d'accord sur ce que nous voulons, sur ce que vous voulez. » Elle était incontestablement le leader : en trouvant la boîte, elle était devenue le personnage central de cette affaire. De plus, parce qu'elle tenait tête à la police, elle avait gagné le respect des gens du village. À ce stade, le dispensaire était devenu le centre nerveux des événements en cours. Mma-Neo fut la première à répondre.

« Je veux que les policiers nous disent la vérité. Je veux savoir qui a tué ma fille. Je veux savoir pourquoi ils protègent les meurtriers ; pourquoi ils m'ont menti, nous ont menti à tous. Je veux récupérer son corps pour pouvoir l'enterrer dignement – même si ce n'est plus que des os. »

Un vieil homme aux joues creuses intervint : « Nous voulons les vêtements. Nous voulons une divination pour découvrir la vérité ; pour trouver les meurtriers. » Ses dents avaient depuis longtemps déserté sa vieille bouche. Ses yeux étaient blanchis par la cataracte, et ses cheveux étaient rares et rêches ; ils n'avaient pas été en contact avec un peigne depuis un long moment.

L'intervenant suivant fut une femme qui avait tendance à faire claquer ses mains pour souligner un argument. Sa silhouette fine et sa façon de bouger les mains et les épaules lui donnaient l'air d'une mante religieuse.

« Oui : il faut qu'il y ait une divination. Nous voulons savoir qui a envoyé les vêtements ici, et pourquoi. Nous voulons que les os nous montrent les assassins. »

Rra-Naso prit alors la parole d'un ton grave.

« Je crois que nous devons nous montrer prudents. Une enfant a été brutalement assassinée il y a cinq ans. Mon cœur compatit avec toi, Mma-Tebogo, mais que prévoit-on pour les deux infirmières ? Nous ne devons pas verser le sang pour venger le sang versé. » Il fronça les sourcils et plissa les yeux : il semblait souffrir. Il frictionna son petit doigt, déformé par une blessure ancienne.

« Les infirmières sont notre assurance contre une attaque : nous ne pouvons pas les relâcher », déclara la mante religieuse d'un ton ferme et catégorique.

Rra-Naso précisa son point de vue.

« Je ne dis pas que nous devons les relâcher. Mais pouvons-nous convenir, maintenant, qu'il ne leur sera fait aucun mal ? Je suis un vieil homme fatigué ; mon cœur ne supportera pas une autre effusion de sang. » Le vieil homme implorait du regard, de tout son corps frêle. Un corps qui fut ensuite saisi de spasmes, alors qu'il était pris d'une quinte de toux. Inutile d'être infirmière pour voir qu'il souffrait d'une infection pulmonaire chronique.

Une autre voix s'éleva au-dessus de la foule.

« Elles n'ont jamais été gentilles avec nous, de toute façon. Elles nous insultaient et nous traitaient de pouilleux. Elles n'étaient pas contentes d'être ici, et elles nous le faisaient savoir tous les jours. Elles vivaient dans leurs jolies petites maisons et ne nous ont jamais jugés dignes de recevoir leur visite. Pourquoi devrait-on se soucier de ce qui leur arrive ? »

Rra-Naso ne put éviter de postillonner sur quelques personnes, alors qu'il tentait de parler et de tousser en même temps.

« Vous devez vous en soucier, parce que votre conscience ne vous permettra jamais d'oublier. Vous devez leur laisser la vie sauve – pas seulement pour elles, mais pour vous-mêmes. » Il était difficile d'ignorer l'expression implorante de son regard. Par politesse, personne ne sembla remarquer l'averse de postillons.

Une femme d'âge moyen prit alors la parole.

« Rra-Naso, nous savons tous que vous avez été énormément affecté par la mort de Neo. Je suis sûre que Mma-Neo apprécie toutes les fois où vous êtes allé chez elle pour lui offrir votre réconfort. Nous savons tous que votre fils est presque un fils pour Mma-Neo : il ramène du bois ; rentre les chèvres et les ânes. Mais vous ne pouvez pas vous laisser attendrir par votre chagrin. »

Rra-Naso réfléchit à ces paroles, puis répondit :

« Écoutez-moi, s'il vous plaît : je n'en ai plus pour longtemps, cette tuberculose va bientôt me tuer, si mon cœur ne s'arrête pas avant. Je vous en prie, écoutez-moi ; écoutez-moi. Ne versez pas le

sang : vous n'arriverez jamais à le laver. Promettez-moi de ne pas verser le sang – jamais ; sinon, je m'en vais, et je serai votre Judas : je vous donnerai à la police – à moins, bien sûr, que vous ne comptiez verser aussi mon sang ; je n'en ai plus pour longtemps, de toute façon, si bien que ma mort ne sera pas une grosse perte. »

Un silence s'ensuivit : de toute évidence Rra-Naso ne plaisantait pas à propos de sa menace et de son défi.

Mma-Neo finit par briser le silence.

« Je suis d'accord avec Rra-Naso : on ne peut pas laver du sang avec du sang. Les infirmières ne doivent pas être blessées – mais nous ne sommes pas obligés de le dire à la police, non ? »

Un vieil homme se chargea de la conclusion.

« La mère a parlé : nous ne ferons aucun mal aux infirmières. » Il y eut un consentement général parmi les villageois, et s'ensuivirent des soupirs de soulagement alentour. Rra-Naso souffla lui aussi, et il fut aussitôt saisi par une nouvelle quinte de toux.

Certains villageois parlaient à voix basse sur la façon dont Rra-Naso avait été affecté par la mort de Neo :

« Neo aurait le même âge que Naso, dix-sept ans, elle aurait.

— Un homme au cœur pur, Rra-Naso ; ça l'a fait vieillir avant l'âge.

— Un homme tellement adorable ; tellement d'amour. Il a soutenu Mma-Neo dans cette épreuve – un homme bon. »

En réponse aux compliments et à ces paroles de sympathie, Rra-Naso tendit la main pour serrer celle de Mma-Neo. Il ferma ensuite les yeux et fronça les sourcils, comme s'il souffrait. Il était manifestement embarrassé par les regards et les commentaires compatissants des villageois.

« C'est Mma-Tebogo qui a besoin de votre compassion, pas moi. Je suis juste un vieil homme faible : ne vous souciez pas de moi. »

Amantle décida d'interrompre la réunion en appelant à nouveau le commandant de brigade de Maun.

« C'est M^{lle} Bokaa. Est-ce M. Badidi ? Je constate que vous répondez vous-même maintenant – c'est bien : il faut supprimer les intermédiaires ; c'est une perte de temps. »

Badidi n'était pas d'humeur à la raillerie.

« Pouvez-vous cesser ce cinéma, s'il vous plaît ? C'est sérieux. »

Amantle n'était pas non plus d'humeur à tourner autour du pot.

« Qu'est-ce qui est sérieux, monsieur Badidi, le fait que vous ayez menti aux villageois, ou la raison pour laquelle vous leur avez menti ? Cette enfant a été victime d'un meurtre rituel, n'est-ce pas ? »

Il n'eut qu'une faible réaction.

« Je ne suis pas prêt à répondre à cette question pour l'instant.

— Eh bien, commenta Amantle, vous avez au moins cessé de vous accrocher à votre histoire de lions : c'est un progrès. J'ai un message pour vous de la part des villageois – et ne me demandez pas leurs noms, parce qu'ils refusent de me les donner. D'abord, aucun véhicule du gouvernement ne doit entrer dans le village. »

Badidi se sentit abattu d'entrée de jeu.

« Comment puis-je contrôler ça ? »

Amantle enfonça le clou.

« Trouvez un moyen ; je ne peux pas penser à tout, monsieur Badidi : je ne suis qu'une TSP, vous l'avez oublié ? Qui est censé venir, de toute façon ? Seulement les gens chargés des pensions de retraite. Inventez une excuse – la route est impraticable ; ou mieux, cachez leurs jerricans d'essence : vous êtes doué pour cacher les choses, si c'est ce qui s'est passé avec les vêtements. Tous les véhicules du gouvernement doivent faire le plein à votre poste. Perdez les clés de la pompe : mettez-les dans une boîte, étiquetez-la, et mettez-la au coffre – on la retrouvera dans cinq ans.

— OK, OK, concéda-t-il, j'ai compris. Et après ? Je ne pourrai pas couvrir cette affaire éternellement. »

Amantle sentit qu'il était temps de lui poser la question suivante.

« Qu'est-ce qui vous inquiète ?

— Les infirmières, bien sûr, répondit-il.

— Les infirmières vont bien, le rassura Amantle. Elles ont pourtant décidé de rester ici. Elles sont libres de s'en aller, mais elles ont choisi de rester : ça vaut pour moi aussi – plus d'appels au bureau des TSP pour tenter de me faire transférer.

— Laissez-moi parler aux infirmières, implora-t-il.

— Pas maintenant, répondit Amantle. Elles examinent des patients.

— Je ne vous crois pas », déclara-t-il, direct.

Amantle avait sa prochaine réplique toute prête.

« Les gens du village non plus, quand vous leur avez dit que Neo avait été tuée par des lions.

— Je n'étais même pas là, à cette époque, répondit-il en toute sincérité.

— C'est vrai, confirma Amantle. Et souvenez-vous bien de la raison pour laquelle votre prédécesseur a dû prendre une retraite anticipée, avec une maigre pension : il a couvert d'autres gens. Ou peut-être était-il de mèche avec les meurtriers – et je ne parle pas de lions fantômes. »

Il avait compris le tableau.

« Quels sont vos projets ?

— Continuer de servir de messagère entre vous et les gens du village », lui répondit-elle d'un ton tranchant.

Il changea alors le pronom possessif de la deuxième à la troisième personne.

« Je veux dire, quels sont leurs projets ?

— Ils veulent les choses suivantes, dit Amantle. Écoutez-moi attentivement. D'abord, ils veulent voir le ministre du Travail et des Affaires intérieures ou, en tout cas, le ministre responsable des affaires concernant les enfants. Est-ce qu'il existe un tel ministère ? Eh bien, renseignez-vous. S'il n'y en a pas, créez-en un ; il devrait y en avoir un. Ensuite, ils veulent voir le patron – le grand patron – de la police. Ce doit être le ministre de la Défense et de la Sécurité. Et le chef de la police, bien sûr. Et les policiers suivants : l'agent Moruti ; l'agent Monaana ; le sergent-détective Senai ; le sergent-détective Bosilo ; et votre prédécesseur. Trouvez aussi le nom du directeur du laboratoire de Gaborone qui pratique les analyses de sang dans les affaires de meurtre – ça ne serait pas le laboratoire médico-légal ? Trouvez son nom. C'est tout. Votre travail suivant consiste à retrouver toutes ces personnes ; à savoir où elles sont. Votre prédécesseur est sans doute en train de se gratter les miches dans un élevage de brousse ; trouvez où. Les villageois rédigent actuellement une pétition qu'ils comptent présenter à tous ces gens – et ils n'ont pas l'intention de se rendre à Gaborone pour la leur présenter ; c'est Gaborone qui va venir à eux. Je vous préviendrai quand la pétition sera prête. Ils ne savent pas bien écrire, si bien que c'est un processus assez pénible – écrire, je veux dire, ainsi que réunir les signatures et les empreintes de pouce ; c'est un processus laborieux, ça. »

Il répéta une de ses questions précédentes.

« Puis-je parler aux infirmières ?

— Non, insista Amantle, vous ne pouvez pas ; elles sont occupées, je vous l'ai déjà dit. Je vous rappelle dans une demi-heure. »

Badidi décida de la prendre par les sentiments.

« Je suis sous pression, ici : les autres policiers attendent tous de voir comment je vais m'y prendre. »

Amantle avait prévu le coup.

« Dites-leur que vous êtes en rapport avec Gaborone, freinez-les, utilisez votre cervelle. Je vous appelle dans une demi-heure ; à ce moment-là, nous serons prêts. Préparez tous vos véhicules : il va y avoir une fête. Souvenez-vous seulement qu'attendre est dans votre intérêt, et pour une raison simple : si vous agissez prématurément, il risque d'y avoir de la violence et, s'il y a de la violence, vous en serez tenu pour responsable – vous pouvez en être sûr ; je n'ai pas besoin de vous le dire. »

Avant que Badidi ait pu répondre, elle avait raccroché.

XVI

Naledi Binang paraissait beaucoup plus jeune que ses vingt-cinq ans ; elle aurait en fait pu passer pour une fille de dix-huit ans. Elle avait donc l'habitude de recevoir de nombreux compliments de la part de ses amies et de ses collègues. Cependant, elle avait aussi l'habitude d'être traitée comme une petite fille : les gens oubliaient souvent qu'elle sortait de la faculté de droit.

Aujourd'hui, elle se surprenait à tenter de se tenir plus droite sur son siège, espérant paraître plus âgée et plus mûre. Cette tâche lui était d'autant plus difficile qu'elle était assise juste derrière un collègue assez robuste dont les larges épaules lui cachaient presque entièrement M. Pako. Ses collègues et elle étaient avocats depuis moins de quarante-huit heures, et ils avaient le privilège de voir en personne cet homme légendaire, lequel déclarait à présent :

« Il y a de bons et de mauvais avocats ; il y a plus de mauvais avocats que de bons. C'est à vous de choisir à quelle catégorie vous voulez appartenir. Aucun d'entre vous n'est idiot, sinon, vous ne seriez pas ici. Mais être un bon avocat signifie plus que le simple fait de ne pas être idiot – il s'agit de passion ; il s'agit d'implication ; il s'agit de fierté à l'égard de son travail. Des questions ? »

Cette année, en tant que procureur général du ministère public, M. Pako s'adressait à dix jeunes diplômés en droit lors de leur première réunion d'information. Son caractère soupe au lait était légendaire, et les gens racontaient qu'une fois il était sorti de son bureau au pas de charge, avait traversé la pelouse qui se trouvait devant puis le centre commercial avant de passer devant l'université pour se rendre au tribunal d'instance, tout cela en robe – et par une journée caniculaire ! Les gens disaient aussi que sautillant derrière lui, également en robe, se traînait un jeune avocat qui avait eu l'arrogance de le contredire alors qu'il avait obtenu son diplôme à peine quarante-

huit heures plus tôt. Les gens disaient que la conversation s'était plus ou moins déroulée ainsi :

« Jeune homme, vous avez obtenu votre diplôme samedi, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, avait répondu le jeune avocat.

— Allez passer votre robe : vous et moi, nous allons au tribunal ! » avait mugi M. Pako.

Les gens disaient que le jeune homme avait hésité : il pensait se trouver en présence d'un fou ou alors qu'il s'agissait d'une plaisanterie ; il espérait sans doute être confronté à la deuxième hypothèse.

M. Pako avait alors mugi à nouveau :

« Jeune homme, je vous ai dit d'aller passer votre robe ! Quant à vous autres, restez où vous êtes : que personne ne bouge ! »

Les gens racontaient que l'étrange couple en tenue officielle avait attiré toutes sortes de spectateurs sur le chemin du tribunal : le gros homme en nage et le petit homme gêné ; l'homme qui marchait d'un pas déterminé suivi de l'homme qui clopinait d'un air mortifié. Les gens disaient qu'une fois au tribunal d'instance M. Pako avait interrompu un procès pour annoncer que le plus brillant avocat que le pays ait jamais connu allait présider la séance. Les gens prétendaient que M. Pako s'était ensuite assis en ordonnant au jeune homme de poursuivre le procès.

Le magistrat qui siégeait avait cependant décidé de s'opposer à M. Pako :

« Monsieur le procureur général, avec tout le respect que je vous dois, nous sommes en pleine séance : vous ne pouvez pas faire irruption comme ça et la poursuivre à ma place. Et pourquoi êtes-vous en robe ? Nous sommes au tribunal d'instance, pas à la Haute Cour. »

Les gens disaient que le magistrat n'avait pas défié M. Pako sans quelques angoisses, car celui-ci ne réservait pas ses accès de colère aux nouveaux avocats. Tout comme le jeune avocat accompagnant M. Pako, le magistrat était nouveau à ce poste et beaucoup plus jeune que le procureur général.

M. Pako s'était alors déchaîné.

« Je suis le procureur général du ministère public de la république du Botswana, et je suis responsable de toutes les condamnations prononcées dans cette république. Je peux intervenir et j'interviendrai n'importe quand, n'importe où et de n'importe quelle manière ! »

Les gens avaient peut-être inventé des parties de cette histoire :

peut-être n'y avait-il eu qu'une menace ; peut-être ce couple étrange n'était-il pas allé plus loin que le centre commercial ; peut-être y était-il allé en voiture, et non à pied. Cependant, personne n'avait jamais douté que M. Pako soit susceptible d'entrer en éruption à la moindre contrariété. On ne le surnommait pas le mont Vésuve – « Mont V » en abrégé – simplement parce qu'il était gros comme une montagne ; c'était aussi parce qu'il avait tendance à entrer en éruption, comme un volcan.

C'est la raison pour laquelle Naledi et les autres avocats en herbe hochaient la tête pour manifester leur approbation et tentaient de paraître intelligents sans prononcer un mot. Ils étaient exaltés d'être enfin là où ils se trouvaient. Le gouvernement ne formait qu'une vingtaine d'avocats par an, et Naledi et ses collègues comptaient parmi les rares élus de cette année. Aujourd'hui, néanmoins, ils étaient terrifiés par Mont V. Naledi tendait le cou pour mieux le voir, mais retirait sa tête dès que Mont V faisait mine de regarder dans sa direction.

Naledi n'avait pas voulu être affectée au ministère public ; elle avait espéré travailler pour le Conseil constitutionnel ou, mieux encore, pour le service de l'administration territoriale. En travaillant pour le ministère public, elle devrait sans aucun doute côtoyer des voleurs, des brutes et autres indésirables. Et parmi les personnes figurant sur la liste intitulée « Indésirables », elle comptait les avocats au criminel : elle était convaincue qu'il était impossible, pour les avocats qui exerçaient le droit criminel, de ne pas être corrompus par les accusés qu'ils côtoyaient. Elle n'avait pas très envie de devenir un composant de la corruption qu'elle associait au métier de procureur. Elle connaissait deux avocates qui travaillaient pour le Conseil constitutionnel, et toutes deux étaient civilisées et féminines. Elles conduisaient une belle voiture et vivaient dans un beau quartier. Elle ne connaissait par contre qu'un seul procureur, et celui-ci était toujours en train de faire du stop ou de tenter de convaincre sa vieille camionnette tout-terrain de l'emmener une dernière fois à son bureau. Chaque fois qu'elle croisait la vieille guimbarde, avec ses bruits de ferraille et sa fumée, elle se disait que la voiture aurait manifestement préféré ne pas se donner cette peine. Elle savait que les garçons de son groupe tenaient le ministère public pour le plus prestigieux des trois services, mais elle ne parvenait pas à comprendre comment quelqu'un pouvait trouver prestigieux de fréquenter de près des criminels. Si elle avait pu choisir elle-même son service, elle ne serait pas assise sur cette chaise aujourd'hui, en train de tendre le cou et de rentrer la tête dans les épaules au rythme des regards en coin pénétrants de Mont V.

Naledi savait depuis longtemps qu'au sein de la fonction publique on n'avait pas pour habitude d'encourager les gens à faire

des choix. Les fonctionnaires avaient des chances de se voir assigner des postes qu'ils auraient préféré éviter, et s'ils montraient de l'enthousiasme pour un travail particulier, c'était en général la meilleure façon de ne pas l'obtenir. Naledi était convaincue que ce système, grâce auquel les puissants contrariaient les désirs des moins puissants, ne se limitait pas à sa profession : un policier qui se plaisait à la circulation avait plus de chances de se retrouver derrière un bureau, et une étudiante qui déclarait s'intéresser à l'informatique avait plus de chances de se voir imposer un cursus d'infirmière. Quand Naledi avait déclaré vouloir travailler pour l'administration territoriale, son nouveau patron lui avait rétorqué qu'on ne l'employait pas pour la mettre au placard et, sans même lui demander les raisons de sa préférence, lui avait annoncé qu'elle serait assignée au ministère public. Si elle n'avait rien dit, peut-être aurait-elle été affectée à l'administration territoriale.

Mont V était en pleine activité.

« Maintenant, je veux que vous retourniez tous dans vos bureaux et que vous commenciez à lire le Code pénal et le Code de procédure criminelle. C'est compris ? Parce que chacun d'entre vous ira au tribunal avant la fin du mois. C'est compris ? » Même sa voix grondait comme un volcan en éruption. Ses yeux dardaient leur regard sur chaque diplômé, et son double menton s'agitait de façon menaçante.

De retour dans le bureau des jeunes diplômés, Naledi se mit à réfléchir une fois de plus à des moyens de quitter le ministère public. Ce département était surnommé Pompéi – l'ancienne cité romaine ensevelie sous la lave quand le Vésuve entra en éruption en l'an 79 de notre ère – car celui-ci était une véritable cocotte-minute. Et pour couronner le tout, ses employés devaient travailler sous la menace constante d'une éruption volcanique.

« Je dois trouver un moyen de me tirer de Pompéi – pas toi ? » demanda Naledi à Linky Motlhatlodi, son collègue de bureau. Partager un bureau avec lui était encore un choix qu'elle n'aurait jamais fait.

« Laisse tomber, OK ? répondit Linky. Mont V ne te le permettra jamais. Et avec tes notes, il te veut ici. Moi, il me laissera peut-être partir, histoire de se débarrasser de moi : il m'a déjà dit qu'il n'aimait pas mon attitude – comme si, moi, j'aimais la sienne ! Mais toi ? Laisse tomber : faut que tu te fasses à l'idée d'être ensevelie. » Il souriait ; il avait toujours été d'une insouciance irritante. Il s'en tirait toujours de justesse, et il ne voyait aucune raison de fournir plus d'efforts que nécessaire. À la faculté de droit, il avait travaillé juste assez pour réussir ses examens, et il attendait toujours le dernier moment pour rendre ses devoirs.

« Ce type me fait peur – il est fou, si tu veux mon avis. » Naledi feuilletait un exemplaire du Code pénal. « Et il est dingue de penser qu'on va lire ce truc – enfin, je n'arrive pas à croire que c'est de cette manière qu'un nouvel avocat est censé passer ses premières journées de travail. Tu crois qu'il va nous filer une interrogation écrite ou quelque chose comme ça ?

— Quelque chose comme ça ! » répondit Linky. Enfin, personne n'a jamais pu prévoir précisément ce que va décider Mont V – donc, comme je te l'ai dit, détends-toi et admire les coulées de lave. Tu survivras : il n'a jamais tué personne – du moins pas encore. » Il mélangeait son jeu de cartes ; depuis que Naledi le connaissait, il avait toujours un jeu de cartes dans les mains.

« Ça t'amuse, hein ? Tu es aussi fou que lui. » Naledi secoua la tête : elle avait passé ses cinq années d'études dans la même promotion que Linky, et elle ne s'était jamais vraiment habituée à son attitude désinvolte, presque irresponsable.

« Non, répondit Linky. Ça ne m'amuse pas. Mais pour te dire la vérité je m'en fiche. Je ne vais pas laisser un gros cinglé me taper sur le système. Nous sommes dans un bureau du gouvernement ; il y avait du travail ici longtemps avant qu'on soit embauchés ; il y aura du travail longtemps après notre mort – si bien que j'ai prévu de travailler à mon rythme et à celui de personne d'autre. Tu sais qu'il est presque impossible de se faire virer de la fonction publique ? Et tu as une promotion tous les deux ans, que tu travailles ou pas : c'est super, non ? » Il proposa ensuite à Naledi une partie de cartes. Elle refusa. Du coup, il se mit à faire des réussites.

Naledi ne parvenait pas à se taire.

« Je ne crois pas que ce soit la bonne attitude – et je ne crois pas que tu devrais jouer aux cartes pendant les heures de travail. » Cependant, elle espérait en secret que la piètre attitude de Linky provoquerait la colère de Mont V et que cela pousserait la montagne humaine à l'ignorer elle-même un peu plus. Elle se mit à penser à Mary, la jeune diplômée du bureau voisin, laquelle passait son temps à se vernir les ongles et à retoucher son maquillage : comment allait-elle survivre ici, à Pompéi ? Les gens disaient que Mont V ne tenait pas les femmes en très haute estime : il considérait qu'elles n'avaient pas la résistance nécessaire pour exercer le métier d'avocat. Il avait déjà crié à Mary qu'un miroir ne comptait pas parmi les outils du métier. Naledi trouvait pourtant qu'il aurait bien eu besoin d'un miroir : sa barbe récalcitrante, ses narines et ses oreilles poilues avaient désespérément besoin d'attention. Son visage lui rappelait un bout de désert sur lequel auraient poussé des touffes de végétation sèche mais obstinée. Naturellement, Naledi n'allait pas lui suggérer d'utiliser le

miroir de Mary : elle avait décidé qu'en ce qui concernait Mont V elle ne suggérerait jamais rien.

Six mois après son « baptême du feu », Naledi essayait toujours de trouver une façon intéressante de lire le Code pénal qu'ils devaient, comme Mont V ne cessait de le répéter à ses vingt suppléants, connaître par cœur. Puis, un jour, le téléphone sonna et elle fut convoquée dans le bureau de Mont V. Jusque-là, leurs tâches s'étaient résumées à lire des procès-verbaux extrêmement simples, à rédiger des cahiers de délits et d'écrous, à traiter des rapports d'enquête et à accompagner des avocats plus expérimentés au tribunal. À l'extérieur du bureau, ou du « cabinet », ainsi que Mont V tenait à appeler les locaux, tous les jeunes diplômés feignaient d'être bien informés. À l'intérieur, pourtant, tous redoutaient le jour où Mont V leur confierait un procès-verbal en leur disant qu'ils devaient obtenir un verdict « coupable ». Il estimait qu'il était inacceptable d'avoir un taux de condamnations inférieur à quatre-vingts pour cent – après tout, disait-il, la police n'avait pas pour habitude d'arrêter des innocents. Des tas d'histoires racontaient que les jours d'audience il « propulsait » un jeune avocat non préparé à la place de l'avocat confirmé et ordonnait au pauvre gamin terrifié de prendre les choses en main. Par conséquent, chaque fois qu'un téléphone sonnait dans le bureau d'un jeune diplômé et que c'était Mont V au bout du fil – et non sa secrétaire –, la blague habituelle était de couvrir le combiné et de murmurer à tout le monde : « Mission Ensevelissement ! » en référence au fait qu'une éruption volcanique était imminente.

Aujourd'hui, ce fut donc au tour de Naledi de murmurer : « Mission Ensevelissement !

— Profite bien de la chaleur ! » lui lança Linky avec un large sourire.

« J'arrive immédiatement, monsieur », répondit Naledi au téléphone.

Une fois dans le bureau de son patron, elle fut accueillie par une paire d'yeux évaluateurs – presque comme s'il reconsidérerait sa décision de la convoquer.

Après l'avoir longuement dévisagée, ce qui provoqua en elle un profond malaise, il poussa un dossier dans sa direction.

« Mademoiselle Binang, je veux que vous lisiez ceci et que vous me disiez ce que vous en pensez. Donnez-moi votre opinion par écrit.

— Quand voulez-vous que je vous la remette, monsieur ? » demanda Naledi. Elle n'avait aucune idée de la façon dont un avocat procédait pour formuler une opinion.

« Je la veux avant la fin de la journée, mademoiselle Binang,

répondit-il promptement, tapée et signée pour 16 h 30. »

Naledi bredouilla :

« Le dossier... »

En entendant ces deux mots, Mont V n'avait d'autre choix que de corriger sa subalterne.

« Nous n'avons pas de *dossiers*, dans ce cabinet : nous ne sommes pas dans n'importe quel bureau du gouvernement ! Nous avons des *procès-verbaux*. Compris ? Des *procès-verbaux*. Vous pensez pouvoir vous souvenir de ça ?

— Oui, monsieur, répondit Naledi avec empressement. Je crois pouvoir me souvenir du terme de « procès-verbal » – sans problème. » Elle ajouta les deux derniers mots avec une nuance de défi.

Mont V regarda la jeune avocate, mais décida de passer outre. Il était d'humeur calme ; apparemment, aucune éruption n'était à craindre – mais ses éruptions légendaires n'étaient pas toujours précédées de grondements.

« Que vouliez-vous demander ?

— Rien, monsieur », répondit Naledi. Elle se dit que quelles que soient les questions qu'elle avait à l'esprit elle les poserait à l'un des avocats confirmés du département : elle en connaissait au moins deux qui l'aideraient volontiers.

« Et vous ne devez consulter personne à propos de cette affaire – il s'agit d'une affaire confidentielle –, aucune discussion avec personne sur un quelconque aspect de cette affaire ! Allez, au travail. » Il continua de la regarder comme s'il n'était pas convaincu qu'elle soit la bonne personne à qui confier cette tâche.

Quand Naledi revint à son bureau, elle examina la couverture du procès-verbal avant de lire les documents qu'il contenait. En grosses lettres était écrit : « Neo Kakang : CRB 45/94. » Le procès-verbal datait de cinq ans et comprenait des dépositions de différentes personnes, dont des officiers de police. Celles-ci concernaient une histoire de petite fille disparue qui n'avait jamais été retrouvée. Si le dossier n'était pas très épais, Naledi pensait que Mont V exagérait en ne lui donnant qu'un après-midi pour lire et formuler une opinion sur son contenu. Elle décida de traiter le problème sur-le-champ au lieu d'avoir à présenter ses excuses plus tard sur sa façon de gérer cette affaire. Elle téléphona à Mont V pour lui dire qu'à son avis il lui fallait plus d'un après-midi pour mener sa tâche à bien.

En entendant sa requête, incapable de croire que la jeune femme ose faire preuve d'une telle audace, la montagne humaine avala de travers le petit pain qu'il était en train de déguster.

« Mademoiselle Binang, je ne me rappelle pas vous avoir demandé une opinion sur le temps qu'il vous faudrait pour accomplir le travail que je vous ai demandé ; je me rappelle parfaitement vous avoir demandé votre opinion sur le fond, pas sur la façon de procéder. Vous comprenez la différence ? Maintenant, au boulot. » Là-dessus, il raccrocha, considérant l'affaire classée.

Pourtant, Naledi le rappela et ne céda pas. En conséquence de quoi, Mont V repoussa le délai à 16 h 30 de l'après-midi suivant. Elle était fière d'avoir tenu bon. À son insu, Mont V était également impressionné d'avoir une nouvelle avocate dotée de cervelle. Il attendait avec impatience qu'il se produise entre eux quelques étincelles.

Linky entendit la conversation alors qu'il feuilletait un rapport d'enquête.

« Tu ne sais pas te tenir à l'écart du feu, hein ?

— Tais-toi, rétorqua Naledi.

— Ça, je peux – tout le monde le sait. » Linky n'était pas le moins du monde offensé par l'ordre de Naledi : il en fallait plus que ça pour le démonter.

À présent soulagée d'avoir obtenu un délai plus humain, Naledi se mit à lire le contenu du procès-verbal. Elle se dit qu'elle allait le lire comme un livre : du début à la fin. Une fois sa lecture commencée, elle fut si absorbée qu'elle ne vit pas le temps passer.

À 16 h 30, Linky, qui comme à son habitude exécutait des réussites depuis au moins une demi-heure, rassembla son paquet de cartes et se prépara à partir. Il avait calculé que s'il volait au gouvernement trente minutes par jour jusqu'à ce qu'il prenne sa retraite anticipée à l'âge de quarante-cinq ans il aurait reçu l'équivalent d'environ seize mois de salaire sans travailler. Il trouvait génial de pouvoir abuser du système. S'arrêtant près de la porte, il se retourna vers sa collègue et lui lança :

« Le plus beau, dans tout ça, c'est que quand tu obtiendras ta promotion j'en aurai une, moi aussi. Nous grimperons les échelons en tandem et en tandem nous cesserons d'avancer quand la route se rétrécira. Ce n'est pas génial ? Et puis, un jour, tu en auras marre, et tu partiras mettre tes compétences à l'épreuve ailleurs. Et alors *voilà* ! Je deviendrai procureur général : le procureur général de la république du Botswana, M. Lincoln Motlhatlodi ! Tu ne trouves pas que la vie est belle ? Ce qu'il y a de bien, c'est que contrairement à un prof ou à une infirmière on ne peut pas me muter dans un petit village paumé, comme, disons, Mabutsane ou Rakops. Elle est pas belle, la vie d'avocat ? » Il ferma la porte derrière lui, et Naledi entendit son rire se

répercuter sur les murs du long couloir. Il riait encore en passant devant le bureau de Mont V, et au lieu de fermer doucement la porte qui menait à l'escalier, comme presque tout le monde la fermait, il la claqua derrière lui.

Naledi resta pour continuer sa lecture. Elle envisagea d'emporter le dossier chez elle, puis se ravisa : elle ignorait la procédure pour emporter un procès-verbal chez soi, mais pensait qu'il existait peut-être un registre où l'on consignait les dossiers que l'on sortait du bureau. Cela faisait un peu plus de six mois qu'elle était avocate, et il lui restait encore des tas de choses à apprendre sur les procédures de bureau avant de pouvoir simplement ouvrir sa valise, fourrer à l'intérieur un rapport officiel concernant la disparition d'une fillette et l'emporter chez elle : et si elle le perdait ? En outre, elle était nerveuse à l'idée de transporter le procès-verbal dans le bus.

Quand elle eut fini de lire les documents, elle les lut une deuxième fois : quelque chose clochait, mais elle n'arrivait pas à mettre le doigt dessus. Elle finit par quitter le bureau, après s'être promis de griffonner dès qu'elle serait arrivée chez elle quelques notes sur ce qui la chiffonnait. Quand elle quitta le bureau, le soleil d'avril avait déjà disparu et laissé dans son sillage des tons jaunes, bleus, violets, gris et rouges. Elle se hâta en direction de l'arrêt de bus et rentra chez elle d'humeur pensive.

D'après ce qu'elle avait lu, Neo avait disparu cinq ans plus tôt. Selon les dépositions des témoins, les villageois pensaient de toute évidence que la fillette avait été tuée pour ce que les Sud-Africains appelaient *muti* et que la langue setswana désignait sous le terme de *dipheko*. Les villageois pensaient que des « gros bonnets » avaient voulu « récolter » des parties humaines afin de faire prospérer leurs affaires ou conserver leur position de pouvoir. Naledi ne se rappelait pas avoir entendu ou lu quoi que ce soit dans les médias à ce sujet, mais ce qui la déroutait le plus était la raison pour laquelle ce procès-verbal était exhumé maintenant. Elle en déduisit qu'il se passait quelque chose, car, la veille, Boitumelo Kukama lui avait téléphoné pour lui poser des questions vagues sur une affaire de meurtre rituel vieille de cinq ans. Boitumelo était une bonne amie, et elles jouaient parfois au basket ensemble. Son appel lui avait paru étrange car elle avait tenté de présenter la chose de façon légère tout en tentant de lui soutirer des informations. Ensuite, il y avait le procès-verbal en tant que tel : Naledi était certaine qu'il était incomplet, et elle sentait que certaines dépositions contenaient des incohérences. Les dépositions contenaient aussi des modifications piètrement exécutées.

Dans le petit bus bondé où la musique brailait, le receveur criait aux passagers de ménager de la place aux autres, et les gens

donnaient généreusement leurs opinions sur ce qui n'allait pas dans tel ou tel ministère. Naledi pensait encore au procès-verbal resté au bureau. Elle avait toujours trouvé que les passagers des bus étaient la meilleure source d'informations ; ce soir, pourtant, elle était tellement préoccupée par le dossier qu'elle venait de laisser qu'elle écoutait à peine les conversations. Quand elle descendit du bus, elle décida d'appeler Boitumelo pour en savoir plus à propos du « CRB 45/94 ».

XVII

Boitumelo était tout aussi impatiente de prendre contact avec Naledi. Ce fut la première à décrocher son téléphone, et quand Naledi répondit, Boitumelo lui proposa de parler de leurs affaires devant un dîner plutôt qu'au bout du fil.

Quelques heures plus tard, les deux amies discutaient dans leur restaurant préféré, le *Grill and Papa*. Après avoir enfin commandé leur repas, c'est Naledi qui aborda le sujet dont elles étaient venues parler. Elle ouvrit la discussion en demandant :

« Pourquoi est-ce que tu t'intéresses à cette vieille affaire, dis-moi ? »

— Et toi ? » rétorqua Boitumelo.

Naledi regarda son amie d'un air sérieux.

« C'est toi qui m'as téléphoné la première, tu te souviens ? Et tu n'es pas avocate en droit criminel. Alors, pourquoi est-ce que tu t'intéresses à une affaire vieille de cinq ans concernant un meurtre rituel présumé ? »

— Pour être honnête avec toi, répondit Boitumelo, je ne sais pas. Je pose les questions de la part d'une amie qui a tendance à se fourrer dans des histoires pas possibles. Elle m'a demandé de trouver des informations, et c'est ce que j'essaie de faire – jusqu'ici avec peu de résultats ! Il y a deux jours, les réactions que j'ai obtenues étaient des visages neutres mais honnêtes ; aujourd'hui, ce sont des expressions prudentes. Alors, dis-moi, toi, qu'est-ce qui se passe ? » Elle regarda Naledi afin de déterminer si elle allait avoir une expression neutre ou prudente.

Au lieu de cela, Naledi afficha un visage perplexe.

« Je ne sais pas ce que j'ai le droit de te raconter : tout ce que je peux dire, à ce stade, c'est que le dossier, non, pas le « dossier » : le

« procès-verbal » ; apparemment, dans notre cabinet, nous n'avons pas de dossiers, seulement des procès-verbaux ! Pourquoi est-ce que vous êtes si arrogants, vous, les avocats ? Ma parole ! » Naledi laissa sa première réponse inachevée.

Boitumelo ricana.

« Est-ce que cet énorme éléphant se prend toujours pour le roi ?

— Personne n'a le cran de le détrôner, répondit Naledi, alors oui. Mais pour en revenir à notre sujet, il a sorti ce vieux procès-verbal et m'a dit qu'il voulait une opinion – comme ça –, si bien que j'ai passé l'après-midi à le lire.

— Et ? demanda Boitumelo.

— Et devine quoi ? » Naledi était heureuse d'en arriver enfin à la chute. « Il s'agit de l'affaire à propos de laquelle tu m'as posé des questions hier ! Et je ne peux pas t'en dire plus, parce que je ne sais pas d'où tu pars. Alors, à moins que tu ne me mettes au parfum, c'est tout ce que tu obtiendras de moi. » Elles avaient beau être amies, elles appartenaient également à des systèmes légaux rivaux.

Boitumelo décida de tenter une autre approche.

« Mais tu sais bien que je ne suis pas avocate en droit criminel : en quoi le fait de me dire quelque chose pourrait poser problème ? »

Il était clair, néanmoins, que Naledi n'allait pas revenir sur sa décision.

« Mont V m'a donné l'ordre de n'en parler à personne – c'est une bonne raison. Ensuite, j'ai un mauvais pressentiment à propos de cette affaire. Avant d'en savoir plus, et ça inclut la raison de ton intérêt, je ne dirai pas grand-chose – même à toi, mon amie.

— Bon, très bien, concéda Boitumelo, je vais te dire ce que je sais. Mais tu dois me promettre de le garder pour toi. Je sais que je peux te faire confiance. »

Cependant, avant que Boitumelo puisse continuer, Naledi l'interrompit.

« Je n'ai encore rien promis : que ce soit bien clair entre nous. Je ne sais pas où on va, si bien que je ne peux pas te promettre de ne pas le répéter ou l'utiliser. Je suis procureur, tu te souviens ? Ou du moins, j'essaie. » Elle sourit : c'était un peu exagéré de dire qu'elle était procureur.

Boitumelo tenta alors de lui suggérer qu'elles étaient toutes les deux dans le même camp : le camp de « la justice et de la vérité ».

« Il se pourrait bien que nous ayons les mêmes intérêts – alors, écoute-moi jusqu'au bout. Mon amie pense que la police a étouffé l'affaire il y a cinq ans. Il s'est passé quelque chose récemment – de

nouvelles informations ont peut-être fait surface. Mais elle pense qu'il y a un risque pour que l'histoire soit étouffée à nouveau, à moins que des gens soucieux de la justice et de la vérité n'interviennent. »

Naledi était intriguée.

« Pourquoi pense-t-elle qu'on a étouffé l'affaire il y a cinq ans ?

— Je ne sais pas », lui répondit-elle, sincère.

Naledi posa la question que la logique imposait ensuite.

« Pourquoi soupçonne-t-elle que l'affaire risque à nouveau d'être étouffée ? »

La réponse de Boitumelo fut identique :

« Je ne sais pas. »

Naledi insista.

« Qu'est-ce qui a relancé cette affaire ?

— Je n'en sais vraiment rien, répondit Boitumelo, toujours sincère.

— Tu ne sais pas grand-chose, hein ? ne put s'empêcher de remarquer Naledi.

— Non, lança Boitumelo, et toi ?

— Non plus. » Naledi se permit un bref sourire.

Les deux femmes retournèrent à leur assiette et mangèrent sans rien dire pendant un moment.

Naledi finit par rompre le silence.

« Tu sais, on ne t'apprécie pas trop dans le milieu du gouvernement : tu révéles des tas de choses pas très jolies que beaucoup préféreraient laisser enfouies. Mais le droit criminel n'est pas le domaine où on s'attend le plus à te voir ; Mont V entrerait sans aucun doute en éruption s'il savait que tu renifles du côté de son terrain sacré.

— En fait, dit Boitumelo, tu te trompes : le droit criminel nous intéresse ; seulement, notre domaine d'intérêt n'est pas classifié comme droit criminel – pas encore ! Je pense que battre sa femme est un crime, tout comme le viol entre époux ! refuser de s'occuper de ses enfants aussi ! pareil pour l'abus de pouvoir ! et le fait d'interdire aux femmes l'accès à l'armée et aux tribunaux coutumiers ! ainsi que beaucoup d'autres pratiques discriminatoires que personne ne veut seulement nommer, et encore moins affronter ! Mais c'est une tout autre discussion... Mon amie, Amantle... tu te souviens d'Amantle Bokaa, n'est-ce pas ? »

Pour Naledi, la réputation d'Amantle la précédait.

« C'est la fille qui a causé tous ces problèmes à la police anti-

émeute il y a deux ans, non ?

— Non ! Non ! Non ! » Boitumelo corrigea son amie. « Pourquoi est-ce que tout le monde dit ça ? Amantle n'a rien causé du tout : c'est elle qui a eu des problèmes. Quant aux problèmes des policiers, ils se les sont causés tout seuls : le système a fermé les yeux pendant des années, et Amantle l'a seulement forcé à regarder ses vilains secrets en face – c'est tout.

— OK ! admit Naledi. Ne m'agresse pas ! Je ne voulais pas dire ça comme ça – mais ce n'est pas elle qui a déclenché la commission d'enquête sur la brutalité de la police ? Les retombées de cette histoire provoquent encore une grande colère dans les rangs de la police anti-émeute – sans compter tout ce que tu exiges ! Oui, mon amie, le bruit court qu'il faut t'éviter à tout prix ; tu es dangereuse.

— Alors, pourquoi est-ce que tu me parles ? demanda Boitumelo avec logique.

— Parce qu'on est amies, répondit Naledi, parce que je pense que tu fais un travail nécessaire. Continue : dis-moi pourquoi Amantle a la forte intuition qu'une affaire vieille de cinq ans, qui d'après elle a été délibérément étouffée, risque d'être étouffée une nouvelle fois ? Pourquoi saurait-elle tout ça ? Comment saurait-elle tout ça ? »

Boitumelo pouvait seulement dire ce qu'elle savait.

« Franchement, je ne connais pas les détails. Mais j'ai le sentiment qu'il va y avoir un scoop. Amantle est TSP à Gaphala, où la petite fille a disparu. Elle a découvert quelque chose qui, si personne n'agit suffisamment vite pour le faire disparaître, signifie que l'affaire est rouverte. Elle soupçonne que d'ici à demain il se sera passé quelque chose d'énorme – peut-être une émeute dans le village, à moins que quelqu'un ne traite avec bon sens cette histoire de découverte, quelle qu'elle soit.

— Pourquoi est-ce qu'elle t'en dit aussi peu ? demanda Naledi.

— Elle n'a pas confiance dans le téléphone, bien sûr, expliqua Boitumelo. On sait toutes les deux que Big Brother nous surveille plus que ce qu'on croit – surtout moi : mon téléphone a dû être mis sur écoute si souvent qu'ils doivent s'emmêler les pinces ! » Elle soupçonnait depuis longtemps qu'elle était sur écoute.

« Je ne sais pas si je dois croire une chose pareille, répondit Naledi. Mais de toute façon deux précautions valent mieux qu'une. »

Le silence retomba un moment.

Naledi posa ensuite la question à laquelle elle voulait obtenir une réponse affirmative.

« Tu me promets de me dire ce qui se passe ? Ce n'est pas

comme si je te demandais de divulguer des secrets d'État. Tu ne crois pas à toutes ces cachotteries, n'est-ce pas ? C'est vrai, quoi, le public a le droit d'être informé : c'est une démocratie ! Nous ne sommes pas dans un de ces malheureux pays africains, n'est-ce pas ? »

Boitumelo opta pour l'équilibre et l'équité. « Tout ce que je peux te promettre, c'est de te revoir demain. Je sais que ça représente un long trajet pour toi, alors, on peut se retrouver plus tôt – disons, après l'audience, avant que tu rentres à Kanye. Ce que je te dirai ou pas dépendra de mon sentiment sur l'aboutissement de cette affaire. Fie-toi à mon jugement, d'accord ? »

Là-dessus, la discussion fut close. Les deux amies passèrent le reste de la soirée à discuter de sujets plus légers concernant des intérêts communs.

« Alors, pour en revenir à Mont V, comment va-t-il, ce cher homme ? » demanda Boitumelo. Il n'existait pas un seul avocat qui ne connaisse pas Mont V et sa tendance à entrer en éruption. « Est-ce qu'il s'en est déjà pris à toi ? »

— En fait, non, répondit Naledi. Mais j'aimerais bien, au moins, ce serait fait : ce suspense me tue. Et ça ne m'aide pas d'avoir Linky comme collègue de bureau : il se fiche royalement de tout. »

Boitumelo connaissait le problème Linky.

« Mais il a toujours été comme ça... De quelle couleur sont les ongles de Mary, ces jours-ci ? »

— Ils étaient rouges à 12 h 30, la dernière fois que je l'ai vue ; ils ont sans doute changé de couleur plusieurs fois depuis. Allez – ne soyons pas méchantes : j'ai un peu pitié d'elle. » Cependant, qui aurait vu le sourire de Naledi n'aurait pas été convaincu qu'elle était sincèrement désolée pour sa collègue. Mary était une belle femme qui remportait souvent des concours de beauté. Elle se souciait toujours de son apparence, et elle avait en permanence un miroir sur elle : elle semblait presque croire qu'un jour, en se regardant dans son miroir, elle s'apercevrait qu'une méchante sorcière l'avait dépossédée de sa beauté. Elle était toujours en train de vérifier ses traits pour s'assurer que tout était bien en place. Son autre méthode de vérification consistait à coucher avec tous les patrons qui le lui proposaient. Jusqu'ici, pourtant, au vu de ses nombreux prix de beauté et de la file de patrons qui attendaient impatiemment leur tour, l'opinion générale était que la distance entre ses seins, la position de son nombril, les courbes de son derrière, la forme de sa tête ainsi que les contours et la position des autres parties importantes de son corps étaient parfaits. Mary continuait cependant de s'inquiéter à l'idée que quelque chose puisse s'affaïsser, bouger, rétrécir ou gonfler.

« Une orgueilleuse, voilà ce qu'elle est, remarqua Boitumelo.

— Fragile, je dirais, objecta Naledi.

— Et comment va Agang ? demanda Boitumelo. Je ne l'ai pas vu depuis des mois.

— Il va bien, répondit Naledi. C'est un des vieux avocats les plus chaleureux, en fait. Il est très gentil avec nous. Bien sûr, David est toujours aussi suffisant : ce type est tellement imbu de sa personne qu'il me donne envie de vomir – sur lui ! » Elle avait tant élevé la voix que le couple assis à la table voisine leva les yeux.

« Il a encore un tas de problèmes à résoudre, dit Boitumelo d'un ton rêveur, il en a toujours eu, ce pauvre boutonneux !

— C'est une sale bouse, si tu veux mon avis », s'exclama Naledi avec véhémence.

Boitumelo intervint :

« Hé, ma grande, ne te mets pas dans cet état à propos de David – il n'en vaut pas la peine ! Alors, dis-moi, comment va Michael ? » Elle posa cette question avec un sourire : Michael était le petit copain de Naledi.

Pourtant, quand Naledi répondit, son visage s'était rembruni.

« N'ouvre pas cette porte : il n'y a rien derrière.

— Oh si, insista Boitumelo, laisse-moi jeter un coup d'œil : moi, je crois bien qu'il y a quelque chose. Allez : qu'est-ce qui se passe ? Tu n'en as pas pipé mot depuis des mois, maintenant – et tu m'as l'air un peu triste, aussi. Qu'est-ce qu'il y a ? »

Mais Naledi décida de ne pas s'engager dans cette voie et mit fin à la discussion.

« Demandons l'addition : il se fait tard, et nous avons, d'après toi, une histoire sur le point d'éclater. La moindre des choses, c'est de relever le défi avec les idées claires. Je te parlerai de Michael – ou de l'absence de Michael – quand toute cette affaire compliquée sera terminée : c'est une longue histoire. »

Boitumelo décida de détendre l'atmosphère.

« Tu ne crois pas que tous les hommes sont des « histoires » à eux tout seuls – des bonnes, des mauvaises, des longues ? »

Mais Naledi appelait déjà la serveuse. Boitumelo se rendit compte que penser à Michael avait attristé son amie. La serveuse arriva d'un pas sautillant. C'était une jolie enfant qui tentait désespérément d'avoir l'air d'une femme – et elle y parvenait, si l'on en croyait les regards que lui lançaient les clients. Ou peut-être ressemblait-elle seulement à une gamine, et les coups d'œil en disaient plus long sur les clients que sur l'enfant.

Au moment où les deux femmes sortaient du restaurant, Boitumelo demanda à Naledi :

« Il ne t'est pas venu à l'esprit que tu manquais d'expérience pour qu'on te confie cette affaire ? »

Naledi fronça les sourcils.

« On ne m'a pas « confié » cette affaire ; je dois seulement lire le dossier pour donner mon opinion.

— Même, remarqua Boitumelo, tu ne trouves pas étrange qu'on t'ait autorisée à seulement le voir ?

— Non, répondit Naledi, ça ne m'a pas paru étrange. C'est étrange seulement si tu crois que l'affaire a été étouffée – et tu n'as pas suffisamment de faits pour étayer cette théorie. » Elle avait encore les sourcils froncés.

Boitumelo développa son idée :

« Je crois que Mont V va commencer à se dire qu'il a commis une erreur en te confiant ce dossier, quand il va recevoir des coups de fil venus d'en haut. Je crois qu'il l'a exhumé parce qu'il a entendu dire qu'on posait des questions. Il n'a pas compris que l'affaire était relancée. Tu n'as pas dit qu'il voulait ton opinion aujourd'hui ? S'il pensait vraiment que cette tâche était importante, tu crois vraiment qu'il t'aurait donné un délai aussi court pour la mener à bien ? » En réfléchissant à haute voix, elle invitait son amie à élaborer sa théorie avec elle.

Naledi trouvait difficile de rejeter en bloc les hypothèses de Boitumelo.

« Et tu crois qu'il va me reprendre le dossier dès qu'il comprendra son erreur ?

— Naledi, dit Boitumelo, c'est *toi* qui as le dossier : photocopie-le ; fais-en une copie avant qu'on te le retire – *je t'en prie*. » Elle se tenait devant Naledi et parlait d'un ton insistant.

Naledi regarda son amie.

« Allons : ça ne va pas se passer comme ça – le ministère public, ce n'est pas les locaux de la police. Nous sommes avocats : nous ne faisons pas disparaître des dossiers ! Nous ne contribuons pas à étouffer des affaires ! On est au Botswana ! On était en démocratie, la dernière fois que j'ai vérifié ! » Elle essayait de paraître indignée, mais sa voix trahissait une certaine faiblesse. Elle se souvenait d'une histoire qu'on murmurait, à propos d'un dossier concernant un viol et qui avait disparu des années plus tôt. Elle n'avait jamais rencontré quelqu'un qui connaisse tous les détails de cette affaire, mais on racontait qu'un homme important était sur le point d'être accusé de

viol quand le dossier avait soudainement disparu et les témoins avaient commencé à avoir des problèmes de mémoire. D'après la rumeur, la victime avait perdu son poste de femme de ménage et l'avait retrouvé quand elle aussi n'était plus parvenue à se rappeler si oui ou non elle était consentante au moment du rapport sexuel. Son absence au travail avait ensuite été maquillée en congés, à l'aide de documents préparés et antidatés pour régulariser la situation. Les gens qui connaissaient cette femme avant l'incident présumé disaient qu'elle était devenue assez effacée après.

Boitumelo enfonça le clou.

« Et comment sais-tu que ça ne va pas se passer comme ça ? Tu travailles là-bas depuis combien de temps ? Tout ce que je dis, c'est : « Prends tes précautions. » Copie le dossier à la première heure demain matin. »

La réponse de Naledi fut mitigée.

« Tu crois que je peux entrer comme ça dans la salle de photocopie, tendre le dossier à Joseph et lui dire : “Hé, Joseph, tu veux pas copier ce vieux dossier des fois que Mont V le perde quelque part dans un égout ?” » Elle tentait de se convaincre que l'inquiétude de Boitumelo n'était pas justifiée, mais elle n'y parvenait pas.

Boitumelo lui fit alors une proposition audacieuse.

« Je viendrai à ton bureau demain matin. Je sortirai le dossier et je le photocopierai dans une boutique du quartier : il y en a une qui fait des photocopies juste au coin de la rue. »

Cela finit de décider Naledi.

« Non, je m'en chargerai moi-même. Si ça me paraît nécessaire, je m'en chargerai moi-même. Je vais avoir besoin d'une bonne raison pour m'absenter du bureau une minute après être arrivée. Enfin bon, c'est d'accord : je le ferai – mais ne va pas t'imaginer que je t'en donnerai une copie !

— Je ne te l'ai pas demandé, répondit Boitumelo. Tout ce que je demande, c'est qu'il y ait une copie au cas où quelqu'un déciderait comme par hasard d'égarer l'original. Je compte sur toi : si jamais il arrive quelque chose à l'original, tu auras le courage d'agir comme il convient. »

Naledi dévisagea sa compagne de table.

Les amies se séparèrent certaines qu'elles se reverraient bientôt. Naledi, jeune avocate à l'expérience très limitée, eut l'impression de perdre le contrôle avant même d'en avoir eu un tant soit peu.

XVIII

Il n'était guère surprenant que la salle de conférences du ministère de la Défense et de la Sécurité ait été vaste et meublée avec goût : les gens savaient que le secrétaire permanent était un homme de goût – il n'avait pas nécessairement des goûts de luxe, mais assurément de bons goûts. Ce que le gouvernement refusait de payer, il le sortait de sa poche. Si bien que les délégués participant aux conférences ne manquaient jamais d'apporter un commentaire sur la décoration de la pièce, tels les peintures à l'huile sur les murs, les fleurs fraîches dans les vases et les tapis sur le sol.

Aujourd'hui, six personnes étaient assises autour de la table de conférence. Les deux premières étaient le ministre de la Défense et de la Sécurité, M. Mading, et le secrétaire permanent du ministre, M. Rolang. Le fait que les deux hommes se détestaient était un secret piètrement gardé. À la suite de récentes élections générales, le gouvernement avait remanié le cabinet et créé un nouveau et puissant ministère, le ministère de la Défense et de la Sécurité. Un ministre assistant particulièrement ambitieux avait fini par être nommé à la tête de ce nouveau département. Un autre homme, qui menait sa petite vie au sein d'un autre ministère plus tranquille, et qui comptait les années avant la retraite, avait été promu au rang de secrétaire permanent auprès du ministre. Il lui avait alors incombé de transporter ses tableaux de bon goût et ses autres possessions jusqu'à un bureau plus grand situé au quatrième étage d'un immeuble flambant neuf. En conséquence de quoi, le ministre Mading et le secrétaire permanent Rolang, qui étaient allés à l'école ensemble et se connaissaient trop bien, avaient fini sous le même toit. Et ce qu'ils connaissaient trop bien l'un et l'autre ne leur plaisait pas.

La troisième personne participant à la réunion d'aujourd'hui était le chef de la police, M. Selepe. C'était un personnage imposant en uniforme, et le devant de sa veste était presque entièrement couvert

de médailles. Sur la table, il avait posé son bâton à sa droite et sa casquette à sa gauche.

À droite de M. Selepe se trouvait la quatrième personne : la directrice du *tirelo sechaba*, M^{me} Molapo. Elle avait un charmant visage rond, mais ses traits agréables masquaient un caractère obstiné – certains auraient même parlé de caractère désagréable. Elle n'avait pas confiance dans la police en général, et elle présumait toujours qu'il y avait une autre histoire sous celle que les policiers racontaient. Certes, elle avait une bonne raison personnelle de ne pas leur faire confiance : plusieurs années auparavant, son neveu était mort à la suite d'un mystérieux coup de feu. Le jeune homme était officier de police, et la version officielle affirmait qu'il avait été abattu par des voleurs qu'il poursuivait avec son équipier. Cependant, le fait que les voleurs aient pu lui tirer dans le dos alors qu'il les poursuivait demeurait un mystère que la police avait été incapable d'expliquer.

Directement en face de M^{me} Molapo était installée la cinquième personne : le vice-procureur général, M. Pako, c'est-à-dire Mont V.

Et assise à côté de M. Pako se trouvait une avocate du gouvernement, Naledi Binang. Elle ne s'était jamais trouvée en présence de tant de personnalités officielles importantes, et n'avait jamais été assise à la même table qu'un ministre, un secrétaire permanent ou un officier de police aussi haut gradé. Afin de dissimuler sa nervosité, elle gardait les yeux fixés sur le contenu de son carnet, même si celui-ci ne contenait rien d'intéressant. Elle avait l'intention de prendre des notes à la moindre occasion. M. Pako lui avait signifié très clairement qu'elle devrait lui fournir les minutes complètes et détaillées de la réunion : il sentait déjà que quelque chose de sensationnel se tramait, et il se préparait.

Les six délégués échangeaient des politesses en attendant M. Gape, le ministre de la Santé. Naledi apprit par les autres délégués que le retard du ministre était une peccadille bien connue ; néanmoins, on pouvait entendre des murmures de désapprobation. M. Pako n'avait pas l'habitude qu'on le fasse attendre et il suggéra de commencer sans le ministre. M. Selepe, le chef de la police, proposa pour sa part de patienter. Il se tourna vers M. Mading, le ministre de la Défense et de la Sécurité, lequel était théoriquement son chef, pour chercher son approbation, et l'obtint. M. Pako décida de sortir un paquet de cigarettes et de fumer pour passer quelques minutes. Ignorant le panneau « INTERDICTION DE FUMER » accroché sur le mur à sa gauche, le panneau « POUMONS AU TRAVAIL » sur le mur devant lui et le panneau « MERCI DE NE PAS M'EMPOISONNER » sur le mur à sa droite, il en alluma une. Il continua de tirer sur sa cigarette et de souffler sa fumée devant lui, au-dessus de la belle table.

M^{me} Molapo fronça les sourcils à l'attention du fumeur récalcitrant. Il choisit de l'ignorer. Elle toussa en signe de protestation. Il continua de l'ignorer. Elle se leva pour aller ouvrir les fenêtres, laissant entrer de l'air chaud et invitant M. Selepe à protester. Elle le dévisagea et marmonna :

« Occupez-vous du problème, monsieur le chef de la police, pas des conséquences. »

Tous les yeux se tournèrent alors vers M. Pako. Il tira une longue bouffée sur sa cigarette puis l'écrasa dans une petite cuillère posée sur un plateau plein de tasses.

Finalement, une demi-heure après le début prévu de la réunion, le ministre de la Santé arriva. M. Gape était un gros homme lourd qui sentait légèrement l'eau de Cologne. L'odeur allait rester, car quelqu'un appela une femme de ménage pour fermer les fenêtres.

Le chef de la police commença.

« Je crois que nous pouvons déclarer la séance ouverte. Mais avant tout puis-je connaître la fonction de la jeune femme assise à côté de vous, monsieur Pako ? »

Naledi Binang leva les yeux, effrayée : elle s'attendait à prendre en silence les minutes de la réunion, conformément aux instructions de M. Pako.

« Eh bien, répondit M. Pako, c'est une avocate du gouvernement : elle sera mon assistante si jamais cette affaire passe devant le tribunal – c'est comme ça que nous fonctionnons, dans la magistrature. » Il semblait irrité que le chef de la police ose contester ses actes.

« Je suis désolé, monsieur, reprit Selepe, mais cette jeune demoiselle doit sortir. J'aurais dû vous expliquer la raison de cette réunion quand je vous ai appelé. Vous comprendrez pourquoi quand nous aurons abordé le sujet. Mais elle doit s'en aller ; je vous expliquerai plus tard. »

Puis, sans attendre la réponse de M. Pako, le chef de la police adressa sa remarque suivante à Naledi Binang.

« Mademoiselle, vous êtes excusée de cette réunion – mais avant de partir pouvez-vous servir le thé, s'il vous plaît ? Finissons-en, madame et messieurs. Pouvez-vous dire à cette demoiselle ce que vous désirez ? Je prendrai un café, avec du lait et deux sucres. Pressez-vous, mademoiselle, s'il vous plaît : nous n'avons pas toute la journée. »

Furieuse, Naledi Binang servit aux délégués leurs thés et leurs cafés, puis quitta rapidement la salle. De toute façon, elle avait été surprise que M. Pako l'invite à assister à la réunion – mais elle ne connaissait alors pas toute l'histoire à propos de l'article répertorié au

bureau de la police judiciaire sous la mention « CRB 45/94 ». Naledi Binang en avait suffisamment appris pour savoir que ce procès-verbal ne resterait pas vieux très longtemps – à moins que des gens puissants ne soient capables de l'enterrer une fois de plus.

Quand la réunion commença, le chef de la police avait manifestement l'affaire en main. Cependant, au début, il coulait de temps à autre un regard en direction de M. Mading, le ministre de la Défense et de la Sécurité : Selepe savait qu'il n'était pas vraiment le chef, même s'il aurait adoré ça. Il lança les opérations.

« Je vous remercie, madame et messieurs, d'avoir pu vous libérer à la dernière minute. Je tiens également à remercier le ministre de la Défense et de la Sécurité ainsi que son secrétaire permanent d'avoir mis cette salle à notre disposition pour cette réunion. Mais avant tout : quelle est la raison de votre présence ici ? Le ministre de la Santé est parmi nous parce qu'une crise est survenue dans un dispensaire. La directrice du TS est ici parce qu'une de ses TSP se prend pour Sherlock Holmes – une jeune femme particulièrement désagréable ; nous y viendrons dans une minute. Le ministre de la Défense et de la Sécurité n'est pas simplement notre hôte aujourd'hui ; son ministère a eu des démêlés avec cette même jeune femme il y a deux ans. Certes, il y a eu un remaniement depuis, et le ministre qui s'occupait de l'affaire à l'origine n'est pas ici aujourd'hui. Pourtant, nous savons que nous pouvons compter sur un rapport détaillé de sa part à propos de cette affaire – en particulier, sur la raison pour laquelle des sanctions plus sévères n'ont pas été prises à son encontre. Pourquoi l'a-t-on laissée ainsi en liberté ? C'est une question à laquelle nous répondrons. Le vice-procureur général a été invité pour des raisons évidentes. »

Le chef de la police n'avait jamais souhaité la nomination du ministre de la Défense et de la Sécurité, et il n'avait jamais vraiment accepté l'idée d'être son subalterne. Il aspirait à revenir à l'époque où il régnait en maître sur son propre domaine et où il devait en référer directement au bureau du président. Aujourd'hui, il devait traiter avec des civils « tendres » qui ne connaissaient rien au vrai métier de policier : il n'était pas du tout surpris de savoir que deux ans plus tôt une simple jeune femme les avait fait tourner en bourrique.

Aujourd'hui, il fournit aux délégués ce qu'il qualifiait d'informations nécessaires. Dès qu'il eut cessé de parler, chaque délégué lui signifia qu'il avait une question à lui poser. Il expliqua cependant qu'il ne les laisserait pas poser leurs questions tout de suite : d'abord, il voulait que chaque personne lui dise ce qu'elle savait, ce que chaque personne fit. Enfin, il accepta de répondre aux questions.

La première fut posée par M^{me} Molapo, la directrice des TSP.

« À votre avis, d'après les preuves dont vous disposez, qu'est-il arrivé à cette enfant ? »

Même s'ils n'avaient passé que peu de temps dans la même pièce, le chef de la police et la directrice du TS étaient arrivés à la même conclusion, à savoir qu'ils ne s'aimaient pas. Selepe utilisa la question de M^{me} Molapo pour la remettre à sa place.

« Ceci, madame la directrice, est une information de police confidentielle. Il ne s'agit pas d'un procès ; il s'agit d'une réunion susceptible de permettre à la police de trouver une issue paisible à une situation potentiellement explosive. Ce que j'attends de vous, ce sont des informations permettant de nous aider à trouver cette issue. J'espère m'être bien fait comprendre. » Il détourna les yeux afin d'inviter les autres à apporter quelque commentaire.

Mais M^{me} Molapo n'en avait pas terminé.

« Non, monsieur, vous ne vous êtes pas bien fait comprendre du tout. Je travaille pour le gouvernement. » Elle ne dit pas, mais sous-entendit : « comme vous ». « Si vous attendez de moi que je participe à l'élaboration d'une solution quelconque, je m'estime en droit de connaître tous les détails – je ne suis pas une débutante. Je ne sais pas ce qu'en pensent les autres personnes ici présentes, mais je ne trouve pas correct que le chef de la police nous utilise tout en nous cachant des informations. » Elle jeta un regard circulaire dans l'espoir de trouver du soutien. En tant que directrice, elle était hiérarchiquement la moins haut placée de l'assemblée, et elle savait qu'au moindre mot prononcé contre elle son opinion passerait à la trappe ; on pourrait même lui demander de sortir.

Le chef de la police lui répondit d'un ton implorant :

« Madame la directrice, madame la directrice, je vous en prie, soyez professionnelle : il n'y a pas de place pour les sentiments dans cette pièce. Personne n'utilise personne. Vous devez comprendre que j'essaie de faire mon travail – je ne me permettrai pas de me mêler du vôtre, alors, j'attends que vous me retourniez la politesse. » Il savait qu'il se montrait condescendant ; il le faisait délibérément : il pensait depuis longtemps que le meilleur moyen d'irriter une femme était de suggérer qu'elle donnait dans le sentiment.

Et M^{me} Molapo fut, naturellement, fâchée de s'entendre traiter avec condescendance.

« Alors comme ça, vous ne vous permettriez pas de vous mêler de mon travail, c'est bien ça ? Dans ce cas, comment expliquez-vous l'appel que j'ai reçu de votre commandant de brigade de Maun m'intimant l'ordre de transférer cette même jeune femme – celle que

vous trouvez si désagréable ? Vous n'appellez pas ça de l'ingérence ? » Sa voix était forte, sa colère évidente.

M. Pako décida d'intervenir.

« Madame, messieurs, calmons-nous un instant. Revenons sur ce que nous savons, et nous pourrons ensuite décider de ce que nous pouvons ou pas partager avec les autres départements. Une jeune femme a déclenché une enquête sur de prétendues brutalités policières commises à Kanye l'année dernière. Depuis, un soldat a été limogé et deux officiers de police suspendus. Et, bien sûr, on nous dit que le ministère de la Défense et de la Sécurité travaille sur une politique anti-émeute. C'est un exploit impressionnant pour cette jeune femme ; cette leçon nous en dit long sur elle. Il ne faudra pas l'oublier quand nous déciderons comment agir dans l'affaire qui nous occupe. » Il balaya la pièce du regard pour s'assurer qu'il avait l'attention de tous avant de poursuivre : « Bien, cette même jeune femme est à présent TSP à Gaphala. Par un étrange concours de circonstances, elle découvre une boîte contenant des preuves dans le débarras du dispensaire où elle travaille comme TSP. Au lieu de rentrer chez elle en pleurant et de déclarer qu'elle ne veut pas y retourner, elle reste calme et, d'après ce que nous dit M^{me} la directrice, elle refuse même l'offre de la police de la muter dans un autre village. N'importe quel jeune aurait sauté sur l'occasion pour se faire réaffecter : tout le monde sait bien que le lieu de son affectation est l'un des moins attractifs ; je ne serais pas surpris, en fait, de découvrir que le ministre de la Défense et de la Sécurité a joué un rôle déterminant dans le choix de ce village reculé pour son affectation. » Il leva la main pour empêcher le ministre de la Défense et de la Sécurité ainsi que la directrice du TS de l'interrompre. « Très bien, très bien, laissons cela de côté. Disons seulement qu'elle n'a pas eu de chance et qu'elle s'est retrouvée au milieu de nulle part. Bien, nous avons une affaire vieille de cinq ans, classée parce qu'on a décrété que cette enfant avait été tuée par des animaux sauvages. Nous pouvons tous discuter de la sagesse de cette décision, mais telle est la position officielle de la police. » Il regarda Selepe pour déterminer si celui-ci allait le contredire sur ce point – mais il n'obtint qu'un regard neutre de sa part. Il poursuivit. « Bon, et nous avons une personne qui cherche à se venger du ministre de la Défense et de la Sécurité et qui détient une boîte suggérant autre chose. Nous avons également deux infirmières retenues en otages, un enlèvement cautionné par cette même fille voire effectué par elle. Nous avons aussi un village prêt à se soulever. Il me semble, monsieur le chef de la police, que tous les gens réunis autour de cette table ont le droit de connaître l'intégralité de l'histoire : c'est à cette seule condition que nous pourrons nous mettre d'accord – sous votre autorité, bien sûr – sur ce que nous pouvons

rendre public. Vous comprenez sans aucun doute que cette affaire va susciter un intérêt public colossal. La presse va nous éreinter, quelle que soit l'histoire ; la moindre des choses est d'adopter une position commune – peut-être même de tenir une conférence de presse. Je vous conseillerais de répondre aux questions qui vous seront posées de la façon la plus complète possible – et ensuite vous pourrez donner votre avis sur ce qui doit rester autour de cette table et ce qui peut être dévoilé au public. Et bien sûr le président devra également être mis au courant – et vite. » Il tendit la main vers son paquet de cigarettes mais se ravisa en voyant le regard de M^{me} Molapo – il avait beau être lunatique, il savait rester vigilant.

M. Gape, le ministre de la Santé, décida de se jeter dans l'arène. Les sourcils froncés, il s'adressa à la fois à M. Selepe, le chef de la police, et à M. Mading, le ministre de la Défense et de la Sécurité.

« Pourquoi est-ce que vous ne vous contentez pas d'envoyer le SSG pour cerner le village ? Il ne doit pas être si grand que ça ! » Il trouvait totalement incompréhensible que les autorités puissent manquer d'envisager une solution aussi évidente.

Le ministre Mading apporta la réponse.

« Nous ne pouvons envisager cela pour différentes raisons. Pour commencer, ce village est si reculé que les habitants entendent arriver les véhicules à des kilomètres à la ronde : ils s'évanouiraient dans la brousse. Deuxièmement, nous devons récupérer ces vêtements ; nous devons négocier un accord avec eux pour les récupérer. Si nous organisons une descente sur le village, il risque d'y avoir des morts, et les vêtements prouvent que les villageois avaient raison depuis le début. Cette fille parviendra à les faire sortir en douce – et nous nous retrouverons avec la mort d'une fillette dont nous avons bâclé l'enquête, et des villageois morts dont nous aurons causé la mort en bâclant l'enquête ! Nous nous trouvons dans une impasse – voilà pourquoi nous avons besoin de négocier. Et n'oubliez pas : cette fille a des liens avec cette nouvelle espèce d'avocats parvenus qui s'installent un peu partout : Kukama, Badisa et Cie soutient cet engouement ridicule pour les droits de l'homme. C'est ce cabinet qui l'a défendue dans cette affaire dont j'ai hérité, et elle a même travaillé pour eux avant son année de TS. Ils ont des liens avec ces défenseurs des droits de l'homme qui semblent croire que les seules personnes ayant des droits sont les mauvaises – je pense qu'en ce qui les concerne c'est *nous* qui n'avons aucun droit ! Ils ouvriraient avec joie les portes de toutes les prisons ! Récemment, certains d'entre eux sont même allés jusqu'à dire que les prisonniers devraient avoir le droit de vote ! Ils dépenseraient volontiers l'argent du contribuable pour installer des bureaux de vote dans les prisons ! C'est incroyable ! » Il regarda

Selepe puis, semblant regretter son emportement, il hocha la tête pour indiquer que le chef de la police pouvait reprendre le cours de la réunion.

Le ministre de la Santé avait les sourcils froncés lorsqu'il posa au groupe sa question suivante.

« Quelle importance ont les vêtements, de toute façon – ils ne nous diront pas qui l'a tuée, non ? » Les gens savaient que M. Gape était la raison pour laquelle les réunions mensuelles des ministres duraient en général une heure de plus que le strict nécessaire.

Le ministre Mading donna la réponse.

« Non, ils ne nous le diront pas... mais ils sont la preuve que la police a eu tort de conclure que l'enfant a été tuée par des lions.

— Et comment, et pourquoi, la police est-elle arrivée à une conclusion aussi ridicule ? » demanda M^{me} Molapo.

Le chef de la police s'adressa au vice-procureur général.

« Monsieur Pako, êtes-vous toujours d'avis que je réponde à cette question ?

— Oui, monsieur », lui répondit-il.

Le chef de la police décida de jouer cartes sur table.

« À mon avis, les officiers de police étaient pressés de classer l'affaire car ils avaient peur des hommes à l'origine du meurtre. Je pense que nous savons tous que ceux qui tuent pour le *dipheko* utilisent le *dipheko* pour nuire aux gens qui tentent de découvrir la vérité. Ces policiers avaient peur de mourir ou de devenir fous. Bien évidemment, derrière ces meurtres, il y a toujours un ou plusieurs gros bonnets : des hommes puissants. Ces gens peuvent, et ont par le passé – même si nous refusons de l'admettre – influencé les enquêtes de police. » Il s'interrompit pour regarder alentour : il savait qu'il avançait en terrain miné – personne ne devait s'amuser à répéter que, d'après lui, une main puissante avait écarté la police de la vérité.

« Que sous-entendez-vous ? » demanda le ministre Gape.

Le ministre Mading abandonna les sous-entendus pour passer au concret.

« Pouvons-nous revenir au sujet principal qui nous occupe aujourd'hui, s'il vous plaît ? Je crois que nous sommes ici pour mettre au point une stratégie visant à inciter les villageois de Gaphala à entamer des négociations – pouvons-nous discuter de cela, je vous prie ? »

M^{me} Molapo, cependant, n'était pas prête à lâcher le morceau.

« Pour ma part, je pense que le chef de la police a soulevé un point important. Le problème de Gaphala n'est pas unique. Il est vrai

que très peu d'affaires de meurtres rituels sont actuellement élucidées. Des enfants, en particulier des filles, disparaissent ou meurent dans des circonstances très étranges, et personne n'est jamais reconnu coupable. Et quand les villageois exigent des réponses, nous, le gouvernement, sommes ceux qui essayons de les faire taire. Cela ne peut pas durer éternellement : le problème doit être abordé de front, sinon, les gens vont penser qu'on est du côté des meurtriers. »

Selepe commençait à être exaspéré par l'attitude de M^{me} Molapo.

« Nous ne sommes pas du côté des meurtriers – mais nous ne pouvons laisser des villageois élaborer et appliquer leur propre justice. Vous savez ce qui s'est passé dans certains villages : des suspects ont été fouettés en public et des propriétés privées ont été incendiées ! Nous ne pouvons tolérer de tels actes : il faut faire régner la loi et l'ordre ! »

M^{me} Molapo avait repéré le mot clé.

« Parlant de suspects, n'y en a-t-il pas eu dans cette affaire ? Pas même un ? J'ai du mal à croire que personne n'ait rien vu ni rien entendu. »

Le chef de la police répondit à la question :

« Je ne suis pas prêt à révéler le nom des suspects pour le moment – même si le vice-procureur général me conseille le contraire. Il n'y a rien pour étayer les soupçons portés sur les deux personnes qui ont été interrogées. On peut ruiner des réputations, avec une affaire pareille. Désolé, mais non : je refuse de révéler les noms – pour l'instant, tout du moins. » Il regarda M. Pako, sachant que celui-ci serait dans l'obligation d'intervenir.

Et Pako prit bel et bien la parole.

« Je partage l'avis du chef de la police sur ce point : d'après ce que j'ai lu, il n'y a rien qui permette, à ce stade, de qualifier de suspects les personnes interrogées par la police. »

M^{me} Molapo refusait de se laisser apaiser.

« Vous partez du principe que la police vous a tout dit ; la taille de votre dossier, comparée à celui du chef de la police, suggère le contraire. »

Mont V, qui en toute objectivité était resté raisonnablement calme, jeta un long regard dur à M^{me} Molapo, mais ne répondit rien. Ce qu'elle venait de dire ne lui avait pas échappé ; il avait déjà prévu de soutirer l'ensemble des informations au chef de la police après la réunion. Il détestait le fait que, désormais, l'idée ne semblerait pas venir de lui.

Le ministre Mading, qui avait été informé dans le détail par le chef de la police avant la réunion, décida qu'il était temps de passer au sujet suivant.

« Pourrions-nous revenir à la raison qui nous réunit ici ? Voilà ce que je propose : tenir un *kgotla* à Gaphala demain matin. Je propose que tous les gens présents ici aujourd'hui y participent. »

Il se tourna ensuite vers le ministre de la Santé.

« Monsieur le ministre, pouvez-vous vous arranger pour que la directrice du laboratoire médico-légal y assiste aussi ? Elle doit être présente. Je crois qu'elle effectue actuellement un travail pour votre ministère – j'ai besoin d'elle dans les plus brefs délais.

— Pourquoi ? répliqua M. Gape. Vous prévoyez d'effectuer des prélèvements dans la brousse ? » Il avait voulu plaisanter, mais personne ne rit : M. Pako exprima même sa désapprobation.

Le ministre Mading prit ensuite la direction de la réunion à la place du chef de la police, lequel n'eut d'autre choix que de s'enfoncer dans sa chaise pour laisser cet homme, qui était nouveau dans le maintien de l'ordre, présenter le spectacle.

« Non, monsieur le ministre, nous ne prévoyons pas d'effectuer des prélèvements dans la brousse. Je pense que nous devons montrer aux villageois que nous sommes de bonne foi. Nous devons faire en sorte que tous les acteurs assistent à ce *kgotla*. Nous devons leur montrer que nous n'avons rien à cacher. »

M^{me} Molapo adressa sa question suivante au ministre Mading.

« Après avoir tout caché pendant cinq ans, pourquoi pensez-vous qu'ils vont vous croire, cette fois-ci ? N'y a-t-il pas eu un *kgotla* il y a cinq ans, réunion pendant laquelle vous avez prétendu leur dire toute la vérité ? »

Deux ans plus tôt, le ministre Mading était encore ministre assistant du ministère de l'Administration rurale et des Aides sociales. Avant cela, il était guichetier dans une banque, roulait dans une vieille camionnette, et se démenait avec sa femme pour élever leurs cinq enfants. Plus tard, sa femme avait perdu son travail, accusée d'avoir falsifié un chèque et d'avoir obtenu de l'argent de manière frauduleuse. Elle s'en était sortie avec une amende et une condamnation avec sursis. Motivée par le temps libre dont elle disposait et de maigres ressources, elle avait fait campagne pour son mari. À présent, il était ministre à part entière, il vivait dans une grande maison avec piscine, et ses enfants allaient dans des écoles prestigieuses. Les enfants parlaient anglais sans aucun accent et disaient *hello* et *hi there* au lieu de *dumelang*. M. Mading était devenu assez ambitieux et avait pris l'habitude de changer de tactique en

fonction de la situation – il lorgnait toujours du côté de la réussite.

M. Rolang, son secrétaire permanent, était aujourd'hui surpris que son patron montre une attitude de conciliation : il s'attendait plutôt qu'il donne l'ordre d'envoyer une équipe de choc en réponse à la crise de Gaphala. Deux ans plus tôt, quand M. Mading avait été nommé au poste de ministre de la Défense et de la Sécurité, et qu'il s'était occupé de l'affaire de la manifestation du National Stadium contre l'armée, ses collègues avaient dû le retenir et lui conseiller de choisir la modération.

Le ministre Mading prenait maintenant sur lui de justifier ses actions précédentes.

« Je n'ai pas pris part à tout ce cirque : j'ai hérité d'un nouveau ministère, et j'ai passé deux ans à essayer de former une équipe. Pendant ces deux années, c'est le chef de la police ici présent qui tenait les rênes. Bien sûr, en tant que ministre, c'est moi qui, au bout du compte, suis responsable de tout ce qui s'est passé. Certains diraient que notre ami, le chef de la police, est celui à qui l'on pourrait reprocher ce gâchis – mais ce n'est pas ainsi que fonctionne le gouvernement : « responsabilité collective », telle est ma devise. Les choses vont être différentes, cette fois ; c'est pour cela qu'aujourd'hui je tiens à ce que tout soit dévoilé – du moins, dans la mesure du possible. Ce qui m'inquiète, bien sûr, c'est que les villageois vont s'attendre à des miracles. Après cinq ans, nous ne pouvons espérer trouver quelque piste que ce soit. Nous allons là-bas dans le but de désamorcer une situation potentiellement explosive, mais les villageois accepteront de nous rencontrer seulement s'ils sont convaincus que l'enquête sera rouverte. »

La directrice des TSP n'avait toujours pas l'impression d'adhérer à l'esprit d'équipe dans la partie qui allait se jouer.

« Alors, dit-elle, nous devons leur mentir afin de pouvoir organiser une réunion.

— Oui, madame, répondit le ministre Mading.

— Et cela ne vous pose aucun problème ? » Un sourire méprisant accompagna la question de la directrice.

Le ministre rétorqua :

« Ce qui me pose un plus gros problème, c'est le fait que deux infirmières risquent d'être tuées. Ce qui me pose un problème encore plus gros, c'est qu'une foule déchaînée attaque tous les fonctionnaires qui tentent de pénétrer dans ce village : vous comprenez ?

— Puis-je me permettre une remarque, monsieur le ministre ? » Son secrétaire permanent, M. Rolang, ouvrait la bouche pour la première fois, afin de demander à son ministre la permission de

parler.

Son chef hocha la tête ; l'animosité entre les deux hommes était évidente, même au cours de ce bref échange.

« Si Amantle, la TSP, est effectivement avec les villageois, je ne pense pas que les infirmières courent quelque danger que ce soit. C'est vrai, elle fait partie des défenseurs des droits de l'homme, et ça ferait mauvaise impression si elle était impliquée dans un meurtre – deux meurtres, en l'occurrence. Je pense que l'affaire des otages, c'est du bluff. J'ai eu l'occasion de l'interroger à plusieurs reprises après les incidents de Kanye ; ce n'est pas son genre. »

Le ministre de la Santé réagit.

« Merci, monsieur le secrétaire permanent, mais vous parlez d'une fille qui se prend pour une sorte de héros.

— D'héroïne, marmonna M^{me} Molapo.

— Comme je le disais, poursuivit M. Gape, nous parlons d'une fille qui se prend pour un héros : pensez-vous que ça lui ressemble, d'être impliquée dans un enlèvement ? » Il n'allait pas se laisser corriger par une directrice – une subalterne, après tout. Elle commençait à l'agacer, à croire qu'elle pouvait couper la parole à ses supérieurs. Cependant, les gens savaient qu'il avait été impliqué dans de nombreux scandales, dont le plus récent était ses liens avec un médecin vendant des certificats médicaux d'inaptitude aux parents qui ne souhaitent pas que leurs enfants passent leur année de TSP dans un village reculé. La rumeur disait que le ministre Gape prenait un pourcentage sur les tarifs exorbitants exigés pour la délivrance de ces certificats.

M^{me} Molapo était au courant de cette corruption, et elle savait que le ministre était impliqué, malheureusement elle ne possédait aucune preuve concrète.

Le ministre Gape savait que M^{me} Molapo était au courant, et il décida donc de ne pas demander à ce qu'une fonctionnaire d'un rang si bas soit expulsée de la réunion. Il était certain que la meilleure façon de sortir de la situation qui s'envenimait, et à laquelle les six délégués se trouvaient confrontés, était une démonstration de force.

« Cette fille pourrait commettre un acte stupide, qui aurait des conséquences qu'elle n'a même pas prévues ni envisagées. Je maintiens qu'une intervention urgente de la police est nécessaire. Organiser une descente sur le village ; arrêter des gens ; arrêter cette fille ; la jeter en prison – ça aiderait à lui remettre les idées en place. La douceur ne mène nulle part dans des situations pareilles. Si on s'était occupé de son cas sérieusement il y a deux ans, vous pensez qu'elle nous causerait encore des problèmes ? Bien sûr que non ! »

Le chef de la police regrettait de ne pas pouvoir approuver : il était entièrement favorable à la fermeté, mais pensait qu'en raison de l'éloignement du village il serait idiot d'avoir recours à ce genre de mesure.

« J'ai déjà expliqué pourquoi nous ne pouvions pas organiser de descente sur le village. Souvenez-vous que l'opinion publique commence tout juste à oublier ce qui s'est passé à Mahalapye et à Bobonong il y a trois ans – nous ne pouvons pas nous permettre de répéter de tels incidents. Ces affaires de meurtres rituels ne sont pas faciles à traiter. Je ne suis pas convaincu que la force brute soit la réponse au problème qui se pose. » Même s'il détestait approuver le ministre de la Défense et de la Sécurité, c'était un homme de bon sens.

Ce que le ministre Mading ne disait pas aux autres délégués, c'est que l'idée de tenir une réunion dans le village n'était pas la sienne. Le commandant de brigade de Maun avait été très clair sur le fait qu'il devait y avoir un *kgotla* dans les prochaines vingt-quatre heures et que des individus bien précis devaient y assister. Le ministre Mading avait seulement transmis au chef de la police et à son secrétaire permanent ce que, selon lui, ils avaient besoin de savoir : il n'avait pas envie de dévoiler que l'ordre concernant la réunion et ses participants venait de la fille et des gens du village. Il devait maintenant prétendre que c'était lui qui avait réclamé cette réunion. Il était donc l'improbable architecte de négociations, tandis que les autres délégués s'attendaient qu'il fonce dans le tas, prêt à livrer bataille contre les villageois.

Et M^{me} Molapo, elle, se disait : *Ce n'est peut-être pas une brute stupide, après tout.*

XIX

« Merci, Daniel, d'accepter de m'aider. » Amantle scrutait l'obscurité, guettant la moindre lueur. C'était une nuit étoilée assez sombre : une nuit parfaite pour s'enfuir en cachette. Pourtant, elle et son collègue TSP Daniel Modise savaient tous les deux qu'ils se trouvaient dans l'une des régions les plus sauvages du pays : des hyènes, des chacals et des lions affamés rôdaient sans doute dans les parages. Les deux compagnons avaient même entendu des grognements d'antilopes et quelques cris de hyènes. Tandis qu'ils s'éloignaient du village, ils s'attendaient à entendre de plus en plus de bruits d'animaux sauvages et peut-être même à en apercevoir quelques-uns.

« Merci à toi ! s'écria Daniel. Je n'aurais raté ça pour rien au monde : c'est la chose la plus excitante qui me soit arrivée dans ce trou paumé depuis qu'on est là. Bon, tu vas me dire ce qui se passe ? Pourquoi est-ce qu'on se tire en pleine nuit ? Je crois que la peine minimum pour vol de voiture est de cinq ans – c'est long, et même si tout ça est excitant, je voudrais savoir pourquoi je risque de passer cinq années en tôle. » Comme les jeunes fanfarons ont tendance à le faire, il conduisait d'une seule main.

Remarquant sa piètre façon de conduire, Amantle réagit :

« Garde tes deux mains sur le volant, s'il te plaît ! Bon sang, tu as vraiment besoin de frimer en pleine nuit, au milieu de nulle part ? T'inquiète pas, tu sauras tout bien assez tôt. Contente-toi de garder les yeux ouverts pour voir si tu n'aperçois pas un signal lumineux : une lampe de poche, peut-être les phares d'une voiture – je ne sais plus ce qu'on a dit. »

Daniel avait du mal à être patient et ne pouvait s'empêcher de plaisanter.

« On ne serait pas un peu tendue, ce soir, mademoiselle ?! Détends-toi ! Avec qui est-ce qu'on a rendez-vous – je t'emmène voir

un amant secret ? Je suis curieux ! » Il appuya sur un bouton du tableau de bord, et de la musique emplit l'habitacle de la voiture – l'ambulance du dispensaire de Gaphala.

« Éteins-moi ça ! rugit Amantle. Et non : je ne vais pas rejoindre un amant. Tu le sauras suffisamment tôt – c'était le marché. Bon, arrête de me rendre encore plus nerveuse que je ne le suis déjà, et conduis – et ralentis : il faut être prudent, sur ces pistes !

— Détends-toi ! répéta Daniel. Un peu de musique ne peut pas faire de mal. » Il tendit néanmoins la main pour éteindre la radio. De toute façon, ils s'accordaient pour dire que cette musique était insupportable, et qu'il était difficile d'apprécier quelque musique que ce soit, la réception dans cette partie du pays étant forcément médiocre.

Daniel poursuivit sa route en fredonnant tout bas. Amantle continua de scruter l'obscurité, espérant apercevoir un signal. Parfois, leurs phares éclairaient les yeux d'un animal, et une demi-douzaine de fois la Toyota Hilux faillit renverser un steenbok qui bondit devant eux, semblant sortir de nulle part.

Puis, tout à coup, Amantle cria, tout excitée :

« Je crois que je vois une lumière ! Là-bas : à gauche ! *Gauche ! Gauche !* Un feu ! Je vois un *feu* ! Non, c'est une *lampe de poche* ! Fais des appels de phares et trouve un moyen d'aller là-bas – *maintenant ! Maintenant !* » Sa voix trahissait son excitation, et elle semblait prête à pousser le véhicule pour le faire avancer plus vite.

« OK ! OK ! OK ! hurla Daniel à son tour. Bon sang, on ne serait pas un peu pressée ! Je dois trouver un endroit pour grimper le talus – du calme, ma petite dame ! » Il lâcha un petit rire lorsqu'il trouva un passage lui permettant de sortir de la route et de grimper le talus.

Daniel roula vers la lumière, mais les passagers de l'autre véhicule ne descendirent pas tout de suite ; au lieu de cela, ils attendirent qu'Amantle les appelle pour s'identifier. Boitumelo éteignit alors le moteur de la voiture et, accompagnée des deux autres passagères, elle émergea du véhicule à bord duquel elles étaient manifestement prêtes à prendre la fuite au moindre signe de danger. Les trois femmes – Boitumelo Kukama, Naledi Binang et Nancy Madison – avaient roulé très longtemps, d'abord à travers le désert puis à travers la végétation luxuriante. Elles avaient vu toutes sortes de bêtes sauvages, y compris des impalas, des girafes, des gnous, des gemsboks, des guépards, des renards à oreilles de chauve-souris et diverses espèces d'oiseaux. Elles avaient passé une journée excitante et, même si elles étaient à présent fatiguées, avaient hâte de prendre une douche et de manger un repas chaud, elles avaient adoré le voyage. Cela dit, elles n'avaient pas eu l'occasion d'apprendre

exactement pourquoi elles avaient entrepris ce voyage au départ.

Boitumelo serra Amantle dans ses bras, excitée.

« Bon sang, Amantle, il n'y a que toi pour atterrir dans un endroit pareil : le paysage est vraiment magnifique ! Tu ne croiras jamais tous les animaux, les arbres et les oiseaux qu'on a vus. Le coucher de soleil était spectaculaire ! Et on a longé un cours d'eau pendant une bonne partie des dix derniers kilomètres. Mon Dieu, c'est superbe ! Je me verrais bien vivre ici : c'est incroyable ! » Elle se tenait près d'une des portières du véhicule, attendant de toute évidence le signal pour reprendre la route avec ses camarades.

« Merci d'être venue, Boitu, répondit Amantle. Mais qui sont ces personnes – qu'est-ce qu'elles font là ? C'est un piège ? » Elle s'attendait à voir ses deux amies : l'avocate Boitumelo et la journaliste Milly Samson. Au lieu de quoi, Boitumelo était accompagnée de Naledi Binang, qu'Amantle savait être avocate au ministère public, et d'une femme blanche qu'elle n'avait jamais vue. Elle se sentait nerveuse à présent : elle était peut-être allée trop loin – elle avait l'impression qu'à chaque pas elle se mettait un peu plus dans le pétrin.

« Calme-toi, Amantle, dit Boitumelo. Désolée – je suis trop excitée pour avoir les idées claires. Tu connais Naledi, bien sûr. Et voici Nancy Madison ; elle est anglaise, c'est une étudiante en droit qui travaille avec nous – une stagiaire. Milly n'a pas pu venir – un décès dans sa famille. Tu sais comment c'est, aujourd'hui : ce sida va balayer tout ce pays, je te le dis. Je peux certifier que c'est une bonne conductrice. Bon sang, la journée a été longue ! Mais procédons par ordre : on est fatiguées et sales – alors, montre-nous le chemin, mon amie. J'espère que ce n'est pas trop loin : on est vraiment fatiguées. Une douche et un repas chaud ne seraient pas de refus. » Elle retourna près de sa voiture, s'attendant à voir Amantle se diriger vers la sienne.

Amantle avait cependant d'autres projets.

« Quel chemin ? Nous passons la nuit ici. Et voici Daniel – il est TSP, comme moi. Il a eu la gentillesse de m'amener ici. Comme tu le sais, je ne sais pas conduire. Installons les tentes ; ensuite, nous pourrions parler. » Elle se dirigea vers l'arrière de l'ambulance et en sortit un sac.

Boitumelo était incrédule.

« Comment ça, on passe la nuit ici ? » Elle s'éloigna de la portière de sa voiture, juste assez pour se planter face à Amantle, à la lumière de la lampe de poche qu'elle avait utilisée comme signal.

Amantle s'interrompit et regarda son amie.

« C'était le plan, Boitu : on monte le camp ici ; on travaille cette nuit, loin du village et de la police ; et on rentre au village demain

matin. Montons d'abord les tentes : ensuite, on pourra s'asseoir pour discuter de nos projets – d'accord ? »

Boitumelo avait besoin de plus de persuasion.

« Comment ça, c'est un TSP ? Il n'a pas le droit de conduire un véhicule du gouvernement ! Et c'est une ambulance – un BX ! Ne me dis pas que vous avez volé cette voiture ! Amantle, je t'en prie, dis-moi que tu n'as pas volé cette voiture – je m'en vais : sans rire, je m'en vais ! *Maria, Mma-Jeso !* » Sa voix montait en même temps que son agitation.

Tripotant ses boucles d'oreilles, Daniel demanda :

« Est-ce qu'on peut monter les tentes, sortir les chaises, préparer quelque chose à manger – et ensuite s'engueuler ? »

Boitumelo se tourna vers Daniel. La nuit était sombre, si bien qu'il ne vit pas son regard. Néanmoins, sa voix sonna haut et clair.

« Je gueulerai si ça me plaît ! Et je ne vais pas passer la nuit ici ! Je ne vais pas passer la nuit dans la brousse, avec des hyènes qui hurlent et des éléphants qui font trembler le sol ! Et puis il y a des lions, par ici ! Je ne vais pas – c'est catégorique – passer la nuit dans une tente ici : *c'est hors de question !* »

Amantle s'approcha de son amie et posa une main sur son épaule.

« Boitu, je t'en prie, écoute. Il n'y a pas d'éléphants dans la région. On n'est qu'à une trentaine de kilomètres du village – si bien qu'on n'est pas en danger. Mais on ne peut pas aller là-bas – pas ce soir. Il faut qu'on travaille cette nuit en privé, et loin de la police. Je pense qu'elle viendrait fourrer son nez au dispensaire et saboter nos projets – peut-être même faire une descente sur le village, après avoir promis de ne pas intervenir. Est-ce qu'on peut monter les tentes, maintenant, et discuter de tout ça après ? »

Boitumelo se laissa amadouer à contrecœur. Ils montèrent les tentes tous les cinq, et l'humeur générale s'améliora un peu. Le repas froid fut frugal : fruits, pain, thé et vin. Quand Daniel sortit de la viande à griller, Boitumelo mit son veto : elle avait peur que cela n'attire des animaux sauvages vers leur camp.

« OK, Amantle, commença-t-elle, vas-y ! Pourquoi est-ce qu'on se donne ainsi en pâture aux lions et aux autres bêtes sauvages ? J'espère sincèrement que tu dramatises ; je crois que j'ai eu assez d'émotions pour la soirée. »

Amantle regarda Naledi, assise de l'autre côté du feu vacillant, et qui n'avait pas dit grand-chose de la soirée. Elle s'adressa au groupe.

« Est-ce qu'on peut parler devant cette avocate du gouvernement ? N'y vois aucune offense personnelle, mais je ne comprends toujours pas pourquoi elle est là. » Elle avait rencontré Naledi une ou deux fois, et la jeune fille lui plaisait bien ; cependant, il lui semblait que Naledi n'aurait pas dû accompagner Boitumelo dans une mission telle que celle-ci.

Naledi regarda Amantle et répondit :

« Je comprends ton inquiétude. Je suis venue ici sur un coup de tête. Je n'ai pas dit à mes collègues où j'allais – et je suis relativement certaine que si j'avais révélé mes projets à mon chef je me serais fait virer sur-le-champ. Et je me ferai sans doute virer, d'ailleurs. Mais Boitumelo m'a convaincue qu'elle était du côté de la vérité – et me voilà. »

Amantle tourna son attention vers Nancy, laquelle était occupée à regarder le ciel comme si celui-ci contenait une magie qu'elle ne parvenait pas vraiment à comprendre.

« Et toi, Nancy, pourquoi es-tu là ?

— Pour l'aventure ? demanda Nancy de façon rhétorique. Et Boitumelo a dit qu'elle avait besoin d'un cameraman. Alors, me voilà, et j'ai l'impression qu'on est déjà en pleine aventure ! Non – sérieusement – j'ai mené quelques recherches sur cette affaire, et je la trouve fascinante. Je pense que tu es complètement cinglée de t'opposer à tous ces pouvoirs, à la fois démocratiques et surnaturels ! Et tout ça sur les bords du delta de l'Okavango ? Seule une imbécile n'aurait pas voulu venir. C'est la beauté et l'horreur qui m'ont attirée ici. » Elle affichait une expression perplexe.

Amantle entreprit alors de raconter au groupe ce qui s'était passé au cours des quelques jours précédents. Elle ignora les interjections et les questions de ses quatre camarades jusqu'à ce qu'ils abandonnent et l'écoutent.

Cependant, quand elle eut fini de parler, Naledi décida d'intervenir.

« Tu es en train de nous dire que tu as participé à l'enlèvement de deux personnes – de deux infirmières ? Et qu'au moment où on parle elles sont retenues prisonnières dans le dispensaire du village ? C'est ça, que tu es en train de nous dire ? »

Amantle espérait qu'en étant ferme elle garderait vaguement le contrôle de la situation.

« Ne me parle pas sur ce ton, s'il te plaît – je ne suis pas un de tes témoins. Et je ne pense pas qu'on puisse vraiment appeler ça un enlèvement : les villageois ont besoin d'un moyen de pression sur la police.

— Je suis avocate, lâcha Naledi, et j'appelle ça un enlèvement. Oh, mon Dieu – je n'aurais jamais cru... » Elle envisageait peut-être de se retrouver non seulement sans emploi mais également en prison pour avoir aidé et encouragé toute une série de crimes. « Mont V va vraiment entrer en éruption ! C'est plus sérieux que je ne le pensais ! Bon sang : je suis cuite, c'est sûr ! »

Boitumelo se leva.

« Tu t'es enfuie du village à bord d'une ambulance volée ! Et comme si ça ne suffisait pas, ton assistant n'a même pas son permis de conduire ! Non mais qu'est-ce que tu fabriques, Amantle ? Tu exagères – franchement ! » Elle allait s'éloigner du feu, mais quand elle vit une paire d'yeux jaune-vert surveiller le groupe elle s'assit promptement. « Et maintenant, pour couronner le tout, on va sans doute se faire dévorer bien avant de finir en prison. Merde, mais pourquoi cet animal me regarde comme ça – quelqu'un peut me le dire, hein ? C'est trop pour moi.

— Ce n'est qu'une hyène, avança Daniel. Elles sont relativement inoffensives. Et je doute que ce soit toi qu'elle regarde – je doute qu'elle regarde quoi que ce soit. »

Boitumelo ne fut pas apaisée pour autant.

« *Relativement* inoffensives ? *Relativement* inoffensives ? Ça veut dire quoi, ces conneries : on se fait seulement à moitié bouffer, c'est ça ? Et depuis quand tu es expert en hyènes, de toute façon – tu n'es pas du Sud, toi ? À ta façon de parler, tu dois être du Sud ! »

Daniel garda son calme.

« Je suis allé dans la brousse deux ou trois fois depuis que je suis ici, et on m'a dit que les hyènes étaient craintives – je t'assure : si tu agites ta lampe en direction de celle qui est là, elle s'enfuira en courant. Elle espère grappiller un peu de nourriture – c'est tout. » Il retourna mettre du bois dans le feu pour l'attiser.

Naledi n'abandonna pas le sujet.

« Je ne sais pas : les hyènes chassent en meutes et elles déchirent leurs victimes en petits morceaux, d'après ce que j'ai vu à la télé – et en plus elles mangent salement. » Elle regarda l'obscurité qui les entourait, et balaya la savane du faisceau de sa lampe électrique. Elle eut la désagréable surprise d'éclairer les yeux d'autres animaux sauvages.

« Qu'est-ce que tu en penses, Nancy ? demanda Amantle. Tu es bien silencieuse. » Elle espérait pouvoir désamorcer la situation en détournant l'attention de Boitumelo : elle pensait que Naledi n'arrangeait rien en apportant une foule de détails sur la façon dont les hyènes se nourrissaient – en outre, elle aussi était inquiète.

Nancy répondit :

« Je n'ai absolument aucune expérience en la matière : si tu nous dis qu'on va survivre à cette nuit, je suis bien obligée de te croire. Je suppose que tu n'es pas suicidaire. Et puis, les étoiles sont belles : c'est incroyable – regardez cette Voie lactée ! Et ça, c'est la Croix du Sud, non ? Superbe ciel : c'est incroyable. Mais je propose qu'on passe dans la grande tente ; comme ça, on ne sera pas obligés de voir tous ces yeux chaque fois qu'on se retourne – en fait, je préférerais ne pas les voir en ce moment. » Elle se leva pour pousser les autres campeurs à aller s'installer dans l'une des tentes.

Naledi trouva l'idée judicieuse.

« Je pense qu'on devrait faire ce que suggère Nancy : il va falloir qu'on réfléchisse beaucoup – et qu'on travaille, apparemment. Et je ne peux pas travailler avec tous ces animaux qui me regardent. »

Amantle était irritée par la façon dont Naledi insistait sur les détails.

« Tu es obligée de donner des descriptions aussi précises ? Tu rends les autres nerveux : bon sang, Naledi, arrête !

— OK, OK, répondit Naledi. Donne-moi juste un autre verre de vin ; ça va aller – je ne m'attendais pas à finir dans la brousse en compagnie de campeurs novices, entourée de prédateurs prêts à me dévorer ! »

Boitumelo se leva et se retint de courir jusqu'à la tente.

Nancy demanda à sa collègue hésitante :

« Tu t'attendais à utiliser le matériel de camping pour quoi, si je peux te poser la question ? » L'ombre d'un sourire jouait sur ses lèvres.

« Je n'en sais rien ! répondit Boitumelo. Je m'attendais à trouver un camping avec d'autres gens – et des douches ! et des toilettes ! Je ne m'attendais pas à passer la nuit en compagnie de chacals qui hurlent ; je ne m'attendais pas que mon amie ait enfreint toutes les lois imaginables : un enlèvement ! *Maria, Mma-Jeso* ! L'enlèvement est une chose grave – très grave ! Je n'arrive pas à croire que je sois assise ici en compagnie de ravisseurs ! Amantle, qu'est-ce qui t'a pris, putain ? » Ses camarades pouvaient la voir bouillir de rage.

« Je n'ai rien fait, plaïda Amantle, les choses se sont comme produites autour de moi ! »

Boitumelo prit un ton dramatique.

« Génial, comme défense : « Non, monsieur le juge, l'enlèvement s'est simplement produit autour de moi. – Et le vol de voiture ? – Ça aussi, ça s'est produit autour de moi. Je suis une petite fille innocente, et les choses se produisent simplement autour de moi. » Ouais, mon

amie, garde cette politique de défense : c'est vraiment génial ! »

Amantle en avait assez.

« Boitu, arrête ; arrête ! Tu n'arranges rien, en continuant comme ça. On est là ; on a tous pris déjà beaucoup de risques. La question est : « Et maintenant ? » Allons dans la tente – *s'il te plaît* – et *tout de suite* ! » Elle espérait qu'en se montrant ferme elle aiderait Boitumelo à se libérer de son angoisse croissante.

Une fois tous les cinq dans la tente, ils se sentirent plus en sécurité, à l'abri de ses fines parois de vinyle. Boitumelo se calma et parvint à se concentrer un peu plus sur la raison pour laquelle Amantle leur avait demandé de venir.

Il devint bientôt évident qu'Amantle ne savait pas exactement ce qu'elle attendait de Boitumelo et des autres : elle écrivait le scénario au fur et à mesure. Elle avait espéré que Boitumelo arriverait avec l'envie de l'aider à l'écrire.

« C'est toi, l'avocate, dit-elle, je t'ai expliqué le problème ; c'est à toi de proposer une solution – un plan ! je sais simplement que j'ai les vêtements, et que la police veut à tout prix les récupérer. Les villageois veulent que l'enquête soit rouverte. Je pense que vous devriez défendre les gens du village pour que les choses ne se passent pas comme la dernière fois. »

Nancy intervint :

« Je peux poser une question ? Qu'est-ce que tu veux dire par « tu as les vêtements » ? Tu veux dire que tu les as ici, avec toi ?

— Oui, répondit Amantle, la boîte est dans l'ambulance. »

Avant que Boitumelo puisse laisser échapper une autre manifestation d'angoisse, Naledi leva la main pour l'en empêcher.

« Très bien, Amantle, dit-elle d'une voix calme, qu'est-ce que tu nous as caché d'autre ? S'enfuir avec des preuves appartenant à la police est sans doute un délit, mais on ne va pas s'étendre sur le sujet pour le moment. Est-ce qu'il y a autre chose qu'on devrait savoir avant de poursuivre ? » Elle acceptait lentement l'idée de se retrouver sans emploi et le fait qu'à un moment donné elle devrait sans doute répondre de tout cela devant Mont V. Elle secoua la tête afin de chasser les souvenirs de sa dernière visite en prison ; cependant, elle n'arrivait pas à se débarrasser de l'image d'une jeune femme qui tricotait des pulls informes afin de passer le temps pendant ses trois années d'emprisonnement.

« Non, répondit Amantle, je crois que je vous ai tout dit. Et d'après moi, l'enquête ayant été classée il y a cinq ans, ces vêtements ne constituent pas, à proprement parler, des preuves dans une enquête en cours. De toute façon, la police prétend qu'il ne s'agit pas d'une

affaire de meurtre – alors, comment pourrais-je avoir enfreint la loi ? » Elle ne croyait pas vraiment ce qu'elle disait.

Naledi fit une proposition.

« Puis-je suggérer que tu nous laisses la question du droit pendant un moment ? À ton avis, est-ce qu'il y a autre chose qu'on devrait savoir ? Par exemple, est-ce que tu as la pétition signée par les gens du village ? On devrait peut-être en réviser la formulation avant que vous comparaissiez demain devant le pays tout entier pour avouer toutes sortes de délits. » Elle tendit la main pour inviter Amantle à lui donner la pétition. « Et tu as peut-être envie de nous répéter, le plus précisément possible, ce que tu as dit au commandant de brigade – ils ont sans doute enregistré la conversation. »

Amantle demanda à Daniel de l'accompagner jusqu'à l'ambulance afin d'aller chercher la boîte et la pétition. En chemin, Daniel lui dit :

« Tu as du cran, ma sœur. Ne t'en fais pas pour Boitumelo – inutile de la connaître pour voir qu'elle n'échangerait sa place pour rien au monde. Moi, en tout cas, je ne l'échangerais pas – j'adore chaque petite minute excitante qui passe ; ça transforme le TS en expérience digne d'être vécue. » Il l'attira pour la serrer dans ses bras. Ne se sentant pas aussi détendue que lui à propos de la situation, elle lui répondit par une accolade assez peu chaleureuse.

De retour dans la tente, le groupe regarda solennellement la boîte fermée, mais personne ne tenta un geste pour l'ouvrir. Ils parlèrent un moment : Amantle enfila ensuite une paire de gants et l'ouvrit. Elle sortit les vêtements raidis de façon que tout le monde les voie ; elle pensait que personne ne pouvait voir ces malheureux vêtements couverts de sang séché sans être en colère – en colère et révolté. Et la colère et la révolte furent exactement les réactions qu'elle obtint.

Puis, d'une voix calme, Naledi déclara :

« J'ai aussi quelque chose à vous montrer. » Jusqu'à présent, elle hésitait encore à remettre le dossier à Boitumelo ; elle décida de le faire à ce moment-là – elle s'inquiéterait des conséquences plus tard. « J'ai apporté une copie du dossier – et un peu plus : est-ce que quelqu'un veut bien m'accompagner dehors pour aller chercher ma mallette ? »

Nancy se leva et prit une lampe électrique.

Le silence retomba jusqu'à leur retour. Naledi tendit alors trois enveloppes bien pleines à Amantle, laquelle regarda rapidement leur contenu, protégé par des pochettes colorées, sans vraiment voir grand-chose.

« La grosse pochette bleue, expliqua Naledi, est une copie du dossier que la police a envoyé à notre cabinet il y a cinq ans. La verte, ce sont mes notes personnelles, une évaluation des témoignages. Le dossier rouge que vous voyez là est un truc que je ne devrais pas avoir du tout entre les mains ; ça ne faisait pas partie du dossier original, mais si vous le lisez, vous aurez une idée de ce qui s'est sans doute passé il y a cinq ans, et qui a conduit à la découverte de la boîte dans ce dispensaire. Je propose que nous passions les deux prochaines heures à lire les matériaux que nous avons, d'accord ? Je vais lire la pétition. Pour plus de commodité, on peut partager le gros dossier en deux, comme ça, on aura deux documents à lire chacun. Quand on aura terminé, on échangera. Une fois qu'on aura tous terminé, on pourra discuter de ce qu'on envisage pour la suite. Qu'est-ce que vous en pensez ? » Chaque mot qu'elle prononçait l'éloignait un peu plus de son ancien bureau.

Les quatre autres participants convinrent qu'il s'agissait d'une bonne méthode de travail, et le silence tomba bientôt alors qu'ils commençaient leur lecture. La tâche leur prit un peu plus longtemps que les deux heures prévues, cependant, et Daniel et Amantle s'aventurèrent quatre fois à l'extérieur afin de préparer du café et du thé pour tout le monde. Chaque fois qu'ils se risquaient dehors, ils devaient utiliser une des lampes de poche pour créer un cercle de lumière tremblotant sur leur chemin. Ils avaient l'impression d'être observés par toutes sortes d'yeux – des yeux qui appartenaient sans doute à des impalas inoffensifs en train de paître dans le noir ; pourtant, ils trouvaient déconcertant d'être entourés par des êtres autres qu'humains.

Au cours de leur première expédition à l'extérieur, Daniel remarqua :

« Espérons qu'on n'entendra pas un lion de si tôt – je ne crois pas que Boitumelo le supporterait. » Il remit du bois dans le feu.

« Ouais, répondit Amantle, moi aussi, j'espère. J'espère également que les éléphants ne vont pas choisir de nous rendre visite.

— J'ai entendu le petit mensonge que tu as raconté sur le fait qu'il n'y avait pas d'éléphants dans la région, commenta Daniel – même si nos copines n'en voient pas, elles verront sûrement du crottin demain. J'imagine que toute la région est bourrée de crottin d'éléphants ; je suis surpris qu'elles n'en aient pas vu en venant ici.

— Je crois que je n'aurais pas dû leur mentir, reconnut Amantle, mais j'espère que d'ici demain Boitumelo aura moins peur que ce soir. Elle nous rend tous nerveux ; on ne peut pas se concentrer, sauf si elle se calme. »

Dans la tente, Boitumelo appela tout le monde au centre.

« Bon, très bien, je sais qu'on n'a pas tous terminé, mais on n'a pas beaucoup de temps. On va commencer par toi, Naledi : que penses-tu de ce que tu as ? »

Naledi résuma calmement son opinion.

« Aucun doute que nous ne possédons pas tous les éléments, mais, à mon avis, voilà ce qui s'est passé : l'enfant a été portée disparue dans l'après-midi ou la soirée du 15 avril 1994. La police et les villageois ont mené des recherches presque sans interruption pendant cinq jours, mais ils n'ont trouvé aucune trace de l'enfant. Le sixième jour, un certain Shosho est arrivé au poste de police avec un paquet de vêtements. Ils étaient tachés de sang. Il avait participé aux recherches, si bien qu'il était certain que les vêtements avaient été placés après les recherches à l'endroit où il les avait trouvés. Un officier de police a mis ces vêtements dans une boîte qu'il a correctement étiquetée, et il a déposé cette boîte dans le coffre. Maintenant, d'après des informations qui ne figurent pas dans le dossier de la police, j'ai découvert que cette même nuit il y avait eu un accident de voiture à Botane, un village pas très loin d'ici. Le reste relève de la conjecture, basé sur des dossiers que j'ai pu obtenir grâce à une infirmière de l'hôpital de Maun. D'une façon ou d'une autre, il a dû y avoir confusion. Trois personnes blessées dans l'accident ont été transportées à l'hôpital de Maun dans un véhicule de police. En arrivant, l'une d'elles était déjà morte. Dans la confusion, la boîte a dû être renvoyée avec le véhicule – et peut-être que, toujours dans la confusion, quelqu'un a cru qu'elle venait de ce véhicule. La boîte n'a peut-être jamais été mise au coffre ; ou elle l'a été, et on l'en a sortie par erreur – ce n'est pas clair. Quelqu'un, peut-être une infirmière, a trouvé la boîte, et sans réfléchir, ou peut-être en pensant qu'elle appartenait à un patient, l'a envoyée au dispensaire, dans l'ambulance. Enfin, il est tout à fait possible que le chauffeur de l'ambulance n'ait même pas lu l'étiquette : son travail est de transporter des gens, leurs effets personnels et leurs médicaments – pas de lire. D'après moi, la boîte a été mise dans le débarras et y est restée tout ce temps. Aujourd'hui, cinq ans plus tard, Amantle la retrouve, et l'enfer se déchaîne. »

Cela donnait certainement matière à réflexion. Après une pause collective, Boitumelo exprima ses pensées.

« Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi ce que tu as découvert ne l'a pas été il y a cinq ans. Pourquoi avoir étouffé cette histoire ? Parce que cette affaire a bel et bien été étouffée, quel que soit le terme qu'on choisisse d'employer. » Elle ne tentait pas tant de remettre en question les affirmations de Naledi que de réfléchir à haute voix.

Naledi marqua un temps avant de répondre.

« Je crois que l'histoire des lions a été inventée sous l'empire de la peur ; rien ne permet de vraiment suggérer un lien entre les meurtriers et la police – du moins pas avec l'ensemble des forces de police. Il faut voir cette affaire du point de vue des gens qui en étaient chargés à l'époque. Personne n'a pu avoir le moindre doute sur le fait que l'enfant avait été victime d'un meurtre rituel – c'était évident. Ces officiers de police ont eu peur depuis le début. Ils devaient rechercher l'enfant ; beaucoup d'entre eux étaient trop loin de leur guérisseur pour se protéger des assassins de la fillette ; ils avaient peur. Ensuite, quand la boîte de vêtements a mystérieusement disparu, qu'ont-ils pu penser ? Évidemment, ils ont présumé le pire. Et bien sûr, l'histoire des lions leur donnait une chance d'abandonner l'enquête. Les disparitions d'enfants sont fréquentes, et des policiers effrayés sont lancés à la recherche des assassins. Ils reviennent les mains vides, parce qu'ils ne tiennent pas vraiment à arrêter quelqu'un. Ils sont condamnés à l'échec, comme dans la plupart de ces affaires – *condamnés à l'échec !* » Elle jeta un coup d'œil sur la boîte contenant les vêtements de Neo.

Nancy s'éclaircit ensuite la voix pour demander à Naledi :

« Tu crois que tu peux te tromper quand tu dis que l'affaire a été étouffée sous l'influence de la peur, et non à la suite d'une tentative délibérée pour protéger les meurtriers ? Ce que je te demande, c'est si tu peux imaginer ce genre de connivence dans le système, tel que tu le connais ? »

Le silence régna jusqu'à la réponse de Boitumelo :

« Je dois dire que ce que Naledi suggère paraît plus logique ; mais je n'écarterais pas la possibilité qu'un policier ou deux soient directement impliqués, soit dans le meurtre, soit dans la protection des meurtriers. Pourtant, je n'arrive pas à imaginer que de simples petits policiers protègent délibérément les assassins ; la peur paraît plus logique. Et si un officier de police haut gradé était impliqué, il pourrait s'arranger pour qu'ils continuent d'avoir peur et de ne rien faire. »

Amantle tentait de traiter toutes les informations qu'elle entendait. Elle estimait qu'il y avait encore trop de blancs dans cette histoire. Elle intervint : « Rien de tout ça n'explique pourquoi ou comment les vêtements ont atterri là où on les a trouvés – ou même pourquoi cette enfant-là a été visée. *Comment* a-t-elle été choisie ? Il me semble que les meurtriers ont dû se renseigner sur ses habitudes avant d'agir. Si on suppose qu'ils ont utilisé un véhicule, et si on suppose que les meurtriers avaient prémédité tout ceci, on doit supposer qu'ils ne se baladaient pas simplement de village en village

pour trouver une enfant seule. Ça me pousse à croire qu'il doit y avoir un lien avec le village ; c'est une des raisons pour lesquelles j'ai décidé qu'on ne devait pas se réunir là-bas ce soir : j'ai le pressentiment qu'un des villageois doit être mêlé à tout ça.

— Je comprends, dit Boitumelo. Mais on doit accepter l'idée qu'on ne va pas tenter de résoudre ce meurtre ce soir : ce qu'on doit faire avec ces informations, c'est élaborer un plan pour la réunion de demain ; on doit décider de ce qu'on espère accomplir demain. Comme tu l'as suggéré, Amantle, j'ai transmis l'information concernant la réunion à tous les principaux quotidiens – mais que prévoit-on de révéler au public ? Où veut-on en arriver ?

— On va sûrement devoir remettre les vêtements à la police, répondit Amantle, on tient à ce que ça se fasse pendant le *kgotla* pour éviter que cette preuve-là au moins ne disparaisse à nouveau. »

Daniel prit la parole à son tour.

« Et les villageois ont toute une série d'exigences, comme ils l'ont déclaré dans leur pétition – mais je crois que c'est là qu'interviennent les avocats. » Il jeta un coup d'œil circulaire pour s'assurer qu'il était sur la bonne voie. « Boitumelo et peut-être Naledi – je ne connais pas la raison éthique de son implication dans cette affaire – devront sans doute annoncer publiquement qu'elles sont avocates et qu'elles représentent les villageois. Ça vous paraît logique ? »

Nancy répondit à la question.

« Je trouve ça logique, en effet – et est-ce qu'on ne devrait pas préparer... » Elle laissa sa phrase en suspens tandis qu'elle et ses quatre compagnons tendaient l'oreille pour écouter des bruits indéterminés à l'extérieur de la tente. « C'était quoi ? Vous avez entendu ? » demanda-t-elle.

Au début, personne ne répondit. Daniel lança ensuite un regard à Amantle et finit par dire : « C'était un lion, bien sûr – mais avant que quelqu'un panique et fasse avorter les très grands progrès qu'on a accomplis jusqu'ici, je tiens à vous assurer que ce lion était au moins à dix kilomètres d'ici. Et il y a plein de gibier, là-dehors : il n'y a aucune raison pour qu'un lion convoite l'un de nous – pas une seule. »

Boitumelo avait trouvé une autre ouverture. « Tu nous l'assures ? Tu as bien dit que tu nous l'assures ? » Dix kilomètres, mon cul ! Ce lion n'est pas à plus de *un* kilomètre – et même s'il est *bien* à dix kilomètres, qui te dit qu'il a l'intention de rester aussi loin ? Il a des pattes, non ? Quatre pattes puissantes avec des griffes puissantes attachées à chacune de ces pattes ! Il peut parcourir ces plaines à sa guise. Amantle, tu n'aurais pas pu choisir un endroit plus civilisé pour

retrouver cette boîte ? *Franchement !* Tu es obligée d'être aussi téméraire ? C'est vrai, quoi, il y avait combien de postes de TSP dans tout le pays ? Et tu es tombée sur celui-ci ! Et tu n'as pas pu t'empêcher de nous traîner jusqu'ici. Il y a des lions qui nous rugissent aux oreilles, des hyènes qui nous observent et toutes sortes d'animaux qui nous hurlent après – et tu estimes que tout va *bien* ? Tu trouves ça *normal* ? Tu crois que c'est moi qui ne suis pas *raisonnable* ? *Maria, Mma-Jeso !* » Elle était debout et criait presque. Cependant, comme personne ne lui répondait, et que le lion rugissait sans se soucier d'elle, elle se rassit et admit d'une petite voix misérable : « Écoutez, je ne gère pas ça très bien ; je le sais. Je ne suis pas très douée pour la brousse – du moins pour la brousse infestée de lions. Laissez-moi une minute pour me calmer ? On ne pourrait pas aller dans la voiture ? Je pense que le métal est beaucoup plus sûr que ce fin tissu ! Ces *Américains* ! Ils sont capables d'aller sur la Lune, mais ils ne savent pas fabriquer des tentes qui résistent aux griffes ! On dirait presque qu'ils *veulent* qu'on se fasse manger ! On peut aller dans la voiture – *s'il vous plaît* ? »

Naledi la corrigea sur le pays d'origine de la tente.

« Cette tente a été fabriquée en Chine.

— *La ferme !* » s'écria Boitumelo avec véhémence.

Amantle ne savait pas si elle devait se montrer sévère ou douce avec son amie : Boitumelo était en général parfaitement sûre d'elle et responsable, mais ce soir elle s'effondrait quand ses collègues avaient besoin de toute sa concentration.

« Non : tu sais qu'on sera trop serrés pour travailler dans la voiture – et pense au nombre d'élevages qu'il y a dans la région : il y a des gens qui habitent ici, et je te parie que tu as plus de chance de mourir dans un accident de voiture que d'être tuée par un lion. Les lions n'aiment pas les humains : un lion doit être vieux ou blessé et désespéré pour s'en prendre à un humain.

— Et qui te dit que ce lion n'est pas vieux ou blessé et désespéré ? rétorqua Boitumelo.

— Elle n'a pas tort, intervint Naledi.

— Naledi, tu ne veux pas te taire ? s'écria Daniel. Il faut vraiment que tu empires les choses ? » Il la regardait d'un air furieux.

Amantle la força ensuite gentiment à s'asseoir. Elle lui proposa une tasse de thé et lui parla comme si elle s'adressait à une enfant.

« Tu écoutes la radio tout le temps, non ? Tu regardes la télé et tu lis les journaux ? OK ? Tu as lu combien d'articles concernant des accidents de voiture rien qu'au cours de la semaine dernière – sans doute cinq ? Peut-être plus. Et on sait tous que les accidents de la

route sont si fréquents que la plupart ne figurent même pas dans le journal, pas vrai ? On sait aussi que si un humain se faisait attaquer par un lion, ça ferait la une des journaux, même si ça se passait dans un zoo dans un pays dont on n'entend jamais parler, pas vrai ? *Bien !* Maintenant, quand as-tu entendu, lu ou vu quoi que ce soit à propos d'un lion qui aurait attaqué un humain ? Réfléchis. C'était quand ? Je te parie qu'il y a si longtemps que tu ne te souviens même plus des détails. Bien sûr, ça arrive – et quand ça arrive, on est choqué. Mais ça n'arrive pas assez souvent pour qu'on y pense en permanence. Ça fait les gros titres précisément parce que c'est très rare. Bon, bois ton thé et remettons-nous au travail. J'ai de gros problèmes, et aucun d'eux n'inclut le risque d'être dévorée par un lion... Nancy, tu disais ? »

Tous les yeux se tournèrent vers Nancy.

« J'allais proposer qu'on prépare une déclaration que toi ou Boitumelo pourrait lire demain au nom des villageois, dit-elle. La pétition, c'est très bien, mais il faut qu'on rédige un document établissant très clairement les exigences et les attentes des gens du village, et quel sera le rôle de Boitumelo après la réunion de demain. Le problème, à mon avis, c'est qu'on ne peut pas escompter qu'il se passe grand-chose au bout de cinq ans. Il serait irresponsable de notre part de faire croire aux villageois que ce meurtre sera élucidé ; il ne le sera sûrement pas – je me trompe ? » Elle leva les yeux pour obtenir des commentaires.

« C'est aussi ce que j'ai tenté de leur expliquer, intervint Amantle, le problème, pourtant, c'est que de nombreux villageois pensent pouvoir élucider le meurtre grâce à la divination – ce qui impliquerait de porter les vêtements chez un devin.

— Bon, je suis étrangère, remarqua Nancy, alors je ne suis pas obligée d'y croire. Mais pourquoi est-ce qu'on ne les laisse pas faire, si c'est tout ce qu'ils demandent ? Ça ne peut certainement pas faire de mal. S'ils trouvent les assassins, ce serait super, et s'ils ne les trouvent pas, eh bien, ils ne les trouvent pas. »

Boitumelo posa sa tasse de thé et but une gorgée de vin avant de répondre.

« Ce n'est pas aussi simple, Nancy : la divination pourrait très bien endommager les preuves. En plus, ça ne serait pas une bonne idée de confier la seule preuve de cette affaire à un inconnu. Et si le devin qu'ils consultent est le même que celui que les meurtriers ont consulté il y a cinq ans ? Et si la divination implique de tuer une chèvre ou une vache ou n'importe quoi et de tremper les vêtements dans le sang de l'animal ? Je comprends pourquoi Amantle les a persuadés de ne pas aller consulter un devin. Demain, on doit surtout obtenir des autorités qu'elles reconnaissent leurs erreurs. Elles doivent

présenter des excuses claires pour avoir étouffé cette affaire et expliquer pourquoi une telle chose s'est produite. Les officiers de police impliqués doivent être sanctionnés. Et nous devons être les yeux et les oreilles des villageois à Gaborone, pour nous assurer que les promesses faites pendant la réunion de demain seront tenues. Dommage qu'on ne puisse pas rencontrer les gens du village avant la réunion – ce n'est pas possible, Amantle ?

— La réunion est prévue pour 9 heures, répondit Amantle. Si on part tôt, on pourra s'entretenir avec le petit groupe qui surveille les infirmières au dispensaire ; on pourra peut-être même en réunir quelques autres – les gens de la campagne se lèvent tôt, si bien que ça ne devrait pas poser de problèmes. »

Boitumelo en profita pour revenir sur le sujet des infirmières.

« Est-ce qu'on peut reparler un peu des infirmières ? J'espère vraiment que tu ne seras pas accusée d'enlèvement pour le rôle que tu as joué là-dedans – les gens du village non plus. Et même si l'État décide de ne pas t'accuser, les infirmières risquent tout de même de t'attaquer en justice. Qu'est-ce que tu veux dire exactement par : « le petit groupe qui surveille les infirmières » ? Que veut dire « surveiller les infirmières » ? » Son visage exprimait une certaine inquiétude lorsqu'elle se tourna vers sa jeune amie.

« D'accord, d'accord, répondit Amantle, on a dit aux infirmières qu'elles ne pouvaient pas quitter le village – de toute façon, elles ne pouvaient pas, parce qu'il n'y avait aucun moyen de transport : aucun véhicule n'a pu entrer dans le village au cours de ces quelques derniers jours. Et...

— Elles avaient une ambulance à leur disposition, coupa Boitumelo, elles auraient pu demander au chauffeur de les emmener. Elles sont – ou du moins *étaient* – responsables du dispensaire, de l'ambulance et du chauffeur.

— Le chauffeur est tombé malade de façon assez soudaine, expliqua Amantle, il a pris une semaine de congé. Et les règles du gouvernement sont très claires : seul un officier habilité peut conduire un véhicule du gouvernement – si bien qu'on a conseillé aux infirmières de rester dans l'enceinte du dispensaire pour leur propre sécurité. Ce sont des fonctionnaires, alors les villageois les ont peut-être injustement tenues pour responsables des échecs de la police concernant cette affaire. Certains villageois se sont proposés pour veiller sur elles pour leur propre sécurité – et au moins dix personnes peuvent attester du fait que le chauffeur avait « la courante » et devait prendre un congé maladie. Les infirmières n'ont jamais été physiquement contraintes, frappées ou privées de nourriture. » Elle jeta un coup d'œil circulaire, une expression impassible sur le visage.

« Vous voyez quelque chose qui ressemble à un enlèvement, là-dedans ? J'espérais que toi, mon avocate, tu attendrais un peu avant de voir une infraction là où aucune n'a été commise. Tu ne m'as pas dit que pour ça il fallait avoir des intentions condamnables et commettre un acte condamnable ? Je ne vois ni l'un ni l'autre, dans le cas présent. »

Les quatre autres regardèrent Amantle sans rien dire pendant un moment. Daniel rompit le silence en tapant dans ses mains. Utilisant la formule officielle, il déclara :

« Nous, les membres du jury, déclarons l'accusée non coupable d'enlèvement. » Des sourires s'inscrivirent sur tous les visages.

« Pas si vite, monsieur le président du jury, corrigea Boitumelo. Et toi, Daniel, tu regardes beaucoup trop la télé : il n'y a pas de jury dans ce pays, si bien que son sort, s'il y a un procès, reposera entre les mains d'une seule personne. Espérons que cette seule personne sera aussi facilement convaincue de l'innocence d'Amantle que les occupants de cette tente. » Elle regarda Amantle. « C'est un bon début, Amantle ; il faudra qu'on revienne sur ce point avant la fin de cette nuit. Mais ce n'est pas mal, pas mal du tout. Je ne dis pas pour autant que tu es hors de danger – mais je suis impressionnée. »

Amantle hocha la tête en guise d'approbation. Elle garda le silence un moment avant d'aborder à nouveau la question des assassins.

« Revenons à la question de savoir qui sont les meurtriers – pas les noms, mais de quel genre de personne il s'agit : profil, genre. C'est un village reculé, de sorte que les meurtriers ont dû venir ici en voiture. Et pour découper vivante une enfant de cet âge, il faut au moins trois personnes, peut-être plus : il a fallu tenir l'enfant.

— Je pense que tu as raison, dit Boitumelo, les meurtriers devaient avoir une voiture – ce que je veux dire, c'est que nous ne parlons pas de gens pauvres : nous parlons sans doute de politiciens ou d'hommes d'affaires.

— Pourquoi est-ce qu'il ne pourrait pas s'agir de femmes d'affaires ? voulut savoir Nancy.

— Les meurtres rituels sont pour la plupart commis par des hommes, expliqua Boitumelo, mais pas tout le temps. Si une femme y est mêlée, elle joue sans doute le rôle d'une *sangoma* : d'une sorcière – mais là encore, ce sont des hommes, pour la plupart. Non, je dirais que nous avons affaire à des hommes – même si ce n'est pas obligatoirement le cas. Non, non ! nous ne pouvons pas écarter la possibilité qu'une femme ou des femmes soient impliquées – surtout aujourd'hui, où de plus en plus de femmes deviennent *sangoma*.

Qu'est-ce que tu en penses, Daniel ? » Elle le regarda pour lui demander son avis.

Daniel hocha la tête et réfléchit un moment avant de répondre :

« Moi aussi, je dirais que nous avons affaire à des hommes. Une femme peut piéger l'enfant, mais en général le meurtre proprement dit est une affaire d'hommes – des hommes ayant déjà une certaine situation mais désirant grimper d'autres échelons : un membre du parlement qui veut devenir ministre ; un ministre assistant qui veut devenir ministre à part entière ; un directeur adjoint qui veut devenir directeur ; un homme d'affaires qui prévoit d'étendre ses activités – ce genre de choses. Mais tu as quand même raison : il peut aussi s'agir d'une femme en quête de pouvoir : est-ce que l'assassin présumé de cette petite fille, à Sanoko, n'était pas censé être une femme ? »

Nancy eut une idée.

« Est-ce qu'il peut s'agir d'un ministre, d'un directeur ou d'un homme d'affaires désirant se maintenir là où il est – pour éviter de se faire renverser, si l'on peut dire ? »

— C'est également possible, dit Amantle. Tu as raison ; bien sûr, tu as raison. »

Ce fut à nouveau Nancy qui demanda :

« Est-ce que le sorcier assiste au meurtre, à votre avis ? »

— Oui, c'est possible, répondit Naledi, les assassins doivent apporter les parties humaines à leur sorcier, de toute façon. Son rôle, d'après ce que je sais, est de broyer les parties humaines, de les mélanger à des herbes et d'utiliser ce mélange comme *muti*, ou remède. Bien sûr, beaucoup de ce que nous savons est pure hypothèse ; ce n'est pas comme si on pouvait aller demander à quelqu'un et apprendre tous les détails ! Dieu sait si ce qu'on sait est vraiment la vérité, d'ailleurs ! Autre chose : on ne peut pas négliger le fait que les assassins tuent souvent pour quelqu'un d'autre – il peut s'agir d'intermédiaires pour des hommes plus importants. Et il y a une dernière chose à prendre en compte : même si les meurtriers sont les hommes importants eux-mêmes, ils peuvent également vendre les parties humaines à d'autres hommes importants – le cercle des acteurs est peut-être plus vaste que les quatre ou cinq personnes impliquées au départ. » Elle secoua la tête, se disant que la tâche qui les attendait était apparemment sans espoir.

Amantle exprima le fond de sa pensée :

« Il me semble que quelle que soit la façon de voir les choses les assassins – ou du moins certains d'entre eux – assisteront à la réunion de demain. Il doit s'agir de personnes ayant un lien avec ce village. Au moins une de ces personnes doit être un homme qui savait quelle

enfant choisir – un homme d'affaires possédant un élevage dans la région ? un politicien ayant participé à un meeting dans le village ?

— Mais, suggéra Boitumelo, comme nous en sommes déjà convenus, on ne va pas résoudre cette affaire cette nuit – alors, revenons-en à ce qu'on peut faire ce soir. »

Le petit groupe de cinq passa presque toute la nuit à travailler sur cette affaire ; aucun d'eux ne dormit plus de deux heures. Quand l'horizon commença de rougir à l'est, Amantle et Daniel allumèrent le feu et se mirent à préparer le petit-déjeuner – un petit-déjeuner somptueux, à tout point de vue : bacon, saucisses, œufs et toasts. Tandis que les aliments grésillaient dans la poêle spécialement conçue pour la cuisine en plein air, Boitumelo, dont l'humeur s'était améliorée de façon significative, préparait le thé et le café. Elle était fière du travail qu'ils avaient accompli pendant la nuit. Les lueurs rouges de l'horizon lui apportaient sans aucun doute un certain réconfort. Quand un éléphant solitaire apparut, semblant surgir de nulle part, elle alla se réfugier dans sa voiture, mais en voyant l'éléphant poursuivre son chemin sans même paraître les remarquer, elle sortit prendre son petit-déjeuner.

Amantle intervint dans les discussions du matin.

« Ça ne vous paraît pas bizarre, que l'affaire ait été déclarée classée aussi tôt après la disparition de l'enfant ? »

Personne ne répondit pendant un moment. Ce fut Boitumelo qui brisa le silence.

« Comment ça ? » demanda-t-elle à Amantle.

Amantle répondit :

« Est-ce que d'habitude, dans ce genre d'affaire, les autorités ne font pas semblant de poursuivre l'enquête, alors qu'en réalité il ne se passe rien du tout ? À qui cette décision définitive de classer l'affaire aurait-elle pu profiter ? »

C'est le silence qui lui répondit à nouveau. Naledi finit par exposer ses pensées.

« C'est peut-être juste parce qu'ils ont tout de suite décidé de dire que l'enfant s'était fait dévorer par des lions. Après ça, l'enquête s'avérait relativement inutile, non ? »

Amantle ajouta une autre question de son cru.

« Mais pourquoi adopter une politique aussi tranchée dès le début ? Pourquoi est-ce que personne n'a tenté d'ouvrir une véritable enquête sur ce meurtre ? Il devait bien y avoir des pistes : des traces de pneus ; un véhicule étranger dans le village ; un gardien de troupeau qui a vu quelque chose ! Même si les vêtements ont atterri à

la clinique par erreur, comment expliquer le fait qu'il n'y ait pas eu d'enquête ? Je ne crois pas à la théorie selon laquelle la peur était ici la seule motivation : quelqu'un s'est arrangé pour faire avorter l'enquête – c'est obligé ! » Elle réfléchissait tout haut.

« Mais qui ? demanda Boitumelo, qui exprimait elle aussi ses idées à l'état brut. Tu crois qu'il pourrait s'agir du commandant de brigade ? Il a été nommé responsable du poste de police deux ans avant le meurtre, et il est toujours là-bas. »

Aucun d'eux n'avait touché son petit-déjeuner, et ils se rapprochaient à présent les uns des autres. Naledi s'éclaircit la voix avant de parler, et les autres écoutèrent.

« Je crois qu'Amantle a raison : quelqu'un capable d'utiliser la disparition des vêtements à la fois pour effrayer les gens et pour suggérer que toute enquête serait inutile a bel et bien agi de la sorte. Si ç'avait été le commandant de brigade, ses subalternes auraient été heureux de trouver une échappatoire ; si c'était quelqu'un de plus haut placé, est-ce que le commandant de brigade ne se serait pas demandé pourquoi cette personne intervenait ? » Tentant de trouver une réponse avec le peu d'éléments dont le groupe disposait, elle ne pouvait que poser d'autres questions.

Amantle déclara :

« J'ai l'impression qu'une personne animée de mauvaises intentions a influencé la décision de la police de classer l'affaire. » Elle ne pouvait se débarrasser de cette idée.

Boitumelo ajouta un fait important.

« Nous savons déjà que des gros bonnets sont impliqués ; c'est une évidence : les meurtres rituels ne sont pas commis par des gens pauvres.

— Ça, je n'en sais rien, intervint Daniel, et si l'assassin était un sorcier qui réunissait des *dipheko* pour son usage personnel ? Dans ce cas, il n'y aurait pas de gros bonnet impliqué dans cette affaire. »

Comme la nuit précédente, ils recommençaient leurs discussions circulaires en échangeant des scénarios tout en se disant qu'ils n'avaient aucune chance de découvrir la vérité.

« Mmmm, acquiesça Amantle, je crois que tu as raison. Mais même dans ce cas il ferait ça pour une ou plusieurs autres personnes. Qui sont ces gens ? Ils ont bien une part de responsabilité dans ce meurtre, non ? Quelqu'un de puissant a rapidement mis un terme à cette affaire une bonne fois pour toutes. » Elle hocha la tête comme si en approuvant son hypothèse elle pouvait convertir ses spéculations en faits.

« Tu as déjà envisagé qu'il pouvait exister un cercle d'assassins

commettant des meurtres rituels à travers tout le pays pour vendre des parties humaines à une clientèle triée sur le volet ? demanda Daniel.

— Nom de Dieu ! hoqueta Amantle. C'est trop effrayant pour seulement y penser ! »

Chaque fois qu'Amantle était amenée à parler de sorcellerie, elle était assaillie par un souvenir particulièrement triste. Elle avait environ huit ans quand un matin, alors qu'elle espérait avoir une ou deux heures pour elle avant le lever du soleil, une voix avait rompu la tranquillité de la nuit : « Une sorcière ! Il y a une sorcière dans ma cour ! Une sorcière ! Au secours ! Il y a une sorcière dans ma cour ! » Bondissant de sa natte étendue sur le sol et jouant des coudes entre ses frères et sœurs pour arriver la première à l'entrée du rondavel, elle avait remarqué que les cris avaient réveillé tout le quartier. Elle avait alors vu avec horreur deux femmes de la maison voisine emmener de force sa grand-mère, qui semblait désorientée, jusqu'au *kgotla* – le lieu de réunion du village. À ce moment-là, Amantle avait entendu sa mère crier derrière elle d'une voix étranglée :

« Oh, mon Dieu ! Oh, Mooketsi, qui m'a portée, qui repose aujourd'hui au cimetière de Magwera ! Par les Bakgatla qui m'ont donné naissance, que vois-je ? ! » C'était la belle-mère de la mère d'Amantle qu'on traînait vers le *kgotla*.

« Mma, mma, *qu'est-ce qui s'est passé ?* avait crié Amantle, effrayée. *Qu'est-ce qui va arriver à grand-mère ?* » La grand-mère des enfants partageait en général un rondavel avec Amantle et son frère Moratiwa, mais Amantle avait passé cette nuit-là dans le rondavel de ses parents parce qu'elle ne se sentait pas bien. Sa grand-mère aurait encore dû se trouver au lit, car d'habitude elle ne se levait pas avant que tout le monde soit debout ; en fait, c'était Amantle qui vidait chaque matin le pot de chambre de la vieille femme, et elle devait attendre qu'elle s'en serve une dernière fois avant de pouvoir l'emporter. Le fait qu'on ait surpris sa grand-mère en train de pratiquer de la sorcellerie dans la cour de leur voisin de bonne heure le matin, alors qu'elle n'avait en général pas l'énergie de se lever aussi tôt, était un mystère.

La mère d'Amantle n'avait pas répondu ; au lieu de cela, elle ne cessait d'appeler à l'aide ses parents et une longue lignée d'ancêtres, tous morts depuis longtemps.

Amantle s'était approchée de Moratiwa.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? Comment est-ce que grand-mère est arrivée là-bas ? Tu l'as vue quitter le rondavel ?

— Je ne sais pas, avait répondu Moratiwa. Je dormais ; je ne sais pas – ne me demande pas : ils vont dire que je suis un sorcier moi

aussi. » La peur se lisait sur son visage.

« Mais grand-mère n'est *pas* une sorcière ; *ce n'est pas une sorcière !* » Amantle avait crié les derniers mots, et la foule s'était tournée pour la regarder.

« Tout ce qu'on peut dire, c'est que les sorcières donnent naissance à des bébés sorcières, tout comme les serpents donnent naissance à des bébés serpents ! » La réponse était venue d'une voisine en colère à l'arrière de la foule.

La mère d'Amantle avait semblé se remettre un peu de son choc. Elle s'était tournée vers ses enfants pour leur ordonner :

« Retournez dans la *lapa* – tous –, allez, dans la *lapa* ! »

Amantle et ses frères et sœurs étaient retournés dans leur cour, mais n'avaient pas su quoi faire une fois là-bas. Un autre jour, ils auraient allumé le feu et préparé le petit-déjeuner, composé de thé et de *motogo* ; oui, un autre jour, ils seraient allés chez les voisins chercher du charbon pour allumer le feu parce que le leur s'était éteint pendant la nuit. Ce matin, au contraire, ils se dressaient sur la pointe des pieds et regardaient le *kgotla* du village par-dessus le mur d'enceinte de leur cour.

On aurait dit qu'il s'y déroulait déjà une sorte de procès, mais trop de gens parlaient en même temps.

« L'année dernière, tous mes poulets sont morts, mais je n'aurais jamais cru que ça pouvait être elle ! » s'était écriée une voisine.

Une autre avait répondu :

« Pourquoi est-ce que vous lui avez parlé ? Vous auriez dû la laisser là-bas, plantée au même endroit pendant plusieurs jours. » Amantle savait, sans l'avoir jamais vu, qu'une sorcière pouvait rester plantée au même endroit pendant des jours si les occupants de la maison ne lui adressaient pas la parole.

Quelqu'un d'autre avait ajouté :

« On doit la juger maintenant – *tout de suite !* » La foule grossissait au fur et à mesure que se répandait la rumeur qu'on avait attrapé une sorcière.

« Qu'est-ce qu'elle faisait, quand vous l'avez trouvée ? »

« Où sont ses instruments de sorcellerie ? »

« C'est une sorcière ! *Une sorcière !* »

« Je vous en prie, laissez-moi vous expliquer, avait imploré la grand-mère d'Amantle. Je ne suis pas une sorcière. Je vous en prie, laissez-moi vous expliquer. J'avais besoin de me soulager. Je vous en prie, aidez-moi ; je vous en prie, que quelqu'un m'aide ! » Des larmes lui étaient montées aux yeux et avaient coulé sur son vieux visage

ridé.

« Qui a jamais entendu une sorcière dire : « Oui, je suis une sorcière ?! » Vous nous prenez pour des imbéciles ? » avait crié quelqu'un.

Ensuite, une flaque qui ne pouvait être que de l'urine s'était étendue autour des jambes de la vieille femme.

« *Ijoo !* Attention ! Ses pouvoirs s'en vont ! Elle se pisse dessus ! » avait lancé quelqu'un.

Mma-Seeletso, une femme du voisinage, avait demandé :

« Vous êtes sûrs, que c'est une sorcière ? Cette pauvre vieille était peut-être perdue – désorientée à cause de sa mauvaise vue. Elle n'est pas très en forme, depuis un moment.

— Les gens dont les grands-mères étaient des sorcières trouvent des excuses aux autres sorcières », avait rétorqué un autre voisin.

Mma-Seeletso s'était avancée d'un pas décidé, comme prête à frapper quelqu'un.

« Ma grand-mère n'était pas une sorcière, et si vous cessez de vous cacher dans la foule, je saurai peut-être qui vous êtes et je pourrai vous expliquer qui était au juste *votre* grand-mère ! Misérable serpent ! Sortez de la foule ! Cette femme n'est pas une sorcière, et vous le savez tous ! Elle s'est peut-être égarée dans la cour de Mma-Soso parce qu'elle perd la vue ; elle est peut-être allée là-bas pour demander quelque chose – mais est-ce que vous lui avez laissé une chance de s'expliquer ? Non ! Et vous deux – » elle dirigea sa colère contre les deux femmes, deux sœurs d'un autre quartier, qui avaient traîné la grand-mère d'Amantle jusqu'au *kgotla* – vous êtes venues depuis le quartier de Rapotsane, un quartier peuplé par des gens méchants et méprisables, pour causer toute cette agitation ! On devrait peut-être vous demander ce que vous faisiez dans notre quartier si tôt le matin : c'est peut-être vous, les sorcières, espèces de *mafetwa* bonnes à rien. Maintenant, on sait pourquoi vous êtes toujours *mafetwa* : qui voudrait épouser des femmes aussi méchantes ? »

La foule s'était reculée quand Mma-Seeletso s'était approchée de la vieille femme humiliée, qui sanglotait en silence, la tête baissée.

« Venez, Mma-Meleko, avait imploré Mma-Seeletso, partons. Aujourd'hui, j'ai honte d'être un être humain. Je dois dire que même des animaux seraient plus gentils avec leurs semblables ! Venez, *mma*, venez. »

Alors, comme Mma-Seeletso reconduisait la grand-mère d'Amantle chez elle, la foule s'était dispersée en silence.

Amantle savait donc que les accusations de sorcellerie n'étaient pas toujours fondées sur des preuves solides. Ce matin, elle secoua la tête afin de chasser ces souvenirs désagréables.

Naledi proposa un autre éclairage aux scénarios envisagés par le groupe.

« Autre chose : il se pourrait que les gens qui ont classé l'affaire aient été motivés par le désir d'éviter des émeutes. Ce genre de meurtre déchaîne souvent les émotions, et des innocents finissent par être blessés au cours de ces soulèvements. C'est déjà arrivé : des gens lapidés ; des maisons brûlées ; des gens accusés en dépit du peu de preuves étayant les accusations.

— Bon, les amis, déclara Boitumelo, bougeons-nous : il faut qu'on prépare nos bagages – il est temps d'aller affronter les méchants ! »

Vingt minutes plus tard, ils quittaient leur campement. Même Boitumelo jeta un regard mélancolique au monticule de terre qui recouvrait leur feu de camp.

Ils roulèrent le long de la rivière, passèrent devant des lagunes foisonnant de troupeaux d'impalas, de cobes lechwe, de waterbucks, d'oiseaux, d'éléphants et de beaucoup d'autres animaux qu'aucun d'eux ne savait nommer. Ils tombèrent même sur une troupe de lions, trop repus et fatigués par la chasse de la nuit précédente pour seulement être dérangés par les regards insistants du groupe. Bien à l'abri dans leur convoi de deux véhicules, les cinq jeunes gens s'émerveillaient de la beauté de la nature. Des oiseaux sautaient sur des nénuphars, des crocodiles prenaient le soleil sur les berges sableuses, des hippopotames bâillaient en grognant, et des singes sifflaient, en sécurité au sommet des arbres.

« Comment est-ce que tant de beauté peut côtoyer tant de cruauté ? » se demanda Amantle à haute voix.

Personne ne se risqua à lui répondre.

XX

« Les ancêtres et Dieu ne sont pas contents, aujourd'hui ; espérons qu'ils seront de notre côté. » Mma-Neo murmura ces paroles en resserrant son petit châle autour de ses épaules. C'était son plus beau châle, celui qu'elle réservait pour les grandes occasions, comme les mariages et les enterrements. Il était d'un violet vif bordé de noir. Elle fit ce commentaire sur ses ancêtres en entendant le cri implacable d'une chouette solitaire perchée sur le gros *morula* qui poussait à côté du *kgotla* : les chouettes portent malheur, et elle s'en serait bien passée, particulièrement aujourd'hui.

« Ils sont forcément de notre côté, répondit Rra-Naso. La colère n'est pas dirigée contre toi – elle ne peut être dirigée contre toi. J'ai l'impression que tu vas bientôt savoir qui sont tes vrais amis. » Il y avait une assurance dans sa voix qui procura à Mma-Neo un sursaut de confiance en elle. Les deux amis venaient de s'entretenir avec Amantle et ses quatre camarades, et les cinq jeunes gens se trouvaient encore dans le bureau du dispensaire, où ils apportaient des corrections de dernière minute à leurs nombreux documents. Quelques villageois avaient commencé à s'attrouper, attendant que le grand jour commence.

Mma-Neo était intimidée à l'idée que des gens importants venus de la capitale allaient se réunir dans son village afin de répondre à une convocation liée à elle. Elle avait depuis longtemps perdu tout espoir de voir le mystère de la mort de sa fille élucidé un jour. Elle avait depuis longtemps accepté le fait que, comparée à la mort d'une personne riche, la mort d'une personne pauvre ne suscitait pas autant de zèle pour traîner les assassins en justice – c'était du moins ce que suggéraient tous les commentateurs de radio. Elle s'était prise d'amitié pour Amantle. Aujourd'hui, elle dit à Rra-Naso :

« La jeune Amantle doit être prudente : elle a encore sa vie à

mener après son séjour dans ce village – je crois qu'elle espère recevoir une bourse du gouvernement pour aller à l'université. Tu dois lui dire de ne pas trop se montrer, aujourd'hui : ces gens vont la surveiller, et elle pourrait être punie plus tard. C'est peut-être son amie avocate qui devrait prendre la parole. »

Rra-Naso en était lui aussi venu à admirer la jeune TSP qui avait ébranlé leur village.

« C'est si gentil de ta part, de penser à quelqu'un d'autre dans un moment pareil. Oui, tu as raison ; je lui parlerai – mais je doute que ça change quoi que ce soit : c'est une jeune femme têtue. Mais tu as raison : elle doit savoir quand se tenir à l'écart. Je lui parlerai. » Il craignait lui aussi que la jeune et exubérante Amantle n'agisse sans réfléchir à ses propres intérêts.

Ils s'assirent tous les deux sur un vieux banc d'où ils pouvaient voir le *kgotla*, et attendirent l'arrivée des personnalités officielles. Aux yeux des autres villageois, ils formaient de plus en plus un couple. Le chagrin les avait réunis, et les gens du village espéraient que s'ils ne tiraient rien de plus de cette triste histoire, ils en tireraient au moins une relation durable – et que peut-être, malgré la tristesse, ils parviendraient à trouver un peu de bonheur. Les deux amis affligés regardaient les BX entrer dans le village.

Assise sur son banc, Mma-Neo jetait des coups d'œil furtifs à son ami. Il s'était adouci avec l'âge, surtout depuis la mort de sa femme. *Voilà le résultat de la solitude*, se dit-elle. Cependant, elle se rappelait un Rra-Naso plus dur, autrefois – peut-être pas vraiment « dur », mais certainement plus fort et plus sévère. Elle se souvenait d'un incident remontant à l'époque où il avait tenté de guérir son neveu, Ramarago. C'avait été une décision difficile pour les membres de la famille, mais une fois celle-ci prise ils avaient dû l'exécuter avec fermeté et résolution.

Mma-Neo avait découvert leur projet quand Neo était rentrée de l'école en rapportant une nouvelle qu'elle tenait de certains villageois, disant que Ramarago, le sourd-muet qui vivait dans le quartier Ramasilo, allait être guéri de sa folie. Ramarago était un homme grand et gros qui portait un *tshega*, comme un petit garçon. Même Mosweu, un ami de Neo âgé de quinze ans, avait cessé de porter le *tshega* près de deux ans plus tôt : il n'avait pas envie de montrer son derrière à tout le monde dans ce malheureux morceau de tissu ! Ramarago, pourtant, avait déchiré tous les pantalons qu'on l'avait forcé à porter. Même s'il ne pouvait pas parler, chaque fois qu'une femme ou un enfant passait à côté de lui, il émettait des bruits gutturaux effrayants et soulevait son *tshega*, révélant ses parties intimes. Sa famille le gardait attaché à un arbre, et les gens disaient

qu'il dormait là, même la nuit. La famille, d'après ce que Neo avait entendu dire, avait loué les services d'un homme de Mosilo, le village voisin, un homme qui avait le pouvoir de guérir la folie.

Ce jour-là, Neo avait rapidement quitté son uniforme scolaire et annoncé à sa mère qu'elle était heureuse de savoir que Ramarago allait bientôt être propre et décemment vêtu. Elle se demandait s'il se souviendrait de sa période « de folie ». Elle se demandait aussi quels seraient les premiers mots qu'il prononcerait une fois guéri. Elle avait ensuite commencé à douter de la possibilité de le guérir. Pourquoi la famille n'avait-elle pas trouvé le guérisseur avant ? Après tout, le village de Mosilo ne se trouvait qu'à une dizaine de kilomètres.

« Tu crois qu'il va guérir ? avait-elle demandé à sa mère.

— Je ne sais pas, avait répondu Motlatsi. Mais on dit que Marekiso a guéri de nombreux cas similaires. Il paraît qu'il a hérité ce don de son grand-père.

— Pourquoi est-ce que ça doit se passer en public ? avait demandé Neo. La plupart des cures se font en privé – pourquoi est-ce que les gens doivent regarder ?

— Il paraît que la folie ne peut se soigner qu'en public, avait expliqué Motlatsi. Viens, allons voir. »

Mère et fille s'étaient alors hâtées en direction de la maison de Ramarago et, en approchant, elles avaient vu une foule relativement importante attroupée devant chez lui. Quatre hommes – deux de chaque côté de Ramarago – tenaient des cordes de cuir qui enserraient la poitrine et la taille du patient. Ramarago était plié en deux, et de la salive lui coulait de la bouche. Au moment où Neo et Motlatsi rejoignaient la foule, Ramarago avait soulevé son *tshega* et laissé échapper un grand cri rauque. La plupart des enfants s'étaient alors enfuis. Motlatsi avait ordonné à Neo de rentrer à la maison : elle ne s'attendait pas à voir Ramarago ligoté de cette façon, même si elle n'aurait pu dire à quoi elle s'attendait. Neo, cependant, était incapable de bouger : elle semblait rivée au sol à l'endroit où elle s'était arrêtée pour regarder le spectacle incroyable qui se déroulait sous ses yeux.

« Attachez-lui aussi les mains », avait ordonné l'un des hommes qui le retenaient. D'autres hommes avaient apporté deux cordes supplémentaires pour les enrouler autour des poignets de Ramarago. Deux hommes avaient ensuite rejoint les quatre premiers, afin de leur prêter main-forte. Là, un homme était sorti de l'un des rondavels, accompagné du père de Ramarago. Il portait un fouet, du genre que l'on utilise pour conduire le bétail et les ânes. Il s'était avancé au pas de charge en criant :

« Folie, quitte mon fils ! Folie, quitte Ramarago ! » À chaque cri, il

utilisait le fouet pour le frapper. Sous les coups, Ramarago avait hurlé en silence et tenté de s'enfuir. Les six hommes l'avaient retenu en tirant de toutes leurs forces.

« Les fous sont très forts, avait dit une femme qui se tenait à côté de Mma-Neo, sans s'adresser à personne en particulier. Ces hommes doivent tenir bon. »

L'homme qui brandissait le fouet avait ensuite fait pleuvoir les coups sans pitié sur Ramarago. Le fouet avait ouvert la peau du pauvre bougre, et du sang s'était mis à ruisseler sur son corps. De nombreux enfants avaient plaqué leurs mains sur leur nez et leur bouche, les yeux béants d'horreur. Neo n'avait pas pu supporter ce spectacle. La voyant partir en silence, Motlatsi l'avait suivie et rattrapée. En passant derrière la maison de Ramarago, elles avaient vu sa mère les mains plaquées sur les oreilles, en train de pleurer misérablement.

Deux semaines plus tard, Motlatsi avait vu Neo se glisser près de la maison de Ramarago : la fillette espérait manifestement que celui-ci ne serait pas près de son arbre, attaché ainsi qu'il l'était d'aussi loin que l'on se souvenait. Motlatsi l'avait suivie. Ensemble, elles avaient jeté un coup d'œil dans la cour : la corde était là, mais pas Ramarago. Elles s'étaient regardées avec un sourire en se disant : *Au moins, il est guéri*. Cependant, à ce moment-là, Ramarago avait poussé son cri effrayant et, sortant de derrière la haie d'épineux où il se cachait, il avait soulevé son *tshega*. Consternée, Motlatsi avait regardé Neo courir à la maison, et en arrivant chez elle, elle avait trouvé sa fille en pleurs, inconsolable. Quand la petite fille avait fini par cesser de pleurer, elle avait vomi puis s'était allongée et rapidement endormie.

L'un des six hommes qui tenaient Ramarago était Rra-Naso. Il n'avait fait que son devoir, même si le traitement avait échoué. En le regardant aujourd'hui assis à côté d'elle, Mma-Neo n'arrivait pas à voir la force et la détermination qui semblaient l'animer ce jour-là : oui, le chagrin peut vider les gens de leur force – n'en était-elle pas elle-même un parfait exemple ?

Plus tard, quand Motlatsi se rappellerait le jour du grand *kgotla*, ce que son esprit retiendrait serait le ciel d'un bleu éblouissant au-dessous duquel s'étaient amassés des nuages blancs et bas semblables à des bulles de savon. Elle se rappellerait avoir pensé que Neo aurait pu dessiner ce genre de paysage, où tout était exagéré : ciel trop bleu, nuages trop nombreux et trop blancs ; un jour où Motlatsi avait laissé une lueur d'espoir envahir son cœur. Elle se souviendrait du cri de la chouette qui l'avait rendue nerveuse.

Mais ce serait plus tard.

XXI

Sous le ciel bleu et blanc, quelqu'un d'autre regardait les véhicules arriver. Lesego Disanka n'avait dit à personne qu'elle comptait assister au *kgotla* prévu à Gaphala. Elle n'avait eu cependant aucun problème pour s'y faire emmener.

Lesego avait appris par hasard l'existence de cette réunion : pendant ses vacances universitaires, elle avait suivi un stage au ministère de la Santé, et on lui avait confié la tâche d'organiser le transport du ministre, M. Gape, jusqu'au lieu de réunion. Son attention avait été attirée par le nom de Gaphala, un nom qu'elle n'avait jamais pu voir ni entendre sans sentir une vague de douleur lui parcourir le corps. En examinant de plus près les documents concernant le *kgotla*, elle avait découvert que celui-ci devait se tenir à Gaphala. Elle avait été étonnée en apprenant que ce voyage n'était pas prévu à l'avance : aucun employé du ministère n'était au courant, et quand on leur en avait parlé, on leur avait donné l'ordre de garder le secret – il n'existe, bien sûr, pas de meilleur moyen pour que des fonctionnaires racontent quelque chose à tout le monde que de leur dire de n'en parler à personne.

Elle avait passé quelques coups de téléphone à l'Agence centrale des transports et découvert que quelques autres 4x4 étaient réservés en vue d'un voyage à Gaphala. Elle avait ensuite décidé de faire du zèle auprès de la secrétaire personnelle du ministre et, étant une intérimaire, elle n'avait éveillé aucun soupçon quand elle avait proposé d'aider aux préparatifs du voyage. La secrétaire lui avait confié avec joie la tâche de s'occuper des réservations d'hôtel, d'organiser le transport et de photocopier les notes du ministre.

En quelques minutes, Lesego se retrouva au milieu d'une foule de villageois qui entraient en file indienne dans le petit *kgotla*. Cinq ans s'étaient écoulés depuis la sinistre nuit où elle avait regardé les mains de son père emballer de petits paquets à la lumière de sa propre lampe de poche – une lampe qu'elle avait encore, une lampe qu'elle n'avait jamais pu réutiliser depuis cette nuit-là.

Elle voyait à présent son père monter sur l'estrade des VIP. Elle n'avait eu que très peu de contacts avec lui au cours des cinq dernières années : elle avait toujours une bonne raison pour ne pas rentrer chez elle pendant les vacances scolaires : un voyage organisé par l'école, par l'Église, une visite à un membre de la famille. Ses parents étaient venus la voir une ou deux fois, toujours sur l'insistance du directeur de son école, car c'était une très bonne élève : il tenait à les épater par ses prouesses, et ils avaient été obligés de venir. Sous le regard de toute la communauté scolaire, elle et son père s'étaient alors touchés ; ils avaient été contraints de se toucher : ils avaient dû se soumettre aux étreintes et aux baisers obligatoires afin de célébrer ses bons résultats. Ces contacts avaient été glacials, et ils lui avaient laissé des bleus au cœur.

À présent, le passé la tirait en arrière – ou était-ce l'inverse ? Peut-être était-ce le présent qui la poussait à nouveau vers son passé, exigeant qu'elle affronte ses démons.

Quelques autres personnalités s'asseyaient maintenant sur l'estrade à côté de son père. Il s'ensuivit de nombreuses poignées de main et de nombreux sourires ; les notables se donnaient des tapes dans le dos cependant que tout le monde attendait le début de la réunion. Lesego remarqua que les personnes très importantes étaient assises sous un toit de chaume qui les protégeait du soleil. Par contraste, les personnes sans importance étaient debout contre les arbres ; quelques-unes avaient une ombrelle. Sa mère se trouvait parmi les personnalités assises en hauteur, accompagnant docilement son mari.

Lesego se sentait seule au milieu de la foule – de fait, celle-ci était constituée de petits groupes partageant des intérêts communs. Les officiels appartenaient à un groupe, les villageois à un autre, et les journalistes à un troisième. Son père et sa mère formaient un couple. Elle avait l'impression d'être la seule participante solitaire. Elle avait l'impression d'être un papillon de nuit dansant autour d'un feu, certaine de se brûler les ailes. Son esprit retournait à cette nuit, cinq ans plus tôt, où elle n'arrivait pas à dormir. Elle se souvenait des détails comme si elle revivait ces quelques jours. La peur effaçait les cinq années écoulées et, comme toujours, elle était incapable de se rappeler ces événements si elle les considérait comme appartenant au passé ; elle ne pouvait s'en souvenir qu'au présent.

Que doit-elle faire ? Son père est un homme riche et ils habitent une jolie maison. Elle a sa propre chambre – dans son village, c'est presque un luxe sans précédent ! Ses deux parents conduisent, et ils possèdent chacun une voiture. Mais elle n'est pas heureuse : son père a quelque chose qui l'effraie. Il est gentil ; il n'est pas avare : elle porte des vêtements à la dernière mode, et il paie sans se plaindre ; il la conduit, ainsi que ses frères et sœurs, là où les autres enfants doivent se rendre à pied. Mais c'est comme si un autre homme vivait à l'intérieur de l'homme avec lequel ils vivent – et c'est l'homme qui se trouve à l'intérieur qui lui fait peur. Ses yeux sont les yeux de quelqu'un ayant de lourds secrets ; elle redoute que ces secrets puissent détruire la paix familiale.

Ce soir, elle n'arrive pas à dormir : elle a l'impression qu'une tempête se déchaîne sous son crâne et tout autour d'elle. Son père rencontre en secret le sous-chef Bokae et un homme qu'elle ne connaît pas. Elle sait qu'ils se réunissent en secret parce qu'il y a une semaine elle les a trouvés dans le petit bureau de la boucherie familiale. Elle a dû se rendre là-bas pour aller chercher un trousseau de clés que sa mère avait oublié un peu plus tôt. La boucherie était fermée depuis longtemps, et ce n'était pas le meilleur endroit pour se réunir : le local était petit et exigü. Et les hommes n'avaient allumé qu'une bougie – au début, elle a cru qu'ils n'avaient pas pris la peine de mettre le générateur en marche pour éclairer les grosses lampes. Cependant, la maison familiale offrait des endroits plus confortables où se réunir et ne se trouvait qu'à quelques mètres de la boucherie. Et elle s'est souvenue qu'à la suite de sa collaboration secrète avec Bokae, deux ans plus tôt, son père était devenu silencieux et avait perdu son entrain habituel. Pendant des semaines, on aurait dit un homme effrayé dont les yeux avaient pris une expression inquiète... puis, tout aussi soudainement, il était redevenu lui-même.

Maintenant, voilà qu'il recommence à voir Bokae en secret. Elle n'a pas dit à sa mère qu'elle avait trouvé son père à la boucherie : il y avait quelque chose de sinistre dans la façon dont les trois hommes se tenaient au-dessus de la bougie et murmuraient dans la pénombre. Elle sait que son père a des maîtresses, et elle est certaine que sa mère le sait aussi. Elle sait que sous la confiance feinte de sa mère bout une immense colère. Elle en a eu un aperçu un matin, quand son père est rentré plus tard que d'habitude. Il avait tenté de se glisser dans la maison sans être vu par ses enfants pour émerger de la chambre quelques minutes plus tard avec une bosse assez proéminente sur la tête. Autour du petit-déjeuner, la bosse avait grandi en même temps que le silence. Plus le silence était ignoré, plus il devenait pesant. Et la bosse avait semblé prendre du volume jusqu'à ce que son père quitte la table pour retourner dans la chambre. Sa mère avait passé le reste

de la journée dans sa chambre pendant que son père traînait dans le jardin, dans un état proche de la confusion. Le problème n'était pas qu'il soit allé voir une de ses maîtresses ; c'était qu'il étale cette visite aux yeux de sa femme, de ses enfants, et peut-être même de ses voisins. Il aurait dû inventer une excuse, dire qu'il était allé voir son troupeau – ou, mieux encore, il aurait dû rentrer avant le lever du soleil. Les voisins de sa maîtresse auront sans doute vu sa voiture partir dans la matinée. Si Lesego avait trouvé son père en compagnie d'une maîtresse dans la petite pièce, elle ne serait pas aussi effrayée qu'elle l'est après l'avoir découvert avec les deux hommes – une maîtresse avait peu de chance de menacer la paix de leur foyer ; Lesego a le sentiment que ces deux hommes la menacent.

C'est pour cela qu'elle est assise sur son lit, en train de surveiller le portail et d'espérer que son père rentre à la maison : *Reviens sain et sauf*, prie-t-elle. Il est plus de trois heures du matin, et toujours aucun signe de son père. Elle l'appelle sur son téléphone portable, mais il n'y a pas de réponse. Elle se dit que s'il était chez sa maîtresse il répondrait pour la simple raison qu'il penserait qu'il s'agit d'une urgence. Elle sent dans ses tripes qu'il se passe quelque chose ce soir, quelque chose en rapport avec Bokae et l'autre homme qui, elle l'a découvert depuis, est le proviseur adjoint de l'école d'un village voisin.

Elle pique un peu du nez quand elle entend une voiture approcher. Elle lève les yeux mais ne voit pas de phares. Elle scrute à travers la vitre et distingue vaguement la Toyota Hilux de son père. Ce doit être sa voiture – mais pourquoi les phares sont-ils éteints ? Les portières s'ouvrent, et un homme sort. Il ouvre le portail de la boucherie. Elle tend l'oreille pour entendre le petit couinement caractéristique, mais le portail ne grince pas. La personne qui l'ouvre doit savoir qu'il faut simultanément soulever et pousser le lourd battant pour l'empêcher de couiner. L'homme a ouvert le portail. La voiture se glisse à l'intérieur et le portail est refermé derrière elle. Pourquoi son père entrerait-il dans la boucherie tous phares éteints ? Pourquoi entrerait-il dans la boucherie ? Qui est l'homme qui sait comment éviter de faire couiner le portail ? Le nom de Bokae lui traverse l'esprit. Elle transpire de peur et de confusion.

Elle enfle un manteau par-dessus son pyjama, puis met une paire de chaussures. Elle traverse la maison d'un pas vif, le plus silencieusement possible. Elle avance mains tendues devant elle pour éviter de se cogner dans les meubles. Une fois qu'elle a franchi la porte d'entrée, elle file au fond de la cour, et sort par la petite porte. Elle marche rapidement en direction de la boucherie, et entre dans la cour par le petit portail réservé aux piétons. Elle aperçoit son père et deux autres hommes. Elle reconnaît Bokae et l'homme qui s'avère être

le proviseur adjoint. Les portières de la voiture sont fermées doucement, et les hommes se dirigent à grands pas vers l'arrière du bâtiment. Ils ont l'air bizarre : il y a une sorte de frénésie dans leur façon de se hâter en silence. Elle recule, s'attendant à les voir entrer dans le petit bureau où elle les a vus des semaines plus tôt. Au lieu de cela, son père déverrouille la porte de service de la boucherie. Les hommes le suivent en silence : des ombres dans la nuit. Une clé tourne dans la serrure derrière eux.

Que peuvent-ils bien fabriquer là-dedans ? Et que transportent-ils ? Tout ce que voit Lesego, ce sont des sacs en plastique. Chaque homme porte un sac en plastique contenant des choses apparemment mouillées. La lune n'éclaire pas assez pour lui permettre de distinguer autre chose. Et son père ne se tourne que brièvement vers la lampe électrique qu'il tient dans sa main droite. Pendant un instant, elle pense qu'ils transportent de la viande – mais cela n'aurait aucun sens : la boucherie contient plus de viande qu'ils ne pourront jamais en vouloir. Il ne serait pas logique que son père rapporte à la maison des petits morceaux de viande en pleine nuit.

Elle se demande ce qu'elle doit faire, puis décide de regarder par une fenêtre. Celle-ci est trop haute : il lui faut quelque chose pour grimper dessus. Elle se souvient d'une échelle posée à l'avant du bâtiment. Elle va la chercher, la traîne à moitié jusqu'à la fenêtre, et grimpe dessus. Où sont-ils ? Elle ne les voit pas : il n'y a pas de lumière à l'intérieur. Son père éclaire avec sa lampe de poche – c'est sa lampe à elle – et oui : ce sont bien des morceaux de viande que les hommes transportaient. Que font-ils avec des morceaux de viande en pleine nuit ? La lumière tombe sur Bokae – n'est-ce pas du sang, sur lui ? Les hommes retirent leurs vêtements et les entassent dans un coin. Son père sort des vêtements d'un sac en plastique qu'il prend dans le frigo. Que fait-il ? Pourquoi y aurait-il des vêtements dans un frigo ? Pourquoi ces hommes se changent-ils au milieu de la nuit ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Elle a peur. Son père emballe chaque morceau individuellement dans du film étirable qu'il utilise d'habitude pour envelopper la viande de ses clients. Elle regarde ses grosses mains et frissonne : ces mains l'ont tenue et aimée. Certains morceaux sont vraiment minuscules : le plus gros n'est pas plus gros qu'une tranche de pain. Les autres hommes le regardent en silence. Une main se tend pour l'arrêter : c'est celle de Bokae. Les hommes se concertent à voix basse. Elle perçoit le mot « anus » et voit les hommes hocher la tête en continuant leur emballage. Ils mettent les petits paquets dans un sac en plastique, puis placent le sac dans le congélateur. Elle regarde son père verrouiller le congélateur. Il ramasse les vêtements qu'ils viennent de retirer, et les trois hommes se dirigent vers la porte. Elle descend de l'échelle et court à la maison. Elle s'endort presque

aussitôt : elle a si peur que son esprit cherche désespérément l'oubli.

Elle est réveillée par une odeur de déchets brûlés. Elle va jusqu'au portail, où elle trouve sa sœur Morati en train d'aider son père à brûler des déchets : un gros tas qui contient toutes sortes de choses – des vieux vêtements, des feuilles mortes, de l'herbe – même des boîtes de conserve. Elle regarde le tas et voit un T-shirt blanc qu'elle se rappelle avoir vu la nuit précédente. Ses yeux se posent sur le visage de son père. Leurs regards se croisent, et quelque chose se produit : il sait qu'elle sait, et elle comprend qu'il sait qu'elle sait quelque chose. Il prend le jerrican de pétrole et en verse copieusement sur le feu. Le tas flambe de plus belle et Morati pousse de petits cris excités. Lesego remarque alors que son père a le poignet bandé. Un peu de sang tache le bandage. Elle recule, comme si elle avait reçu un coup au visage. Elle tourne les talons et rentre en courant dans la maison.

Un peu plus tard, elle entend Morati demander à son père :

« Qu'est-ce qu'elle a, Sego ? » Elle n'entend pas la réponse de son père. Elle passe devant sa grand-mère paternelle, Mma-Disanka, et manque de la renverser, puis traverse le salon pour entrer directement dans la salle de bains. La peur monte jusqu'à son estomac, puis se répand en traînées jaune et vert dans la cuvette des toilettes. Sa tête l'élance. Après un moment qui lui semble interminable, elle retourne dans sa chambre.

« Qu'est-ce qu'il y a, Sego – tu es malade ? » lui demande Morati. Elle n'a pas entendu entrer sa petite sœur.

« J'ai mal à la tête – c'est tout », répond-elle. Elle se force à sourire. De la bile lui monte à la gorge. Des larmes lui montent aux yeux.

« Papa dit que ça ira mieux si tu te reposes aujourd'hui. Tiens : il veut que tu prennes ça. » Une main dodue lui tend quelque chose.

Elle lève les yeux, effrayée, mais sa sœur lui propose seulement un petit tube d'aspirine.

« Où est maman ? demande-t-elle.

— Elle est dans la cuisine ; tu ne l'as pas vue ? Tu ne l'as pas entendue t'appeler ? » Morati la regarde avec un mélange d'inquiétude et de scepticisme.

« Non, répond Lesego. Tu peux me laisser seule un moment ? Ça va aller – j'ai juste besoin de me reposer un petit moment. » Elle sourit pour encourager sa sœur à quitter la chambre. La fillette part avec un air déconcerté sur le visage.

Elle tente de lire et d'écouter de la musique – n'importe quoi pour se distraire. Son esprit ne cesse de retourner à la nuit précédente

et deux ans plus tôt. Au fil des mois, sa peur s'est engourdie, au fur et à mesure que ses souvenirs devenaient plus flous. Elle n'est pas encore sûre de ce qui l'a tant effrayée à ce moment-là. Elle se souvient de Bokae ; elle se souvient que son père était nerveux, agité ; elle se souvient que son père transpirait chaque fois qu'il regardait le journal de 13 heures ; elle se souvient qu'à cette même période sa mère se montrait assez froide. Elle se souvient que, des semaines plus tard, son père a retrouvé sa force et que le rythme de la famille est redevenu normal. À présent, la peur est à nouveau là – sauf que cette fois-ci son père n'a pas du tout l'air effrayé : il a l'air fort et menaçant, plutôt. Mais Bokae, l'obscurité et les petits morceaux de viande doivent signifier quelque chose de sinistre.

Sans même avoir conscience de son geste, elle sort de sa chambre en courant à la recherche de son père. Elle le trouve dans la cuisine, devant un petit-déjeuner composé d'œufs et de foie. Il aime son foie saignant. En voyant le sang dans l'assiette, elle se fige. Elle voit l'assiette se remplir de sang. À la place du foie, elle voit les petits morceaux de viande et entend murmurer le mot « anus ». La panique la subjugue. La peur la saisit et elle sort de la pièce à reculons. Tous les yeux sont sur elle.

« Ça va, Sego ? demande sa mère, Mma-Lesego. Assieds-toi, mon enfant. Tu as l'air effrayée : qu'est-ce qu'il y a ? »

Elle sent la main de sa mère sur son épaule et se recroqueville : c'est la main qui a bandé la main qui a emballé les petits morceaux de viande enfermés dans le congélateur de la boucherie ; c'est la main qui a fait cuire le foie qui saigne dans l'assiette et qu'on a dû retirer du congélateur où se trouvent les petits morceaux de viande qu'on y a enfermés. Toutes ses pensées se bousculent et elle a l'impression de devenir folle.

« Papa, je veux ma lampe de poche ; je veux seulement ma lampe de poche », exige-t-elle. Elle a une voie perçante. Elle ne sait pas vraiment si elle est venue dans cette pièce pour récupérer sa lampe électrique.

« Sego, tu vas bien ? demande sa mère. Est-ce que cette enfant va bien ? » Elle tend la main pour toucher le front de Lesego.

« Pourquoi as-tu besoin d'une lampe électrique à cette heure-ci de la journée ? » demande sa grand-mère. Elle jette un regard autour d'elle, cherchant à comprendre.

« Sego ! Sego ! hurle sa mère. Assieds-toi : tu nous fais peur. Mais qu'est-ce qu'il y a, enfin ? » Sa mère la force à s'asseoir, avec douceur mais fermeté.

Elle recule : ils lui font tous peur ; elle a peur *pour* eux tous.

« Papa, insiste-t-elle, s'il te plaît, rends-moi ma lampe de poche. S'il te plaît : je veux seulement ma lampe de poche – s'il te plaît, s'il te plaît. » Sa voix semble étranglée, comme si elle n'arrivait pas à respirer.

« Sego, viens ici, s'il te plaît », implore son père d'une voix douce et familière.

Il tend la main : une main familière ; la main bandée. Du sang lui coule au bout d'un doigt, à cause du foie. Ce doigt l'a chatouillée. Cette voix l'a rassurée de nombreuses fois. Ces mains tendues l'ont choyée. Cette voix a fait et tenu des promesses. Mais à présent elle a peur de et pour cette voix et ces mains : ces mains ont emballé sans relâche des petits paquets de cellophane à la faveur de la nuit.

Elle bondit en arrière, hors de sa portée.

« Papa, si tu me rends ma lampe de poche, je ne dirai rien d'autre. » Elle prononce ces mots dans un murmure. Est-ce une prière ? une menace ? une promesse ?

« De quoi elle parle, Rra-Lesego ? » veut savoir sa grand-mère.

De quoi parle-t-elle ? Elle n'est pas sûre de le savoir non plus. Son père se lève. Il semble perdre un peu de sa force. Est-ce de la peur, qui lui assombrit le visage ? Ou est-ce de l'inquiétude pour sa fille qui devient folle ? Elle veut lui dire qu'elle est désolée, qu'elle ne veut plus sa lampe de poche. Si son père perd sa force, qui les protégera ? Elle veut qu'il soit fort, mais elle ne veut pas être dans le secret. Elle veut récupérer sa lampe de poche, le signe qui lui prouve qu'elle n'a pas pris part à l'emballage de tous ces petits paquets au milieu de la nuit.

Le silence est tombé. Son père revient ; il est allé chercher sa lampe électrique dans la voiture. Il la lui rend, en silence.

Elle la prend, en silence.

« Il y a du sang dessus. » C'est un défi murmuré.

« Je tiens une boucherie, tu te rappelles ? » C'est une prière murmurée.

« Oui, papa », répond-elle. Promet-elle quelque chose à son père ? Elle ne sait pas à quoi elle dit oui. Elle quitte la pièce et se dirige vers la salle de bains. Elle ferme la porte à clé, puis entreprend de récurer et de nettoyer sa lampe de poche avec du savon, du shampoing et du détergent antibactérien. Elle la renifle et se remet à frotter. Elle tente d'effacer le souvenir de la nuit précédente. Elle se récure également les mains. Un peu de savon lui tombe sur le pied. En se baissant pour l'enlever, sa main entre en contact avec sa jambe. Elle se sent contaminée, si bien qu'elle se fait couler un bain et étend son nettoyage minutieux à l'ensemble de son corps. Quand elle a terminé,

elle emporte sa lampe de poche toute propre dans sa chambre. Elle la pose sur le rebord de la fenêtre et rampe dans son lit. Elle est épuisée par une peur dont elle essaie de ne pas comprendre la source. Elle tente de déloger les mots « meurtre rituel » de son esprit, mais ils ne cessent de revenir, s'infiltrent dans son cerveau, l'occupent tout entier et chassent tout le reste.

Elle s'endort, et ne se réveille qu'en fin d'après-midi. Quand elle se lève, son père est parti quelque part et sa mère est dans le salon. Sa mère la regarde avec inquiétude mais ne dit rien.

Elle va dans la cuisine pour se préparer à manger. Personne ne fait allusion à sa conduite étrange de la matinée. Elle se comporte comme si de rien n'était, et sa mère est heureuse de la retrouver. La journée qui suit la nuit de l'emballage frénétique des petits morceaux de viande se termine donc sur une note normale – normale, s'entend, si l'on établit la norme en se fiant uniquement aux apparences.

À la radio, le journaliste annonce à tous :

« Une fillette de douze ou treize ans a été portée disparue dans le village de Gaphala. La police et les villageois recherchent l'enfant depuis dimanche matin, mais ils n'ont jusque-là retrouvé aucune trace de la fillette. La police... »

Deux jours se sont passés depuis le récurage de sa lampe électrique. Lesego et son père s'évitent au prix d'une danse tendue qui a jeté un voile de tristesse sur toute la maisonnée.

« S'il vous plaît, les enfants, implore Mma-Disanka, on écoute les informations : vous pourriez baisser le ton ? S'il vous plaît – ou mieux, allez dans la salle de télévision. » Elle est dure d'oreille, et elle exige toujours le silence total durant le bulletin d'informations.

Disanka se lève comme s'il s'apprêtait à quitter la pièce.

« Papa, demande Lesego, tu ne veux pas écouter les informations ? Tu écoutes toujours les informations. » Un ton de défi est évident dans sa voix.

Avant que son père puisse répondre, Mma-Disanka répète :

« S'il vous plaît : je n'entends rien avec tout le monde qui parle. Écoutez ! Écoutez ! Une enfant a disparu à Gaphala. Ces brutes ne s'arrêteront donc jamais ? Comment des gens peuvent-ils être aussi cruels et aussi avides ? Rra-Lesego, assieds-toi et écoute. »

Disanka s'assoit pour écouter. Lesego lui lance un regard dur. Il feint de ne pas connaître le contenu du bulletin d'informations. D'après le journaliste, une fillette a disparu dans le petit village voisin de Gaphala. Elle était partie chercher les ânes, mais n'était jamais revenue. Sa mère n'avait pas signalé sa disparition avant le jour suivant : elle n'était pas là, et elle s'était aperçue de la disparition de

son enfant seulement le lendemain matin. La police et les villageois avaient retracé les déplacements de l'enfant en suivant ses empreintes de pas mais n'avaient rien trouvé d'utile jusque-là. La police ne voulait pas encore se prononcer.

« Ces idiots de policiers ! coupe Mma-Disanka. Bien sûr que l'enfant a été tuée pour le *dipheko* – pas besoin d'être un génie pour le comprendre ! » Elle renifle avec dégoût devant ce qu'elle considère comme la bêtise de la police.

Lesego fixe son père d'un regard furieux.

« Qu'est-ce que tu en penses, papa ? » demande-t-elle.

Mma-Disanka répond à sa place.

« Bien sûr, ton père est d'accord avec moi – n'est-ce pas, Rra-Lesego ? Une enfant de douze ans ne disparaît pas comme un champignon trop mûr !

— Je suis d'accord, convient Disanka d'une petite voix.

— D'accord avec quoi ? grogne Lesego.

— Qu'est-ce qui lui prend, à cette enfant ? » demande Mma-Disanka aux quatre membres de la famille présents, et, se tournant vers Lesego, elle ajoute : « Tu agis très bizarrement ces derniers temps. Tu es soit en colère, soit effrayée. De quoi as-tu peur ? Tu crois que quelqu'un va venir te faire du mal comme on en a fait à cette petite fille ? Personne n'oserait, Sego. Ton père est trop puissant pour que quelqu'un s'en prenne à l'un d'entre vous. Ces malheureux enfants viennent toujours de familles pauvres... Mais franchement, Rra-Lesego, tu dois aller là-bas pour participer aux recherches. Et ces pauvres villageois auront besoin de gens comme toi pour remuer la police. Tu verras : il ne va rien se passer – rien ! »

Lesego quitte la pièce.

Sa mère la suit.

« Qu'est-ce que tu as, Sego ? demande-t-elle. Pourquoi es-tu autant en colère contre ton père ? »

Lesego sent qu'elle doit mentir.

« Rien, maman, rien. » Elle se demande si elle est mauvaise au point de voir le mal là où personne d'autre ne voit rien qui cloche.

Sa mère la regarde avec une grande inquiétude.

« Non, quelque chose te tracasse : qu'est-ce que c'est ?

— Maman, reprend Lesego, je veux aller en pension – ce trimestre, cette semaine – demain, par exemple – dès que possible. » Elle parle vite ; elle doit quitter cette maison, ou elle va devenir folle.

Sa mère sent la panique la gagner.

« Comment ça, tu veux aller en pension ? Pourquoi ? Pourquoi maintenant ? Enfin, tu as toujours dit que tu voulais rester à la maison. »

Lesego doit réfléchir vite.

« Dis simplement à papa que je veux aller en pension, d'accord ? Il peut arranger ça : il a l'influence et les relations nécessaires. N'importe quelle école hors de ce district fera l'affaire. »

Sa mère n'accepte pas le prétexte ridicule de sa fille.

« Lesego, dit-elle, je t'en prie, dis-moi ce qui se passe : est-ce que ton père a fait quelque chose qui t'a mise en colère ? »

Lesego tente de avaler ses larmes.

« Maman, dis à papa que je veux être transférée dans une autre école, à l'extérieur de ce district. Je t'en prie, fais-le. Après, tout ira bien, sinon, tout ira mal. » Les larmes jaillissent et refusent de s'arrêter.

Sa mère s'approche pour la prendre dans ses bras.

Lesego la repousse, tourne les talons et va dans sa chambre. Elle trouve refuge dans le sommeil, jusqu'à ce qu'elle soit réveillée par quelques coups hésitants frappés à sa porte. Elle ouvre les yeux et regarde à travers les couvertures. Il fait sombre dans la chambre. Les coups deviennent un peu plus forts, mais demeurent hésitants, incertains. Elle les ignore. La personne qui frappe ouvre la porte, allume la lumière et entre.

« Sego, Sego, tu veux bien me parler ? » demande une voix tremblante, une voix qui devrait être forte mais qui ne l'est pas.

Le paquet recroquevillé sur le lit n'émet aucun son.

« Sego, mon enfant, je t'en prie, parle-moi », est la deuxième tentative.

Toujours pas de réponse.

« Sego, tu ne dormais pas quand je suis rentré dimanche soir, c'est ça ? » Il y a de la peur, dans cette question.

« Lundi matin, murmure une voix du fond du lit.

— Je revenais de l'élevage – c'est pour ça qu'il était si tard. » Est-ce une invitation à être complice ou une tentative pour la persuader ?

« Pourquoi est-ce que tu me dis tout ça, papa ? » Le paquet demeure sous les couvertures. Il y a deux personnes qui s'aiment trop pour s'affronter, deux personnes qui ont très peur.

« Tu te fais des idées, suggéra-t-il. Il ne faut pas. Je t'en prie, Sego : j'étais à l'élevage. » C'est une prière désespérée.

Elle s'adresse à lui, toujours pelotonnée sous les couvertures.

« Papa, je t'en prie, trouve-moi seulement une place dans une pension – *s'il te plaît*. C'est tout ce que je demande – dès que possible : demain. Tu as sûrement les relations nécessaires pour le faire.

— Sego, je ne veux pas que tu t'en ailles – je t'en prie, ne t'en va pas », implore-t-il.

Le paquet finit par se déplier et se redresser. Lesego retire les couvertures. Un visage gonflé aux yeux rougis rencontre un visage implorant.

« Papa, j'ai besoin de partir. Tu sais que ça vaut mieux pour tout le monde. Il faut que je quitte cet endroit. »

La lampe électrique propre est posée sur le rebord de la fenêtre. Père et fille la regardent. Tous deux détournent le regard.

Le silence tombe.

Le père s'approche de sa fille, cherchant le contact ; cherchant à reconforter et à être reconforté.

La fille se dérobe.

« Papa, je t'en prie, ne me touche pas – *jamais !* »

XXII

Tandis que Lesego se repasse mentalement les événements ayant creusé une faille entre elle et son père et, par conséquent, entre elle et le reste de sa famille, son père fait la même chose : comment pourrait-il être ici, à ce *kgotla*, et ne pas se rappeler la façon dont il a perdu l'amour de sa fille aînée ? « *Jamais ! Jamais ! Jamais ! Jamais !* » Il continue de se passer et de se repasser chaque jour son ordre suppliant. Il se revoit quitter la chambre de sa fille, ce jour où elle lui a ordonné : « Papa, je t'en prie, ne me touche pas – *jamais !* » Il se revoit sortir en trébuchant, des larmes ruisselant sur son visage. Que s'est-il passé ? Il était censé être au sommet ; jusqu'ici, il était certain que la police finirait par tourner en rond – c'est comme ça que lui et les autres conspirateurs avaient prévu la suite des événements.

À présent, pourtant, sa fille aînée compromet tout. Il a même peur de la quitter des yeux : et si elle parlait à quelqu'un ? Que pourrait-elle dire, pourtant ? Que son père est rentré tard, et qu'il a fait brûler des déchets le lendemain ? Et de toute façon, oserait-elle mettre en danger sa propre famille ? Il ne le pense pas ; elle a juste besoin d'aller voir un guérisseur pour l'aider à recouvrer ses esprits. La placer dans une pension sera facile – en cela, elle a raison : trop de gens lui doivent trop de services pour que ce soit un problème. Il devra expliquer tout cela à sa femme Rosinah d'une façon apaisante, cependant.

Il se revoit aller à la salle de bains pour nettoyer et sécher les marques sur son visage. Il sait qu'il ne peut réparer son cœur, pourtant. Il entre en titubant dans la grande chambre, prenant soin de ne pas regarder Rosinah dans les yeux.

« Tu lui as parlé ? demande Rosinah.

— Oui, je l'ai fait, Mma-Lesego, répond Disanka. Je crois qu'on devrait lui trouver une place dans une pension : si c'est ce qu'elle veut,

laissons-la – elle peut toujours changer d’avis. » Il s’efforce de paraître détendu face à la crise qu’il doit affronter.

« Est-ce qu’elle a dit pourquoi elle voulait changer d’école de façon aussi soudaine ? demande Rosinah avec douceur.

— Non, mais je crois que ça a un rapport avec un garçon – tu sais : elle a seize ans, et elle pense que chaque petit copain est le bon. Le garçon aime une autre fille, d’après ce que j’ai compris. Il ne la regarde toujours pas. »

Rosinah fronce les sourcils.

« Je ne crois pas : je ne crois pas que Lesego se laisserait chasser de l’école – du district ! – par un garçon. Non : il y a autre chose. Je ne crois pas à cette histoire de garçon. C’est vraiment ce qu’elle t’a dit ? » Pour Rosinah, rien n’est logique : ni la conduite de sa fille aînée ni l’explication que son mari est en train de lui donner. Et il a pleuré.

Disanka se maudit en silence pour ne pas avoir pu trouver une histoire plus crédible.

« Non, non, non – elle ne m’a pas dit ça comme ça ; je l’ai seulement déduit de son attitude. »

Rosinah a encore les sourcils froncés.

« C’est plutôt précis, comme déduction, non ? Où as-tu pêché l’histoire de « l’autre fille » et tous les autres détails ? » Elle s’approche de son mari et lui touche l’épaule.

Il fait volte-face et crie :

« Écoute, *femme* : si tu n’arrives pas à discipliner une petite fille, ne reproche pas tes échecs aux autres, d’accord ? *Tais-toi* et va te coucher. Et si je t’entends dire un seul mot, je te *gifle*. La décision est prise : elle *ira* en pension ; je vais arranger ça à la première heure demain matin. Maintenant, s’il te plaît, laisse-moi dormir, Rosinah – j’en ai marre que tu me *harcèles* ! » Il a élevé la voix plus fort que d’habitude ; il se conduit bizarrement ; ses yeux sont brillants de larmes.

Une semaine plus tard, après avoir refusé de participer à une cérémonie visant à resserrer les liens familiaux, Lesego part pour la pension. Sa famille attristée est rassemblée devant la porte de sa grande maison. Un taxi attend : Lesego a refusé que ses parents l’emmènent – elle doit prendre un taxi jusqu’à la gare routière, puis un

car pour parcourir les six cents kilomètres qui la séparent de sa nouvelle école.

Depuis ce jour, la vie n'a jamais été la même dans la maison Disanka. Rosinah est irritable et peu commode en compagnie de son mari, et elle lui reproche constamment d'avoir fait fuir leur fille. D'abord, elle pleure presque tous les soirs ; ensuite, les accusations commencent.

« Tu as *forcément* fait quelque chose ! insiste-t-elle.

— Rosinah, riposte-t-il, je ne sais pas de quoi tu parles – toi non plus, tu ne sais pas de quoi tu parles !

— C'est peut-être quelque chose qu'une de tes *maîtresses* lui a dit ! crie-t-elle.

— Pourquoi est-ce que tu ne t'en tiens pas aux faits ? » demande-t-il platement.

Elle le provoque.

« À toi de me dire ce que sont « les faits » ! Tu sais quelque chose ! Tu ne me dis pas tout ! Toi et Lesego, vous savez quelque chose que j'ignore ! Je t'en prie, dis-moi pourquoi elle est partie comme ça ! »

Et ils tournent en rond ; ils ne vont nulle part mais s'enfoncent plus profondément dans la tristesse. Ils tentent ensuite de se réconcilier : ils s'étreignent, et se promettent que les choses vont s'arranger. Cependant, leur tristesse a fait éclater toute la famille, et les rires ne sont plus jamais sincères, à présent.

XXIII

Les villageois continuaient de se rassembler pour le *kgotla*. D'autres véhicules arrivèrent. Lesego se cacha quand le ministre de la Santé, M. Gape, regarda dans sa direction : même si elle pensait qu'il n'y avait aucune chance pour qu'il la reconnaisse, elle avait décidé d'opter pour la prudence. D'autres personnalités arrivèrent et, en même temps, encore plus de gens ordinaires.

Tous les yeux se tournèrent alors vers un groupe de villageois qui approchait. Il y avait d'abord un vieil homme. Il avait des mouvements lents et doux, presque désinvoltes – une démarche légère mais saccadée, à cause de son pied gauche, qu'il traînait légèrement.

À côté du vieil homme se trouvait une femme d'environ quarante-cinq ans. Elle avait les traits tirés : une expression qui jurait avec sa robe jaune, qui l'affublait d'un air de gaieté. Son châle violet était remonté et ressemblait désormais plus à un foulard qu'à un véritable châle. Sa taille menue et sa robe gaie étaient liées par une ceinture brillante en plastique blanc.

Derrière le couple marchaient quatre jeunes femmes, dont l'une, à la surprise de quelques personnalités, était blanche : les officiels tendirent le cou ; se murmurèrent des choses à l'oreille ; chuchotèrent des questions. Le sous-chef Bokae fronça les sourcils quand son regard croisa celui de Naledi – mais ils furent les seuls à le remarquer. La femme blanche prenait des photos : elle portait également une caméra. Deux des jeunes femmes tenaient chacune trois grosses enveloppes ; la troisième portait une planchette à pince et griffonnait frénétiquement en regardant autour d'elle.

Au moment où les six personnes arrivèrent aux abords de la foule, elles ralentirent, hésitantes. Le vieil homme leva les yeux vers l'estrade des VIP. Son visage se rembrunit. Lesego remarqua que son pied gauche se tordit de façon bizarre lorsqu'il s'arrêta. Elle se

demanda : Est-ce le père de l'enfant ? C'est peut-être un oncle. Est-ce de la peur, sur son visage, ou seulement une grimace due au soleil ? Il voit peut-être mal ; il envisage peut-être de monter sur l'estrade ; il ne sait peut-être pas très bien s'il fait partie des personnalités ou des gens ordinaires. Les jeunes femmes hésitent, elles aussi. Qui sont-elles ? Elles sont avec la mère et l'homme au pied gauche tordu.

Des hommes assis dans la zone réservée aux personnalités de moindre importance, de part et d'autre de l'estrade, se levèrent de leur siège pour les proposer au groupe de six. *Ces personnes sont manifestement assez importantes, même si elles ne le sont pas suffisamment pour monter sur l'estrade*, se dit Lesego.

Une voix retentit soudain depuis la tribune des VIP, et Lesego fut tirée de ses spéculations et ramenée à la réalité.

« Mesdames et messieurs, je demande à Rra-Chencha d'ouvrir cette réunion par une prière. » Le système de haut-parleurs amplifiait la voix qu'il répandait dans le village et au-delà.

Lesego ne ferma pas les yeux pendant la prière ; au lieu de cela, elle observa son père. Il avait les mains soigneusement jointes et la tête baissée avec ferveur tandis que le révérend priait pour que le Seigneur les guide, afin qu'ils puissent découvrir la vérité et punir les personnes responsables de la mort d'une enfant innocente. Il demandait tout cela, déclara-t-il, au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.

« Amen », répondirent les deux mille personnes assemblées.

Le père de Lesego affichait une expression solennelle : aux yeux de n'importe quel spectateur, il ne pouvait faire aucun doute que lui aussi était un homme demandant au Seigneur de les guider afin qu'ils puissent découvrir la vérité et punir les personnes responsables de la mort d'une enfant innocente – et qu'il demandait tout cela au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

La voix du maître de cérémonie retentit à nouveau dans les haut-parleurs. D'un ton monocorde, celui-ci entreprit alors de remercier chaque dignitaire pour sa présence, l'un après l'autre. Il mentionna les chefs avant les sous-chefs, naturellement, et la mère de Neo avant « mesdames et messieurs ». La voix était celle du commandant de brigade du poste de police de Maun. Quand il fut certain d'avoir « reconnu » – selon ses termes – chaque notable, il tendit enfin le micro au ministre de la Défense et de la Sécurité, M. Mading. Suivant la tendance des hommes de son statut, le ministre avait de l'embonpoint : de toute évidence, c'était quelqu'un qui mangeait bien, et souvent. Hormis un grain de beauté proéminent qui lui déformait le nez, il était en fait très séduisant.

La réunion, déclara le ministre Mading, avait été organisée afin d'aborder certains rebondissements dans l'affaire de la disparition de Neo Kakang, en 1994. La réunion, poursuivit-il, avait été organisée afin de donner aux gens du village la possibilité d'informer la police de tous les événements récents et pertinents qui avaient pu avoir lieu. Il était évident qu'il choisissait ses mots avec soin. Il s'arrêta, s'attendant à voir plusieurs personnes lever la main – et même une ruée vers le micro. Pourtant, rien de tel ne se passa. Ce n'était pas la réaction à laquelle il s'attendait : dans leur impatience à prendre la parole, les villageois en colère étaient censés se marcher dessus. Quand, après une pause, personne ne fit mine de vouloir parler, le ministre Mading invita la foule à apporter des commentaires. Lorsqu'une main se leva, il eut un sourire de soulagement et pria l'homme de s'exprimer.

« Merci, monsieur le ministre, commença l'homme. Nous constatons que seuls des gens du gouvernement sont assis sur l'estrade des VIP. Cela ne nous convient pas, monsieur le ministre : nous pensons que Mma-Neo, la femme dont l'enfant a été sauvagement tuée – par des lions, ainsi que vous nous l'avez répété pendant toutes ces années –, devrait également s'y trouver. Est-ce que je parle au nom des villageois de ma tribu ? » Il s'interrompt pour regarder autour de lui.

La foule rugit son approbation.

L'homme salua la réaction de ses concitoyens.

« Merci. De plus, nous avons ici des visiteurs que nous considérons comme nos *propres* personnalités : nous tenons également à les voir sur cette estrade. Et enfin, c'est nous qui vous avons convoqués ici pour vous expliquer devant nous – pas le contraire. Nous parlerons seulement après vous avoir entendus – ensuite, nous parlerons. Mma-Neo, Rra-Naso, Amantle, Boitumelo, je vous en prie, montez sur l'estrade. »

Des conversations à voix basse s'ensuivirent entre les personnes installées dans la tribune des VIP ainsi que parmi celles assises dans les zones réservées aux personnalités de moindre importance. Quand Rra-Naso entendit l'invitation à monter sur l'estrade, il secoua la tête, mais Amantle le poussa en avant. Il n'y avait pas assez de sièges disponibles dans la tribune pour accueillir les quatre personnes nouvellement promues. Lesego regarda son père se lever pour céder sa place à l'un d'entre eux. Une main le fit promptement rasseoir, pourtant, et son propriétaire l'utilisa ensuite pour donner l'ordre à quatre autres personnes de descendre de l'estrade.

Le ministre de la Défense et de la Sécurité, M. Mading, remercia l'homme pour l'avis qu'il venait de donner. Il entreprit ensuite de

prononcer son discours.

« Je suis d'accord avec ce monsieur sur le fait que la police nous doit des explications ; simplement, je ne voulais pas que vous pensiez que nous ne souhaitions pas vous écouter. Puis-je toutefois vous demander qui sont ces personnes ? J'ai entendu parler de Mma-Neo et de Rra-Naso – et d'Amantle, je crois que j'ai entendu parler d'elle : c'est la TSP qui... » Il s'interrompit afin de choisir soigneusement ses mots. Il reprit ensuite : « Cela nous aiderait si vous pouviez nous expliquer son rôle et le rôle de cette autre jeune femme. »

Le villageois qui avait pris la parole répondit à nouveau.

« Monsieur le ministre, la jeune Amantle Bokaa est sur cette estrade parce qu'elle a joué un rôle déterminant en nous recommandant un avocat. Cet avocat est l'autre jeune femme : maître Boitumelo Kukama. Le rôle de notre avocate sera de vous écouter et de nous conseiller sur la façon de traiter vos informations – vous pouvez donc continuer. Je vous en prie. » Il s'était à nouveau abstenu de dire quoi que ce soit pouvant aider le ministre à trouver un point de départ.

Le ministre Mading n'avait d'autre choix que de poursuivre.

« Très bien, dit-il, continuons. Il y a cinq ans, en 1994, une fillette nommée Neo Kakang a disparu de ce village. Des recherches ont été effectuées conjointement par les villageois et la police. Mais on ne l'a jamais retrouvée. Certaines personnes pensent – et j'en fais partie – qu'on l'a assassinée dans le cadre d'un meurtre rituel. D'autres, parmi les forces de police, pensent qu'elle a été tuée par des animaux sauvages. »

Un murmure s'éleva de la foule. Amantle leva la main, et la rumeur mourut.

Le ministre poursuivit.

« Je reconnais qu'il ne s'agit pas d'une hypothèse très intelligente. Mais nous savons tous que la peur des assassins perpétrant ce genre de meurtres empêche souvent la police de découvrir la vérité. Je veux assurer chacun de vous ici présent que les erreurs qui ont eu lieu – car il y a bel et bien eu des erreurs – étaient dues à la peur, et ne visaient pas à étouffer délibérément cette affaire. Je sais que nous sommes censés vous fournir des explications, mais j'aimerais aborder un sujet qui nous tient particulièrement à cœur : le sujet des infirmières. Où sont-elles et *comment* vont-elles ? Je manquerais à tous mes devoirs si je ne vous demandais pas de leurs nouvelles. »

La personne qui s'était exprimée jusque-là, et qui était manifestement le porte-parole des villageois, se racla la gorge et reprit

la parole.

« Nous ne sommes pas ici pour répondre à des questions concernant des fonctionnaires – veuillez poursuivre, s'il vous plaît. »

Le ministre Mading se détourna du micro pour regarder son entourage, dont les membres s'entretenaient à présent à voix basse. Il vit le ministre de la Santé, M. Gape, agiter les mains afin de souligner un point important. Il vit que la directrice des TSP, M^{me} Molapo, semblait lui conseiller de continuer son discours. Il se tourna donc à nouveau vers le micro afin de poursuivre.

« J'en reviens donc à mon compte rendu. Comme je l'ai déjà dit, nous avons commis des erreurs – Dieu seul sait si nous pourrons les réparer. Mais avant tout nous avons besoin – non, laissez-moi reformuler cela : nous *demandons*, nous n'exigeons pas –, nous *demandons* au village de nous remettre les vêtements trouvés au dispensaire. Nous savons que M^{lle} Amantle Bokaa ici présente les a trouvés dans un débarras. Même après toutes ces années, ces vêtements peuvent constituer une preuve utile. Ensuite, nous demandons au village de s'engager solennellement à collaborer avec nous pour résoudre cette affaire. Enfin, et surtout, nous demandons à ce que les villageois relâchent les deux infirmières indemnes. Je veux assurer aux gens de ce village que nous venons en paix. La dernière chose que nous souhaitons, c'est de la violence. » Il avait énuméré ses trois points principaux, et il semblait à présent soulagé de reprendre sa place parmi les autres dignitaires.

Boitumelo prit alors le micro. Amantle et elle semblaient très déplacées au milieu de ces officiels âgés et majoritairement masculins. D'une voix claire et assurée, elle déclara :

« J'ai quelques questions à poser au ministre, de la part de mes clients. »

Des murmures d'approbation s'élevèrent de la foule : les villageois aimaient s'entendre qualifiés de « clients ».

Elle poursuivit en posant ses deux premières questions.

« Comment la police explique-t-elle le fait que les vêtements se soient retrouvés au dispensaire ? Où étaient les vêtements avant de se retrouver au dispensaire ? »

Le ministre Mading fut forcé de reprendre le micro.

« Je ne pense pas que ces questions soient pertinentes dans l'affaire qui nous occupe, mademoiselle Kukama – je pense que nous pourrions discuter de ces sujets plus tard, au bureau. »

Des cris de désapprobation jaillirent de la foule.

Boitumelo ne se laissa pas amadouer.

« Vous vous trompez, monsieur le ministre : il s'agit au contraire de questions *essentiels*, et vos réponses détermineront si, oui ou non, mes clients peuvent avoir confiance en vous. Nous vous suggérons de répondre, sinon, nous reviendrons à notre point de départ. » C'étaient des paroles courageuses pour quelqu'un d'aussi jeune et d'aussi démuné.

Le ministre Mading réfléchit à sa réponse, puis reprit le micro.

« Je vais répondre, afin de faire avancer les choses. Les vêtements ont été apportés au poste de police par un certain Shosho. C'est ce que j'ai pu déduire après lecture de tous les dossiers en rapport avec l'affaire. Ils ont été déposés au coffre pour la nuit, mais le lendemain ils avaient disparu. Honnêtement, je ne comprends pas comment ils ont pu quitter le coffre et atterrir ici, au dispensaire. Je sais que deux des policiers impliqués dans l'affaire ont tenté de cacher tout ceci à la mère de la défunte – mais je tiens à souligner qu'ils en ont pris l'initiative sans le consentement de mon bureau. Bien sûr, je n'étais pas ministre, à l'époque, mais il existe une responsabilité collective au sein du gouvernement. Je ne cherche pas à suggérer que je ne suis pas responsable de ce gâchis ; tout ce que je peux dire, c'est que d'une façon inexplicquée les vêtements sont sortis du coffre et ont atterri ici. J'ai la ferme intention d'ouvrir une enquête afin de pouvoir répondre à ces questions. À présent, c'est vous qui avez les vêtements, d'après ce que nous savons. Cela répond-il à vos questions ?

— Peut-être, monsieur le ministre, répondit Boitumelo, peut-être – mais cela ne signifie pas que mes clients sont satisfaits. J'ai toutefois une autre série de questions – toujours de la part de mes clients, bien sûr. Où sont les deux officiers de police qui ont falsifié les rapports et qui ont menti à une mère affligée ? Qu'avez-vous fait afin de manifester votre désapprobation concernant leur attitude ? »

La foule applaudit.

Le ministre Mading s'attendait à ces deux questions, et il avait préparé sa réponse.

« Afin de prouver notre bonne foi, nous avons amené les responsables. Ceci afin de vous prouver que nous voulons que cette affaire soit réglée sans violence. Je tiens personnellement à la vérité et à la justice. Il est peut-être trop tard pour obtenir justice, mais il n'est pas trop tard pour obtenir la vérité. Honnêtement, je dois vous dire que certains trouvent que nous gérons cette affaire sans la fermeté qui s'impose, que nous aurions simplement dû faire intervenir le SSG pour récupérer les vêtements et les infirmières. Je ne crois pas à ce genre de violence : nous savons qu'elle ne résout rien, à long terme. C'est la raison pour laquelle je dis : « Parlons et discutons. » Oui : discutons. Maintenant, Senai, Bosilo, Moruti, Monaana et Agang, veuillez

avancer. »

Les cinq hommes quittèrent leurs places à l'arrière de la tribune pour s'avancer. Ils étaient serrés les uns contre les autres, telles des vaches que l'on pousse vers un portail étroit. Personne ne voulait prendre la tête du groupe et, comme chaque homme tentait de se tasser, cela les fit collectivement voûter les épaules et prendre des poses disgracieuses.

Le ministre semblait satisfait de pouvoir exhiber ses trophées : les boucs émissaires qu'il avait visiblement trouvés.

« Voici les officiers de police responsables de l'enquête initiale dans cette affaire. Vous avez exigé leur présence aujourd'hui, et c'est la raison pour laquelle ils sont ici. Je vous demande de vous souvenir que, ce qu'ils ont fait, ils l'ont fait sous l'empire de la peur, et non dans l'intention délibérée de protéger les assassins. Mettez-vous à leur place : de pauvres officiers de police, obligés de traquer des meurtriers dotés de pouvoirs magiques. Que pouvaient-ils faire, franchement ? Toutefois, je suis d'accord avec vous : il doit y avoir une enquête sur leurs actes – et elle doit être suivie de sanctions adaptées. »

Comme prévu, Boitumelo annonça :

« Nous exigeons une déposition écrite de chacun d'eux expliquant le rôle qu'ils ont tenu dans cette malheureuse affaire – mais nous y reviendrons plus tard, monsieur le ministre. Avant cela, une autre question : quelles sont les chances de réussite, d'après vous ? Pensez-vous réellement que ce meurtre puisse être élucidé ? »

Le ministre de la Défense et de la Sécurité secoua la tête en signe de regret et d'excuse.

« Tout ce que je peux dire, c'est que nous ferons de notre mieux. Vous savez, en tant qu'avocate, que cinq ans est un temps bien long pour reprendre une piste ; cependant, ce que nous *pouvons* promettre – ce que nous *promettons* aujourd'hui, en présence de cette vaste assemblée – c'est que nous ferons de notre mieux. Les vêtements sont un point de départ ; les endroits déchirés pourront peut-être nous apprendre quelque chose. Je m'assurerai également qu'une nouvelle équipe de policiers soit formée afin de reprendre les investigations. Je superviserai personnellement le travail de cette équipe, et nous vous tiendrons informés aussi souvent que possible. »

Lesego vit de la tristesse dans les yeux du ministre quand il regarda Mma-Neo : elle paraissait épuisée, fragile et vaincue. Assis à côté d'elle, Rra-Naso semblait lui aussi abattu. Il y avait là deux vieilles âmes ployant sous un fardeau commun. Lesego sentit que les têtes se tournaient vers elle, et elle comprit que ses voisins imitaient l'objectif de la caméra braquée sur elle. Elle s'aperçut qu'elle pleurerait

et que les larmes roulaient sur ses joues : elle avait de toute évidence éveillé l'intérêt de la jeune femme qui servait de cameraman à l'avocate. Elle s'enfonça plus profondément dans la foule. Elle se demanda si l'un de ses parents l'avait remarquée, mais en voyant leurs regards attentifs et sérieux elle comprit qu'ils ne l'avaient pas vue.

Elle vit ensuite Boitumelo reprendre le micro et demander une courte pause, afin qu'elle et son équipe puisse s'entretenir en privé avec le ministre. Sur l'estrade, on secoua ou on hocha la tête. Les officiels du gouvernement consultèrent le père de Lesego, et celui-ci secoua vigoureusement la tête. Les personnalités ne consultèrent pas sa mère, mais celle-ci hocha la tête de façon énergique. Pour finir, le maître de cérémonie annonça qu'il y allait avoir une courte interruption. Lesego vit le ministre Mading, Boitumelo, Amantle, Mma-Neo, Rra-Naso et deux autres personnes se diriger vers le dispensaire. Elle vit quelques notables leur emboîter le pas. Elle vit les autres officiels restés sur la tribune secouer à nouveau la tête.

Lesego vit la cameraman blanche murmurer quelque chose à sa compagne. Elle vit sa compagne se diriger vers l'endroit où elle-même se trouvait. Elle n'avait pas l'intention de lui parler, si bien qu'elle décida de se fondre dans la foule. Au bout d'un court instant, elle était certaine d'avoir évité la jeune femme, et elle choisit un arbre sous lequel s'asseoir, à l'écart de la foule. Elle entendit ensuite des pas amortis derrière elle. Elle se retourna et vit l'une des deux femmes qui parlaient à voix basse – la Noire – la regarder.

La femme noire s'adressa à elle.

« Excusez-moi, puis-je me joindre à vous ? Je m'appelle Naledi.

— Si vous voulez », répondit Lesego d'un ton désinvolte.

Naledi s'assit à côté d'elle, sur un arbre tordu.

« Nous vous avons remarquée dans la foule. Vous aviez l'air bouleversée ; vous avez encore l'air bouleversée, et nous sommes curieuses. En quoi êtes-vous concernée par cette affaire ? Nous n'avons pas pu nous empêcher de voir qu'à votre robe vous veniez de la ville – enfin, que vous n'êtes pas de ce village. »

Lesego se sentit piégée. Elle parvint à demander :

« Est-ce qu'on doit forcément être concerné par cette affaire pour la trouver bouleversante ?

— Vous n'avez pas tort, reconnut Naledi. Pourtant, la foule ne compte guère de gens bouleversés par cette affaire au point de quitter l'école ou leur travail pour venir ici – vous devez donc avoir une raison particulière d'être ici, un intérêt particulier. »

Lesego décida de poursuivre sa propre série de questions.

« Et vous ? Vous n'avez pas été présentée au public : en quoi est-ce que cela vous intéresse ? »

Naledi regarda la jeune femme aux yeux rougis qui se trouvait devant elle avant de répondre.

« Je m'intéresse à la vérité et à la justice. Je n'ai pas été présentée parce que, comme vous, je ne tiens pas à ce que certaines personnes sachent que je suis ici. Je suis avocate pour le gouvernement. »

Lesego leva les yeux vers Naledi.

« Oui, poursuivit Naledi, et je vais sans doute me faire renvoyer quand je retournerai au bureau. Je pense que mes amies, c'est-à-dire, Boitumelo et Amantle, sont du côté de la vérité. Je regretterai sans doute ma décision quand je devrai payer mon loyer, dans une semaine – mais à ce moment-là il sera trop tard. Alors, en quoi est-ce que cette affaire vous intéresse ? »

Lesego croisait et décroisait les mains.

« Donc, vous allez peut-être perdre votre travail. Mais vous pourrez en trouver un autre : vous pourrez aller travailler pour votre amie Boitumelo Kukama – n'est-ce pas ?

— J'imagine », dut reconnaître Naledi.

Lesego n'était pas d'humeur à révéler la raison de son intérêt pour cette affaire.

« Je n'ai rien à perdre en vous disant pourquoi je suis ici : j'ai déjà tout perdu. Alors, mademoiselle l'avocate, allez chercher ailleurs. Je n'ai rien à vous dire. Je vous en prie, laissez-moi seule ; je suis venue sous cet arbre pour être seule. » Là-dessus, elle détourna le regard, signifiant de façon claire que la conversation était terminée.

« Vous n'allez pas au moins me dire votre nom ? » risqua Naledi avant de s'en aller.

Pour toute réponse, Lesego prit la lampe de poche qu'elle avait sur les genoux, se leva et s'en alla.

XXIV

« Qu'est-ce que vous en dites ? demanda Boitumelo à ses collègues. Ça s'est plutôt bien passé, non ? Le ministre de la Défense et de la Sécurité tenait tellement à éviter une émeute qu'il s'est relativement bien plié à nos instructions ! C'est super ! » Même si la journée avait été longue, ils avaient tous besoin de revenir sur ce qui s'était passé.

Daniel intervint.

« Heureusement que l'infirmière Palaki a déclaré qu'elle n'avait pas été enlevée, en fin de compte. L'autre infirmière a été plus difficile à persuader. Si elles avaient décidé de porter plainte, le ministre aurait bien été forcé de les écouter. Et le fait que tu te confondes en excuses a été particulièrement utile, Amantle ; je ne savais pas que tu pouvais ramper comme ça devant quelqu'un ! » Il était à la fois taquin et sérieux. Il s'était senti obligé de quitter l'ambulance pour aller au dispensaire pendant la suspension du *kgotla* afin de « faire la petite souris » et d'écouter les conversations.

Amantle répondit :

« Je dois avouer que remettre les vêtements au type du labo a vraiment été dur pour moi : j'ai eu l'impression de me séparer de notre seul moyen de pression – et quand je les ai lâchés, je me suis sentie impuissante. Vous voyez ce que je veux dire ? Même après les promesses publiques et la lecture des pétitions devant les médias, je me suis sentie un peu vide – comme s'ils avaient gagné, en quelque sorte. On sait qu'ils ne peuvent pas faire grand-chose après toutes ces années. On peut continuer d'espérer, et peut-être que la police qui a bâclé l'enquête en premier lieu pourra retrouver quelques preuves qu'elle a eu trop peur de répertorier à l'époque. Enfin, il faut être réaliste, c'est une cause perdue. » Elle était étendue sur le dos sur le seul lit de la pièce, située à l'arrière du dispensaire. Il y avait des bagages partout.

Boitumelo prit la parole en grignotant une pomme.

« Je pense qu'on a gagné sur toute la ligne : toi et les villageois, vous leur avez forcé la main ; c'est vous qui avez organisé cette réunion, vous qui l'avez menée ; qui plus est, quelques policiers vont perdre leur boulot – et ils le méritent. Et qui sait ? Avec les techniques modernes, il n'est peut-être pas trop tard pour trouver quelque chose. Qui sait ? Je suis heureuse de la façon dont ça s'est passé.

— Oui, mais qu'est-ce que tu fais de cette fille qui pleurait ? demanda Naledi. À votre avis, qu'est-ce qu'elle vient faire là-dedans ?

— Quelle fille en pleurs ? » voulut savoir Amantle.

Nancy et Naledi décrivrent Lesego. Naledi commenta :

« Elle doit être concernée d'une façon ou d'une autre ; simplement, je n'imagine pas de quelle façon. Elle m'a dit qu'elle avait tout perdu. On doit la retrouver, et en apprendre plus à son sujet. Je suis certaine qu'elle sait quelque chose à propos de cette affaire. »

Boitumelo posa sa pomme afin de pouvoir participer plus activement à la conversation.

« À ton avis, elle a quel âge ? Elle vient peut-être de ce village – ou se trouvait dans le village pour une raison ou pour une autre quand le meurtre a eu lieu.

— Je dirais, peut-être vingt-deux ans, proposa Naledi. Elle devait en avoir environ seize ou dix-sept quand Neo a été assassinée. Mais elle semblait trop bien habillée pour être de ce village – et si elle l'était, tu serais forcément au courant, non ? Tu côtoies les villageois depuis un moment maintenant. » Elle leva les yeux vers Amantle.

« Je ne sais pas quoi en penser, répondit Amantle, on pourra peut-être reprendre ça plus tard – tu l'as filmée, non ? Bien : ça nous donne au moins un indice à exploiter. » Elle prononça la dernière phrase avec une certaine excitation.

Le silence tomba un moment, puis Daniel demanda à Naledi.

« Tu vas faire quoi, maintenant que l'aventure touche à sa fin ? Tu vas retourner chez – comment tu l'appelles – Mont V ?

— Ne me parle pas de ça ! s'écria Naledi. Je ne crois pas pouvoir retourner là-bas – pas seulement parce que Mont V va à coup sûr m'ensevelir, mais parce que ce genre de travail ne m'intéresse pas. Je n'arrive plus à m'imaginer dans ce bureau en train de lire des rapports d'enquête et d'écouter Linky.

— Tu peux venir travailler avec nous ! intervint Boitumelo. On a besoin de personnes comme toi qui se font licencier – qu'est-ce que tu en dis ?

— Tu es sérieuse ? demanda Naledi. Tu es sûre ? Enfin, tu ne me

proposes pas ça simplement parce que tu as pitié de moi, hein ? » Elle était de toute évidence enthousiasmée par cette proposition.

« Je suis sérieuse, déclara Boitumelo, mais je dois te prévenir : il n'y a pas beaucoup d'argent à gagner chez nous – tu le sais ; il suffit de voir ma voiture. Et il y a beaucoup de travail. Mais c'est excitant – je veux dire, regarde-moi : je suis au milieu de nulle part, et j'ai passé la nuit avec des lions qui surveillaient mes moindres faits et gestes ! Quel cabinet d'avocats peut en proposer autant ? Et tant que nous sommes en contact avec notre amie Amantle, nul doute qu'on vivra des choses excitantes en veux-tu en voilà. » Elle regarda Naledi et les autres. « Elle ne sait pas vivre sans tracas. Bienvenue à bord, ma jolie. Je crois qu'une fête s'impose – où est le vin ? » En se redressant, elle renonça à la pose paresseuse qu'elle avait prise à peine quelques minutes plus tôt.

« Et moi ? demanda Daniel. Je vais continuer à être un TSP mort d'ennui. Si je vois encore un âne, je vomis ! Toi au moins, tu as des vacances, Amantle ; tu enlèves des infirmières innocentes, tu voles une ambulance et tu donnes des ordres au gouvernement – et pour ça, tu as des vacances ? Ce n'est pas juste. » Il s'appliqua à prendre une mine sérieuse et blessée.

« Je t'en prie, Daniel, implora Amantle, arrête ce genre de plaisanteries ! Franchement, je n'ai enlevé personne. Je ne veux plus de plaisanteries à ce sujet, d'accord ? »

Naledi s'affairait à préparer les verres de fortune. Elle était convaincue qu'il était temps de détendre l'atmosphère générale.

« Allez, vous tous : trinquons. Qu'est-ce qui vous arrive ? Cool ! Je viens de décrocher un nouveau boulot ! » À ce moment-là, cependant, son téléphone portable sonna. Quand elle vit le numéro affiché sur l'écran, elle hoqueta : c'était M. Pako. « Oh, mon Dieu, c'est Mont V ! Je sais qu'il m'a vue tout à l'heure – c'est sûr ! Qu'est-ce que je vais lui dire ? » Elle parlait à voix basse, même si Mont V ne pouvait évidemment pas l'entendre.

« Passe-moi le téléphone », dit Daniel.

Avant que Naledi ait pu réfléchir à la sagesse de laisser Daniel parler à son patron, il lui avait pris son téléphone des mains.

« Allô, allô, dit-il dans le téléphone d'une voix faussement sérieuse. M^{lle} Binang ? Désolé : vous avez dû faire un faux numéro... Du calme, du calme ! Ce n'est pas bon pour votre cœur, ça, monsieur... Vraiment ? Ce n'est pas la peine de vous mettre dans une telle colère, monsieur : le cœur est un organe si fragile. Je vous suggère de raccrocher avant d'entrer en éruption. Ce serait désagréable, vous ne trouvez pas ?... Au revoir ; désolé : faux numéro.

Mais je vous conseille vraiment de modérer votre colère... Au revoir. Bonne journée, monsieur !... Oh oh : ça y est, je crois que vous venez d'entrer en éruption ! »

Avant la fin de la conversation, les quatre filles avaient piqué un fou rire. Au moment où se propageait un nouvel éclat de rire, on entendit frapper à la porte. Amantle alla voir qui c'était.

La silhouette décharnée de Rra-Naso s'encadrait dans la porte.

« Bonsoir, mes enfants, dit-il.

— Bonsoir, Rra-Naso, répondit Amantle pour l'ensemble de ses camarades. Je vous en prie, asseyez-vous. » Elle le regarda d'un air perplexe : elle ne s'attendait pas à voir débarquer le vieil homme souffrant, d'autant que la journée avait été longue. Après tant de grandes émotions, elle pensait qu'il aurait envie de retourner chez lui auprès de sa famille.

Rra-Naso posa ses yeux fatigués sur les compagnons d'Amantle.

« Je vois que vos sacs sont prêts – vous partez demain, à ce qu'on m'a dit.

— Oui, je pars demain, répondit Amantle, je m'en vais avec mes amies. Mais je n'allais pas partir sans passer vous dire au revoir. Pas seulement pour vous remercier de votre soutien ; nous avons tous besoin de voir Mma-Neo, vous et quelques autres personnes – alors, nous ne partirons sans doute pas avant demain après-midi. Comme je viens de l'expliquer à mes amis, tout le monde ici pense que vous êtes un soutien précieux pour la mère de Neo. » Au cours du *kgotla*, Amantle avait demandé deux semaines de congé à M^{me} Molapo mais, en fait, elle prévoyait de demander sa réaffectation dans un endroit plus proche de Gaborone : elle voulait être au cœur de l'enquête récemment rouverte. Même si elle n'espérait pas trop obtenir ce transfert, elle allait essayer.

« Avant de me remercier, dit Rra-Naso, prenez un stylo et une feuille de papier – plus d'une, en fait. Est-ce qu'il y a assez de pétrole, dans cette lampe ? On va en avoir pour un moment. J'ai une histoire à vous raconter. Je vais me décharger d'un lourd fardeau sur vous, mon enfant – mais je pense que vous tiendrez le coup. Ce que vous en ferez, c'est à vous de voir. Je pense que vos amis devraient rester, eux aussi : autant qu'ils entendent ce que j'ai à dire. » Son corps frêle se crispa sous l'effet d'une quinte de toux.

Amantle avait cessé de craindre d'attraper la tuberculose de Rra-Naso : les quelques derniers jours avaient été si chargés que la perspective de contracter cette maladie ne lui avait pas paru être son principal souci. Elle tenta de lui soutirer plus d'informations, mais il refusa de parler avant qu'elle ait vérifié la lampe et pris un carnet et

un crayon.

Rra-Naso s'installa ensuite face à Amantle. Daniel, Naledi et Boitumelo se retirèrent dans un coin pour écouter. Nancy alla chercher la caméra et se mit à filmer.

Rra-Naso demanda à pouvoir raconter son histoire sans être interrompu. Il entreprit ensuite de mettre les mots bout à bout, comme si son monologue n'était qu'un très long paragraphe. Il semblait craindre que si jamais il s'arrêtait il n'aurait pas l'énergie de continuer. Il commença dans un murmure, mais sa voix monta en puissance et il ne faiblit à aucun moment en racontant son histoire.

« Il m'a promis cinq chèvres si je lui trouvais un agneau sans poils, une enfant qui n'avait pas encore commis de péchés. Il a dit qu'il voulait une fille qui n'avait pas encore ses règles et qui n'avait jamais couché avec un homme. Je suis un homme pauvre, un homme faible. Je ne voulais pas faire ça, mais il est venu me voir souvent, très souvent ; souvent, la nuit, il venait. Il m'apportait à manger. J'avais peur de refuser sa nourriture : on ne peut pas dire non à quelqu'un comme ça. Il me demandait sans me demander – je veux dire qu'il me l'ordonnait. Une fois, il a apporté un sac de sucre et du lait, du thé, plus une robe pour ma femme. Puis, en hiver, il m'a apporté une couverture. Pourtant, je continuais de refuser. Et j'avais peur – très peur. Ensuite, il m'a apporté une chèvre. C'était Noël : nous l'avons tuée, et nous avons eu beaucoup de viande. Et quand nous l'avons mangée, j'ai su que je ne pourrais plus lui dire non. Quand il est parti, il a dit : « Il y en a quatre autres à venir. » Des chèvres – je veux dire – quatre autres chèvres. J'avais peur de lui. En partant, il a regardé Naso, mon enfant, et j'ai eu peur. Elle dormait – à côté du feu, c'est là qu'elle dormait. Il venait toujours la nuit. J'avais peur – très peur – quand je l'ai vu regarder ma fille. Je lui ai parlé de Neo ; je me suis retrouvé en train de lui parler de Neo. Le nom de Neo m'a traversé l'esprit ; j'ai seulement pensé à elle. Je n'avais jamais songé à elle auparavant ; ensuite, j'ai pensé à elle et je lui ai parlé de Neo. Je lui ai dit qu'elle n'avait pas de frères, et que par conséquent elle sortait toujours dans la brousse pour aller chercher les chèvres et les ânes, comme un garçon. Et puis, elle aimait bien être seule. Elle n'avait pas peur d'aller dans la brousse, contrairement aux autres petites filles. Je lui ai juste dit où il pourrait la trouver – c'est tout. Je ne l'ai pas attrapée ; non, je ne l'ai pas attrapée à leur place – ils n'avaient pas besoin de moi, vraiment pas, pour l'attraper. Ensuite, il m'a donné une autre chèvre. Il a dit qu'il ne pouvait pas tout me donner en même temps : les gens jaserait. Mais il m'a piégé ; ils m'ont piégé. Je ne voulais pas être avec eux quand ils ont commis leur crime. Ils m'ont piégé ; ils m'ont vraiment piégé. Ils sont venus chez moi une nuit. Ils m'ont dit : « Sortons. » J'ai demandé : « Pour quoi faire ? » J'avais

peur. Ils étaient trois ; avant, il était toujours venu seul ; là, ils étaient trois. J'ai dit : « Ma femme dort, et elle va se demander où je suis. » Ils ont dit : « Viens : un homme doit finir ce qu'il a commencé. Tu ne peux pas pointer du doigt et puis aller dormir. » Ils ont dit ça. J'avais peur qu'ils n'aient l'intention de me tuer. Je me suis dit : *Peut-être qu'ils veulent un homme, maintenant, plus une petite fille* – mais personne ne veut de la vieille chair : c'est inutile. J'étais troublé. Ils ont dit : « Viens. » Je les ai suivis. J'étais faible. J'avais la tête pleine de vide : pas de pensées, juste du vide. Je n'arrivais pas à penser. Ensuite, ils m'ont poussé dans la voiture. Au début, j'ai seulement entendu respirer ; après, j'ai entendu des cris étouffés. Ça faisait comme « Mmmm ! Mmmm ! Mmmm ! » J'ai regardé, et il y avait la petite fille : c'était Neo – pieds et poings liés. Les trois hommes sont montés dans la voiture. Et je suis parti avec eux. Ils m'ont donné quelque chose et m'ont dit de le mâcher : « Ça chassera ta peur » – c'est ce qu'ils ont dit. J'ai mâché, mais la peur est restée. Ça m'a donné encore plus peur. La peur était dans ma tête et dans mon cœur, dans mon ventre, dans mon foie et dans mes genoux. La fille a bougé, et son pied m'a touché, et j'ai eu peur. Elle était chaude ; on aurait dit qu'on me touchait avec du fer brûlant. Je ne voulais pas qu'elle me touche. J'ai fermé les yeux et j'ai prié pour devenir fort. Je ne sais pas ce que je disais, mais j'ai prié et prié encore. Ensuite, il a dit : « Tais-toi ! » et un autre a dit : « Donne-lui-en encore ! » Mais je ne pouvais pas mâcher : ma mâchoire refusait de bouger, la salive me coulait de la bouche, et je me suis mis à pleurer – à pleurer comme un bébé. Il a dit : « Tais-toi et sois un homme, ou tu ne reviendras pas – on te donnera à manger aux crocodiles. » J'ai vu qu'on se dirigeait vers les marais aux Crocodiles. J'ai tenté de rester tranquille, mais la fille n'arrêtait pas de dire « Mmmm ! Mmmm ! Mmmm ! » Et j'ai plaqué mes mains sur ma bouche pour ne pas crier. J'ai retiré mes pieds pour ne pas toucher la fille. Au bout d'un long moment, on s'est arrêtés à côté d'une rivière – sous un gros arbre : le *mokgwa* qui pousse près des marais aux Crocodiles. Ils ont dit : « Descends ! » Je suis descendu. Ils ont sorti la fille. Ensuite, ils m'ont dit : « Touche-la ; tiens-la. » Je ne voulais pas la toucher. Ils ont dit : « Touche-la : un homme doit finir ce qu'il a commencé. » Je l'ai touchée et elle était froide – aussi froide qu'une grenouille. Et elle était humide, moite. J'ai eu peur. Je me suis dit : *Pourquoi est-ce qu'elle est froide, maintenant ?* Je ne parlais pas ; je me disais ces choses, mais je ne disais rien. Ils l'ont prise pour l'allonger par terre. On s'est tous déshabillés. Ils ont dit : « Il faut être nu comme un ver pour accomplir ce travail. » Elle donnait des coups de pied, mais elle avait les jambes attachées. Ils lui ont retiré son bandeau. Elle m'a regardé. Il faisait sombre, mais elle m'a reconnu. Elle m'implorait du regard pour que je l'aide. J'ai fermé les yeux, mais je sentais encore

ses yeux sur moi. Ensuite, ils lui ont retiré son bâillon. Ils ont dit qu'elle devait voir et crier pour libérer le pouvoir du *dipheko*. Ensuite, elle m'a supplié ; elle a dit : « Je vous en prie, Rra-Naso, vous ne pouvez pas les laisser me violer ! Je vous en prie, laissez-moi partir : je ne dirai rien. Laissez-moi ici, et je retrouverai mon chemin jusqu'à la maison. Je vous en prie, je vous en prie : je pourrais être votre enfant – pensez à Naso. » Elle croyait qu'elle allait se faire violer – c'est ce qu'elle redoutait. Je me suis tourné pour m'enfuir, mais mes pieds étaient rivés au sol. Je ne pouvais pas m'enfuir ; ils le savaient : ils m'ont dit que j'étais en leur pouvoir et que je ne pouvais pas m'enfuir. Ensuite, j'ai compris que le remède qu'ils m'avaient donné à mâcher ne servait pas à chasser la peur ; c'était pour me tenir en leur pouvoir. Après ça, j'ai tout fait avec eux : j'étais impuissant ; j'étais sous leur emprise. Quand ils ont voulu lui découper l'aisselle, j'ai tiré sur son bras de toutes mes forces. Quand ils sont passés au sein gauche, je lui ai tenu la tête. Je ne me souviens pas s'ils ont découpé le sein droit – je pense que oui ; ils ont dû le faire : pourquoi l'auraient-ils laissé ? Et quand ils ont écarté ses petites jambes pour découper ses parties intimes, je lui tenais toujours la tête. Et elle était forte. Elle a tourné la tête et m'a mordu – vous voyez : après toutes ces années, mon petit doigt ne s'est jamais redressé. La nuit, il me démange et me réveille. L'anus a été plus délicat – mais j'étais fou, à ce moment-là. Je ne sais pas à quel moment elle a fini par mourir ; ils voulaient qu'elle reste en vie pendant qu'ils la découpaient – si bien qu'ils devaient travailler vite. Je ne savais pas comment couper, alors ils ne me l'ont pas demandé. Ils ont dit : « Tu n'as aucune expérience – contente-toi de tenir les endroits qu'on te dit de tenir. » L'un d'eux avait abîmé les parties intimes la dernière fois. Il a promis de faire plus attention cette fois-ci, mais le chef ne l'a pas laissé faire. Quand ils ont eu terminé, ils ont léché leurs couteaux pour les nettoyer, et ils m'ont dit de me lécher les doigts. Je l'ai fait. J'ai vu leurs dents blanches et du sang qui leur ruisselait de la bouche – je ne l'ai peut-être pas vu, parce qu'il faisait nuit ; je l'ai peut-être seulement imaginé – mais non : j'ai vu ces dents, et j'ai vu leur joie. Je n'étais pas dans ma tête à ce moment-là ; j'étais hors de mon corps, je les regardais et je me voyais. Le petit corps était étendu là, plein de sang. On n'aurait pas dit un corps : on aurait dit une mare de sang. On est allés dans la rivière pour laver le sang. J'avais peur des crocodiles, mais ils ont dit : « Viens : tu as le pouvoir, maintenant. Les crocodiles ne te toucheront pas : ce sont nos amis. Nous allons leur donner le reste du corps. » Ils ont jeté le corps dans la rivière, et on s'est lavés. Après, après... une autre voiture est arrivée : une grosse voiture silencieuse est sortie des ombres sans bruit. Elle s'est arrêtée là, près du gros *mokgwa*. Un homme est sorti – un homme grand et fort. Il s'est

avancé vers nous, et ils m'ont dit de les attendre. Ils se sont approchés de l'homme. Les morceaux de chair se trouvaient dans un bol en bois. Les quatre hommes ont regardé dans le bol. J'étais en état de choc, je regardais bêtement. Ils choisissaient un morceau pour l'homme qui venait d'arriver. Il faisait trop sombre, si bien que le chef, l'homme qui était venu me trouver au départ, a allumé une lampe de poche. Il a plongé la main dans le bol et choisi un morceau. Je revois encore la scène aujourd'hui : la lumière éclaire le visage de l'homme tandis qu'il examine le morceau qu'on lui offre. Ce visage ne m'a jamais quitté depuis. Je le vois encore debout devant moi, sous l'arbre. Il lève la main ; le rayon de la lampe tombe sur son visage. Ensuite, on est retournés au village... Maintenant, les vêtements ; les vêtements ont causé beaucoup de problèmes ; les vêtements : je ne sais pas pourquoi je les ai pris – je les ai pris, c'est tout. La fille a été déshabillée avant d'être découpée. Mais quelque chose m'a dit de prendre les vêtements, et je les ai pris. Je les ai fourrés dans ma poche. Ils ne savaient pas que je les avais pris. Je pense que Dieu voulait que les vêtements causent des problèmes. Ensuite, elle s'est mise à crier dans ma tête – jour et nuit, elle criait ; elle criait et suppliait. Je ne pouvais pas dormir ; je ne pouvais pas manger. Elle criait sans arrêt. Elle criait quand j'ai participé aux recherches. Quand on s'est approchés des marais aux Crocodiles, pendant les recherches, elle criait encore plus fort. Elle criait quand les gens parlaient de sa disparition. Parfois, j'avais l'impression que ma femme l'entendait crier, parce qu'elle me réveillait pour me demander « Qu'est-ce que c'était ? ». Ensuite, je ne savais pas quoi faire des vêtements. J'ai fini par les jeter dans la brousse. Je pensais qu'elle s'arrêterait de crier, mais elle ne s'est pas arrêtée. Je n'arrive toujours pas à la faire taire. Les hommes ne m'ont jamais donné les trois chèvres qu'ils m'avaient promises – mais je ne les veux pas. Ils sont venus me voir pour me dire que si je parlais ils me tueraient. Ça ne serait pas une mauvaise chose : mourir la ferait taire. Elle commençait à être plus calme, mais vous êtes venue et vous avez trouvé la boîte contenant ses vêtements, et elle s'est remise à crier. Je dois vous dire ceci parce que même si vous n'êtes qu'une jeune femme vous ne craignez pas leur pouvoir. Je pense que vous êtes guidée par Dieu : Dieu ne laissera pas leur pouvoir vous faire du mal. Je finirai sûrement en enfer : c'est tout ce que je mérite. Je suis fatigué, mon enfant... est-ce que vous avez écrit tout ça ? » Amantle avait écrit avec la frénésie d'une personne possédée. Elle ne savait pas du tout si elle avait un fou en face d'elle, mais elle avait tout noté. Elle leva les yeux vers le vieil homme frêle : voûté, un corps ravagé par la tuberculose ; un visage doux et triste. Elle n'avait pas de mots pour réagir à l'histoire qu'il venait de déposer à ses pieds. Elle était sous le choc. Et elle était pétrifiée. Elle sentait la peur de ses camarades

présents dans la pièce. Ils s'étaient rapprochés de Rra-Naso au fur et à mesure qu'il parlait, si bien qu'au moment où il eut terminé quatre paires d'yeux horrifiés étaient fixées sur lui. Nancy filmait toujours, aiguillonnée par l'intensité de la réaction des autres. Naturellement, elle n'avait pas compris un mot de ce qu'avait dit Rra-Naso, car il avait délivré son monologue en setswana.

Il avait quelque chose à ajouter.

« Maintenant, je vais vous donner le nom des quatre hommes. Vous allez être surpris – ou peut-être pas. Il y avait Disanka, l'homme d'affaires. C'est l'homme qui est venu me trouver au départ ; c'était lui le chef. Il était assis là-haut aujourd'hui – vous l'avez vu. Ses camions viennent dans ce village tous les mois. Il vend des chèvres et des produits fermiers. Tout le monde pense que c'est un honnête homme, et il est respecté. Et bien sûr, vous l'avez entendu parler au *kgotla* aujourd'hui. Et il y avait Sebaki, le proviseur de l'école du village qui se trouve de l'autre côté de la rivière. Bien sûr, il n'était pas proviseur à l'époque ; l'ancien proviseur est mort dans un accident de voiture. Le troisième homme était le sous-chef du village de Diphukwi : M. Bokae, celui qui pense qu'il devrait être chef du village de Diphukwi. Je dois dire que beaucoup de personnes pensent comme lui – qu'il devrait être chef, j'entends. Ce n'est pas à moi de dire si c'est une bonne chose ou pas. Vous l'avez vu aujourd'hui, lui aussi. Et ensuite, il y a l'homme qui est venu chercher le morceau de chair. Lui aussi assistait à la réunion, aujourd'hui : c'est le ministre de la Défense et de la Sécurité – oui, mon enfant, le ministre de la Défense et de la Sécurité. Je ne pourrai jamais oublier ce visage – je l'ai vu deux fois dans ma vie : cette nuit-là, et aujourd'hui ; nul doute que je le verrai une autre fois, en enfer.

— Quoi ?! » Sur le film, on verrait plus tard que ce cri était sorti simultanément de quatre bouches ; seule Nancy était demeurée silencieuse. Non seulement elle se concentrait pour tout filmer, mais elle n'avait pas compris un traître mot de ce qu'avait dit le témoin.

Maintenant que les quatre assassins avaient été nommés, Amantle et ses amis comprirent que leur vie pouvait être en danger. Plus que tout autre chose, pourtant, ils comprirent qu'ils s'étaient fait piéger par les beaux discours du ministre de la Défense et de la Sécurité, M. Mading.

Une idée trottait dans un coin de la tête de Boitumelo. Elle décida de poser la question de façon hésitante, le cœur rempli de peur – la peur d'en apprendre plus, mais aussi de rompre le charme et de ne plus rien apprendre du tout. Elle s'adressa à Rra-Naso.

« Est-ce que vous avez saigné sur ces vêtements ? » Son esprit lui disait qu'elle avait besoin de vérifier l'histoire d'une façon ou d'une

autre. Elle se disait que si Neo l'avait mordu pendant son meurtre, peut-être que le sang de cet homme pouvait se trouver sur au moins un des vêtements. Elle espérait, sans vraiment le croire, qu'il s'agissait d'un espoir réaliste.

Rra-Naso répondit :

« Ne vous inquiétez pas pour ça, mon enfant : ce n'était rien ; même la blessure de Disanka, qu'il a tenté d'essuyer avec le petit corsage de Neo, n'était rien. Mais vous auriez dû voir ce lâche faire des bonds et jurer parce qu'une fillette l'avait mordu. Oui : elle l'a mordu, lui aussi – au poignet, je crois, ou peut-être au pouce ; je ne suis pas sûr. Il a utilisé son corsage comme bandage jusqu'à la fin ; ensuite, ils ont laissé les vêtements sur place. Je ne sais pas pourquoi j'ai pris les vêtements – je crois que Dieu voulait que tout ça se sache, parce que leur pouvoir ne m'a pas empêché de prendre les vêtements. Et leur pouvoir ne l'a pas empêchée de crier dans ma tête. Et leur pouvoir ne m'empêche pas de vous parler en ce moment. »

Amantle regarda le doux et vieux visage en face d'elle : était-ce le visage d'un homme plein de compassion et d'amour ? le visage d'un assassin brutal ? le visage d'un homme courageux ? le visage d'un lâche ? le visage d'un homme qui avait tenu une fillette de douze ans alors qu'on la découpait vivante et qu'elle criait, se débattait, suppliait, saignait ? Était-ce un homme qui avait tendu la main à une mère affligée pour lui offrir une véritable amitié et son soutien ? Était-ce un monstre ?

Ses idées se bousculaient dans sa tête alors qu'elle cherchait une raison. Y a-t-il un monstre qui dort en chacun de nous ? Et si nous sommes tellement paralysés par la peur, si nous n'osons pas affronter ce mal, qui prendra garde aux cris de l'innocente ?

Le lendemain, le corps du gentil vieillard qui avait épaulé la mère de Neo fut retrouvé pendu à un arbre à l'entrée du village. Il ne restait plus à Amantle qu'à annoncer à la mère de Neo et aux autres villageois que le vieil homme avait choisi la mort afin de faire taire non les bruits dans sa poitrine mais les cris d'une enfant innocente qui menaçaient d'éclater dans sa tête. Et il ne lui restait plus qu'à leur dire qu'elle les avait trahis, car la seule preuve, la preuve qu'ils avaient jalousement gardée pendant des jours, se trouvait à nouveau entre les mains de l'ennemi. Et ça, c'était un message qu'elle n'avait pas hâte de

délivrer.